191 11 JUIN 1949 100 FRANCS
Illinois U Library

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE EN ALGÉRIE

Devant le monument aux Morts, au cours d'une émouvante cérémonie, le maire d'Alger, M. Gazagne, présente à M. Vincent Auriol deux orphelins de guerre, l'un algérien, l'autre arabe, porteurs du coussin aux armes de la ville sur lequel le Président de la République épingle la Croix de Guerre attribuée à la grande cité de l'Afrique du Nord pour sa contribution à la Victoire. (Photo *France-Illustration* H. Parnotte).

TOUS LES APPAREILS PHOTO-CINÉ

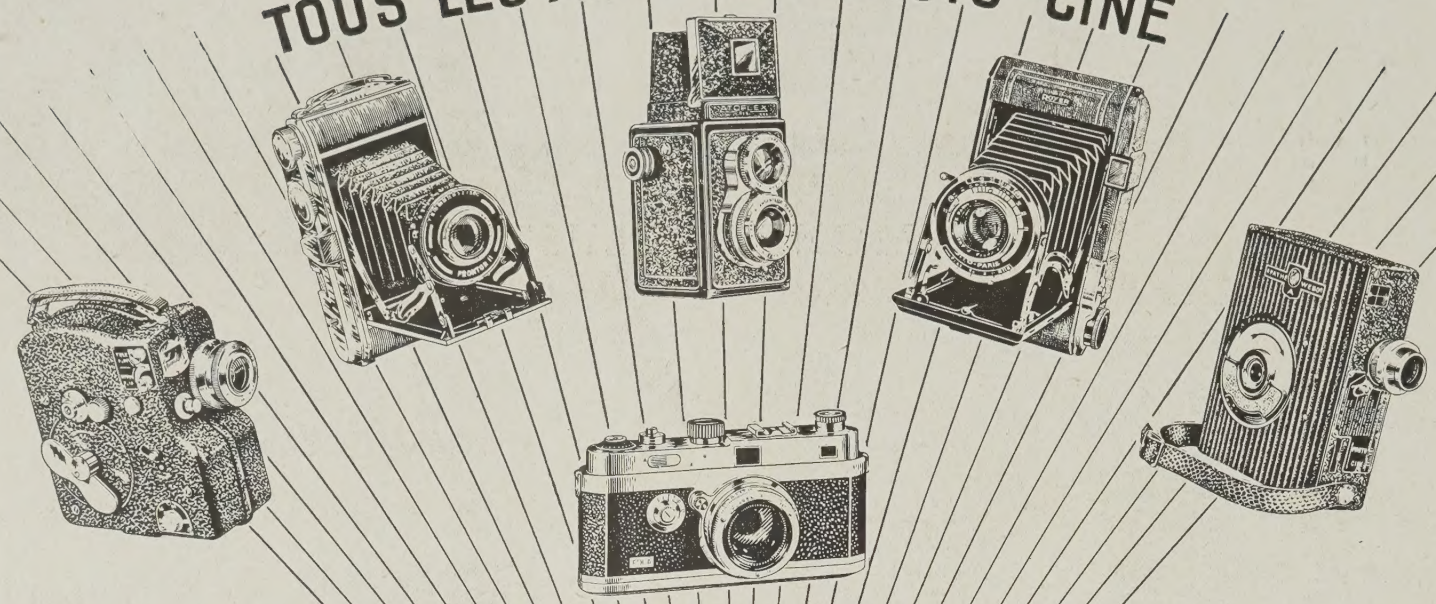
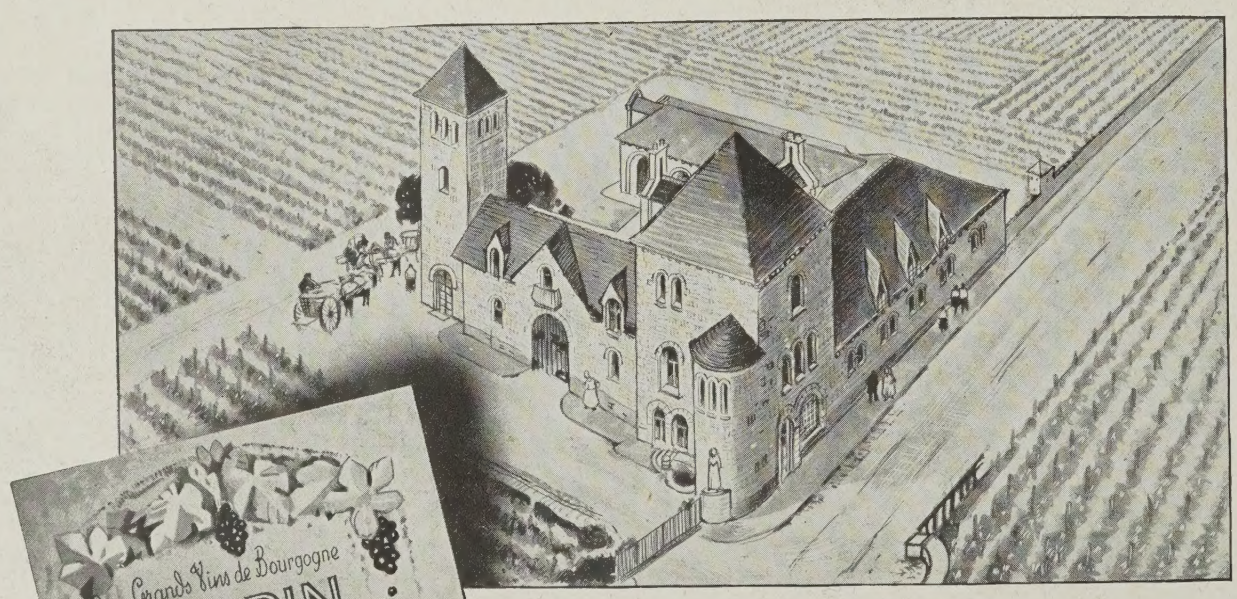


PHOTO-HALL

5, RUE SCRIBE — PARIS-OPÉRA

CATALOGUE GÉNÉRAL FRANCO



LA BOURGOGNE PRODUIT LES MEILLEURS VINS DU MONDE...

LE CHATEAV DE LA TOVR
★ AV CLOS VOVGEOT ★
propriété de la Maisone
MORIN PÈRE & FILS
est le meilleur des Bourgognes

CASINO
de
BIARRITZ
saison d'été 1949

JUILLET

Cycle de Comédies

Galas de Danses

FESTIVAL du FILM MAUDIT

AOUT

LES PARENTS TERRIBLES
présentés par Jean COCTEAU, avec Gabrielle DORZIAT et Jean MARAIS

CONCERTS SYMPHONIQUES
avec le concours de la CHORALE MIXTE de BAYONNE et DONOSTIARIA de SAINT-SÉBASTIEN

RÉCITALS DE DANSES ESPAGNOLES
avec José TORRÈS

RÉCITAL DE PIANO
avec Walter RUMMEL

RÉCITAL DE GUITARE
avec SÉGOVIA

CYCLE DE COMÉDIES
avec Jean TISSIER, Jean WÉBER
Valentine TESSIER

PREMIÈRES MONDIALES CINÉMATOGRAPHIQUES

PRÉSENTATIONS DE COUTURE
par Jacques FATH et Jacques HEIM

SEPTEMBRE
« Le Mois de l'Elégance »

FESTIVAL BERLIOZ
(Damnation de Faust)
avec la DONOSTIARIA de St-SÉBASTIEN

FESTIVAL RAVEL
(L'Enfant et les Sortilèges)
(L'Heure espagnole)

FESTIVAL SCHUBERT
(La Maison des trois jeunes filles)

FESTIVAL BACH
et Gabriel FAURÉ
avec la Chorale mixte de St-Jean-de-Luz

RÉCITAL
du jeune virtuose violoniste
Christian FERRAS

RÉCITAL
du ténor Mexicain
NESTOR CHAYRES

GRANDS GALAS de BALLETS

Photo ALIX, Bagnères-de-Bigorre.

MIS EN BOUTEILLES AU CHATEAU

CHATEAU LAFITE

1945

Bons de ROTHSCHILD Propriétaires

BORDEAUX

FRANCE

CHÂTEAU MARGAUX

GRAND VIN

1947

PREMIER GRAND CRU CLASSÉ

FRANCE

APPELLATION HAUT-MÉDOC CONTRÔLÉE

GRAND VIN

DE

CHATEAU LATOUR

1929

MIS EN BOUTEILLES

AU CHATEAU

1945

ANNÉE DE LA VICTOIRE

TOUTE LA RÉCOLTE MISE EN BOUTEILLES AU CHÂTEAU

1945

Château

Mouton Rothschild

APPELLATION PAUILLAC CONTRÔLÉE

MÉDOC

GRAND VIN

CHÂTEAU-CANTENAC-BROWN

CANTENAC-MARGAUX

Récolte 1945

Mise en Bouteilles du Château

APPELLATION HAUT-MÉDOC CONTROLÉE

MIS EN BOUTEILLE AU CHATEAU

1945

Château

Mouton-Baronne-Philippe

Philippe de Rothschild

PAUILLAC APPELLATION CONTRÔLÉE MÉDOC

St. JULIEN

MÉDOC

CHÂTEAU BEYCHEVELLE

Grand Vin 1939

APPELLATION CONTRÔLÉE St. JULIEN

Achille FOULD

CHÂTEAU

PONTET CANET

PAUILLAC

Mises en Bouteilles par les Propriétaires

Cruse & Fils Frères

BORDEAUX

FRANCE

Appellation Pauillac contrôlée

1945

CHATEAU HAUT-BRION

Premier grand crû classé

MIS EN BOUTEILLES AU CHATEAU

AMBASSADEURS

DES GRANDS VINS DE BORDEAUX

CES NOMS PRESTIGIEUX

CLASSENT UNE CAVE

VALORISENT UNE CARTE

HONORENT UNE TABLE

GRAVES

St ÉMILION

CHÂTEAU AUSONE

St ÉMILION

1945

EDOUARD DUBOIS-CHALLON

Propriétaire

MIS EN BOUTEILLE AU CHÂTEAU

GRAND VIN DE GRAVES

1947

CHÂTEAU CARBONNIEUX

PREMIER GRAND CRU

LÉOGNAN

APPELLATION CONTRÔLÉE

MISE EN BOUTEILLES AU CHATEAU

CHÂTEAU CHEVAL BLANC

1928

St Emilion

FOURCAUD-LAUSSAC

PROPRIÉTAIRE

Mis en bouteille au Château (FRANCE)

APPELLATION CONTROLÉE

MÉDAILLE D'OR PARIS 1867

MÉDAILLE D'OR PARIS 1878

CHÂTEAU

RAYNE-VIGNEAU

1er CRU CLASSÉ

1942

Vicomte de Pontac

SAUTERNES

CRÈME DE TÊTE

APPELLATION CONTROLÉE

1942

CLOS

Haut-Peyraguey

APPELLATION CONTRÔLÉE

1er CRU

SAUTERNES

MISE EN BOUTEILLES DU CHATEAU

SAUTERNES APPELLATION CONTROLEE

COMTESSE DURIEU de LACARELLE née LUR-SALUCES

CHATEAU FILHOT

1945

MIS EN BOUTEILLE AU CHÂTEAU

SAUTERNES

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 191 11 JUIN 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LA MORT DU CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE PARIS

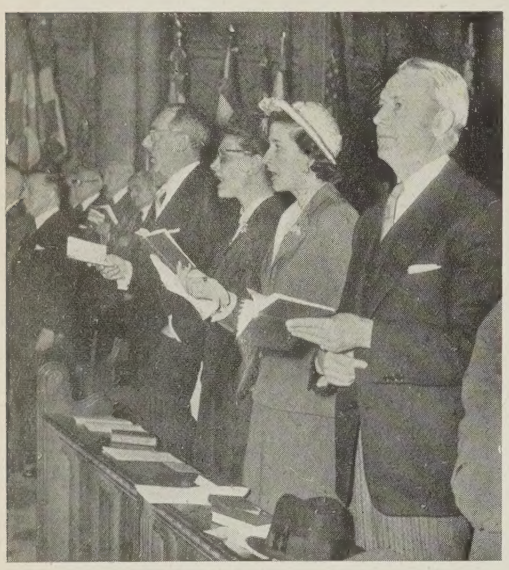
Suivant la tradition, le corps du cardinal Suhard a été embaumé quelques heures après la mort du prélat. Revêtu de ses ornements archiépiscopaux, mitre en tête, celui qui fut le premier évêque de l'Eglise catholique de France a été exposé ensuite sur un lit de parade devant lequel la foule a été admise à défiler jusqu'aux obsèques solennelles qui lui furent faites en la cathédrale Notre-Dame. Dessin de L. BERINGS.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A BUENOS-AIRES, le président Perón, ayant à ses côtés M^me^ Eva Duarte de Perón, assiste à l'une des manifestations commémoratives du 139^e^ anniversaire de l'indépendance de la République Argentine.

A ARLINGTON ont eu lieu les obsèques nationales de M. James V. Forrestal, ex-secrétaire d'Etat à la Défense, qui s'est donné la mort dans la maison de santé où il était en traitement depuis quelques mois.

A TEHERAN, M. Liaquat Ali Khan, premier ministre du Pakistan, rend visite au shah d'Iran, à son retour de Londres où il avait pris part à la conférence des premiers ministres du Commonwealth.

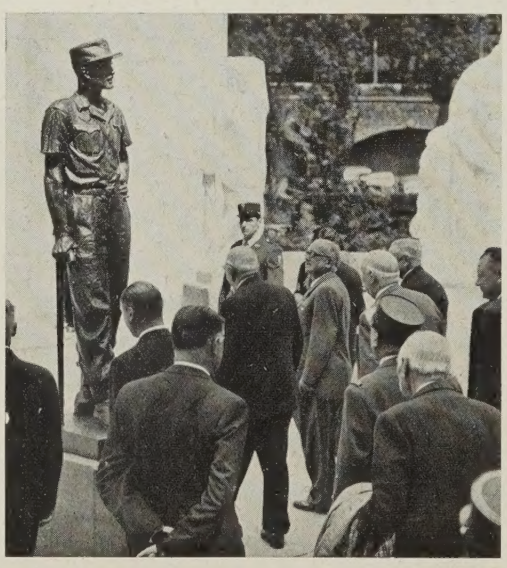


A PARIS, parmi les cérémonies qui ont marqué le « Memorial Day », une messe a été dite à la cathédrale américaine, où l'on remarquait MM. Dean Acheson, David K. Bruce et le président Queuille.

AUX SAINTES-MARIES, les gitans venus des quatre coins de la France ont pris part aux traditionnelles cérémonies qui se déroulent chaque année en hommage à Marie Jacobé et à Marie Salomé.

A PARIS, M. Thomas Dewey, gouverneur de l'Etat de New-York, a présidé une réception donnée en son honneur. Après avoir passé quelques jours dans la capitale, il a continué son voyage en Europe.

A GENEVE vient d'être inauguré l'aérodrome international. A cette occasion, la compagnie Air France a baptisé du nom de *Ville-de-Genève* un de ses plus récents quadrimoteurs de fabrication française.



A PARIS, le président de la République inaugurant le vernissage du Salon au palais de New-York s'arrête devant une statue du général Leclerc, du sculpteur Jonchères, qui va être érigée à Douala, au Cameroun.

A ATHENES, au cours des obsèques nationales qui ont été faites à l'ancien régent, M^gr^ Damaskinos, le corps du primat de l'Eglise grecque a été porté sur un affût de canon à travers les rues de la capitale.

LES QUATRE AU PALAIS DE MARBRE ROSE

par ALBERT MOUSSET

COMME toutes les conférences quadriparties qui se sont tenues depuis la fin de la guerre, la réunion des ministres des Affaires étrangères au palais de Marbre rose s'est ouverte dans une atmosphère d'optimisme mais a rapidement tourné à la déconvenue.

La crise que traverse le monde actuel tient tout entière dans cette constatation : Occidentaux et Soviétiques sont aussi convaincus des dangers d'une rupture que des difficultés d'une entente.

On dit que M. Gromyko, après avoir pris de nombreux contacts avec les personnalités politiques et les hommes d'affaires américains, a dû reconnaître que les intentions des Etats-Unis étaient sincèrement pacifistes et a réussi à faire partager cette certitude par le Kremlin.

D'où l'ouverture de la négociation de Paris et le ton de modération sur lequel elle s'est jusqu'ici poursuivie. Malheureusement ces apparences conciliantes n'ont ni rapproché les thèses en présence ni fait progresser la discussion.

DEUX CONCEPTIONS DE L'UNITÉ ALLEMANDE

En tête de l'ordre du jour de la conférence figurait la question de l'unification politique et économique du Reich.

Sur le principe, accord complet.

Sur ses modalités d'application, désaccord total.

Les Occidentaux veulent étendre à l'ensemble de l'Allemagne le système fédéral que la constitution de Bonn a établi pour les onze « pays » du Reich de l'Ouest.

Les Soviétiques entendent revenir aux décisions de Potsdam, qui ne prévoient que « la décentralisation politique et le développement des responsabilités locales ».

Thèse soviétique. — C'est pour s'être écartés des accords de Potsdam que les Alliés ont provoqué la sécession de l'Allemagne. L'adhésion du Reich oriental à la constitution de Bonn n'aurait d'autre résultat que de faire passer la totalité du peuple allemand sous le contrôle des Occidentaux. Et cette constitution elle-même est regardée à Moscou comme un « diktat ». Le leader communiste Max Reimann, récemment arrêté sur la plainte des autorités britanniques, n'a-t-il pas déclaré que « tous les Allemands qui ont collaboré avec les puissances occidentales seraient l'objet de représailles après le départ des troupes d'occupation » ?

Thèse occidentale. — Ce sont les Russes eux-mêmes qui ont violé les accords de Potsdam :

1° en supprimant toutes les libertés politiques dans leur zone d'occupation ;

2° en organisant sur la base du collectivisme soviétique, et en l'exploitant à outrance, l'économie de cette zone ;

3° en enrôlant plusieurs centaines de milliers d'Allemands dans une « police populaire » qui constitue un réarmement camouflé du Reich et une troupe de choc destinée à imposer la domination d'une minorité.

Entre ces deux thèses aucune possibilité de compromis n'existe. On en revient à l'éternelle opposition des Occidentaux et des Russes sur la définition du mot « démocratie ». Ce ne sont pas seulement les positions acquises que les parties défendent à la conférence de Paris, ce sont les principes directeurs de leur politique.

On n'entrevoit pas davantage de possibilité d'accommodement sur la réorganisation d'un contrôle quadriparti. Les Occidentaux s'opposent au maintien de la règle de l'unanimité — c'est-à-dire du droit de veto — qui paralyse tout effort constructif. Les délégués soviétiques ripostent que l'abandon de cette règle les condamnerait à se trouver en minorité permanente au sein de l'organisme de contrôle. Ici encore aucun compromis en perspective.

DEUX CONSTITUTIONS : BERLIN CONTRE BONN

Tandis que les Quatre discutaient à Paris, le « Congrès du peuple allemand », d'inspiration communiste, réuni à Berlin votait en toute hâte une constitution appelée, dans les desseins du Kremlin, à supplanter celle de Bonn.

Cette « loi fondamentale » prévoit une Chambre législative, ou *Volksammer,* où les organisations ouvrières et syndicales auraient leur représentation, et un sénat où siégeraient les élus des « pays ». Berlin en serait le siège.

En même temps le Congrès publiait un manifeste réclamant l'unité économique et politique de l'Allemagne, l'abolition des restrictions aux communications entre les deux zones, la formation d'un gouvernement central où seraient représentés tous les partis « démocratiques » et qui participerait aux négociations d'un traité de paix en tête duquel figurerait le paiement des réparations (on sait que l'Union soviétique réclame à ce titre 10 milliards de dollars au Reich). Le Congrès a désigné une délégation pour soutenir son point de vue devant la conférence des Quatre si celle-ci consent à lui donner audience. Mais la présence dans cette délégation de MM. Max Reimann — qui a demandé sa libération aux Anglais — et Gerhardt Eisler, dont l'arrestation avait été demandée par les Américains, indique assez son état d'esprit.

LA GRÈVE DES CHEMINOTS BERLINOIS

On pouvait espérer que la présence à Paris de M. Vychinski aurait pour effet de détendre, au moins momentanément, la situation à Berlin.

Il n'en a rien été.

Une grève des cheminots, décidée par l'Union des syndicats indépendants, pour l'obtention de leur paiement en marks occidentaux, a provoqué une répression brutale des organisations marxistes et des collisions sanglantes. Le trafic interzonal des marchandises, qui menaçait le ravitaillement de Berlin, a pu être rétabli, mais la reprise du travail sur les lignes urbaines a demandé des négociations plus laborieuses.

En même temps la précarité des communications entre l'ex-capitale du Reich et les zones occidentales a obligé les Alliés à maintenir le fonctionnement du pont aérien. L'autorité soviétique a répliqué à cette mesure en procédant à des exercices de tir à 7 kilomètres du « couloir » par lequel passent les avions, ce qui a obligé les Occidentaux à protester par une note collective dans laquelle ils rendent l'administration russe responsable des accidents possibles.

Aussi les milieux diplomatiques alliés se demandent-ils à quel mobile obéit cette administration en prolongeant une situation dangereuse, à laquelle l'ouverture de la conférence de Paris avait précisément pour objet de mettre fin.

VERS UNE ENTENTE LIMITÉE

L'accord se révélant pour le moment impossible sur une solution réglant l'ensemble du problème allemand, les Quatre ont décidé de se rabattre sur des arrangements plus modestes.

Le premier serait la recherche d'un *modus vivendi* à Berlin qui évite la répétition des incidents de ces derniers mois. Ce problème, étant plus technique que politique, semble aussi plus facile à résoudre. Mais là encore la prétention des Russes à maintenir en vigueur la règle de l'unanimité a soulevé une discussion fort ardue qui a fini par se centrer sur la limitation des cas dans lesquels cette unanimité serait requise.

Une autre base d'entente est le réaménagement des échanges entre l'Est et l'Ouest. Ces échanges ne sont plus que 42 % de ce qu'ils étaient en 1938 ; leur fléchissement pèse lourdement sur la reconstruction économique de l'Europe. Mais la politique des Soviets n'est pas moins autarcique sur le plan économique que sur le terrain politique. Et les Alliés redoutent de voir la Russie prélever, sous forme de réparations, les produits destinés à l'Allemagne de l'Ouest.

Au fond, qu'il s'agisse de l'unité politique du Reich, de sa reconstruction économique ou du statut de Berlin, ce sont les mêmes difficultés qui hérissent le chemin sur lequel la conférence est engagée. On y discute sur des mots qui n'ont pas le même sens pour la réalisation d'objectifs qui s'excluent. Et cependant il faudra bien finir par s'entendre.

A LA TRIBUNE, M. G. BIDAULT, QUI A REMPLACÉ M. M. SCHUMANN COMME PRÉSIDENT DU M.R.P.

LES ASSISES NATIONALES DU M. R. P.

CE cinquième congrès que le M. R. P. a tenu du 26 au 29 mai à Strasbourg, ses organisateurs l'avaient placé sous le signe du « mouvement », avec la volonté de différencier nettement ce parti des anciennes formations, de le faire apparaître comme une force neuve, constructive, capable d'orienter la nation vers le progrès. Mais c'est tâche difficile de conserver son originalité pour un parti associé au gouvernement et qui, jeune encore, aura déjà connu, après l'ivresse des succès inespérés, les amers lendemains des déboires électoraux.

« Ne pas risquer de s'enfermer dans la « citadelle conservatrice », éviter tout fléchissement, tout retour vers les formules du passé », cette préoccupation tactique exprimée par M. Gortais, secrétaire général adjoint, dans son rapport de politique générale, répondait aux inquiétudes nées des ambitions prêtées aux modérés à la suite de leurs récents succès électoraux. Elle a été marquée avec plus de vigueur encore, parfois même avec brutalité, par les « jeunes » du congrès et surtout par les militants syndicalistes de la C. F. T. C. que n'effraie aucune audace et qui ont obtenu l'adhésion du congrès à une résistance contre toute atteinte portée aux « conquêtes sociales de la libération ».

Supportant malaisément les contraintes qu'imposent à un parti les servitudes du pouvoir, ces éléments se sont montrés sévères pour leurs amis du gouvernement et pour les radicaux qui en assument la direction, n'hésitant pas à brandir contre le « modérantisme » la menace d'une reconstitution de l'unité ouvrière.

Les « politiques » n'en ont pas moins été suivis par le congrès, notamment lorsqu'il s'est agi de remplacer à la présidence du M.R.P. M. Maurice Schumann, dont le mandat expirait. Les réserves que suscitait, à gauche, la candidature de M. Georges Bidault, en raison des velléités conciliatrices qu'on lui prêtait à l'égard du R. P. F., se sont effacées devant le souvenir des services rendus par l'ancien président du C. N. R., qui fut aussi l'un des créateurs du M. R. P. Et finalement M. Georges Bidault a été porté à la présidence par 758 voix sur 854.

Cela ne signifie nullement que le M. R. P. soit disposé à prêter l'oreille au chant des sirènes du centre et à rompre l'étroite collaboration qu'il a nouée sur le plan parlementaire avec la S. F. I. O. La motion de politique générale adoptée, outre qu'elle condamne à la fois le « sabotage systématique » des communistes et la « nocivité » de l'action du R. P. F., exprime la résolution du M. R. P. de s'opposer à la formation d'une majorité de rechange, impossible dans l'actuelle assemblée sans leur plein concours. En dépit des critiques formulées au cours des débats, une telle conclusion implique la volonté de laisser se poursuivre l'expérience politique en cours tout en s'efforçant de lui donner un sens plus dynamique. « Vous êtes condamnés à rester ensemble », avait déjà dit M. Henri Queuille aux partis qui constituent la majorité.

P. B.

LES COSTUMES ARABES VOISINENT AVEC LES TOILETTES EUROPÉENNES. CI-CONTRE : LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, APRÈS AVOIR TRAVERSÉ EN VEDETTE LE PORT D'ALGER, MET LE PIED SUR LA TERRE AFRICAINE.

LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL EN ALGÉRIE

EMBARQUÉ à Toulon le 28 mai à bord du *Georges-Leygues* battant pavillon présidentiel, M. Vincent Auriol avait vue dès le lendemain matin sur l'incomparable panorama de la rade d'Alger et sur la ville s'étageant, toute blanche, sous l'éclatante lumière d'un soleil déjà brûlant.

Dès sa descente de la vedette-amirale le président de la République, visiblement ému de se retrouver après six ans dans cette ville d'où, aux heures sombres, « l'espérance s'élança vers la victoire », eut devant les yeux le pittoresque de la foule algéroise bariolée, multiforme et riche en couleurs. Fraternellement mêlés, Français d'Afrique et indigènes — toilettes claires et gandourahs — témoignaient de leur satisfaction d'accueillir le chef de l'Etat, ce qu'ils n'avaient pu faire depuis la visite, en 1930, du président Doumergue.

Entouré des cavaliers magnifiques au manteau de pourpre sur leurs frémissantes montures arabes, le cortège présidentiel commençait au milieu des acclamations sa longue randonnée. Les cérémonies officielles d'Alger débutèrent par la remise de la croix de guerre à la ville devant le monument aux Morts, suivie du spectacle toujours prestigieux de notre belle armée d'Afrique défilant dans une féerie de couleurs au son des fanfares, des cliques et des noubas. Et la fête se prolongea tard dans le bleu profond de la nuit africaine qu'illuminaient les feux d'artifice et les retraites aux flambeaux.

Ces déploiements exubérants de foules, ces cortèges rutilants de cavaliers arabes, le président de la République, les ministres et les parlementaires qui l'accompagnaient allaient les retrouver à chaque étape de leur long circuit. A Bône d'abord, la cité cent quarante fois bombardée, qui reçut elle aussi la croix de guerre, à Constantine surplombant les gorges du Rummel, dans Oran la commerçante, dans Tlemcen tout parfumé du parfum des roses. Et il en fut de même à travers les plaines fertiles, vignobles, blé et tabac, où s'inscrit en riches promesses l'admirable effort de transformation accompli depuis plus d'un siècle sous l'impulsion des Français de nos trois départements africains. Partout le même enthousiasme, les mêmes ovations à l'adresse du premier magistrat de la République incarnant la présence française.

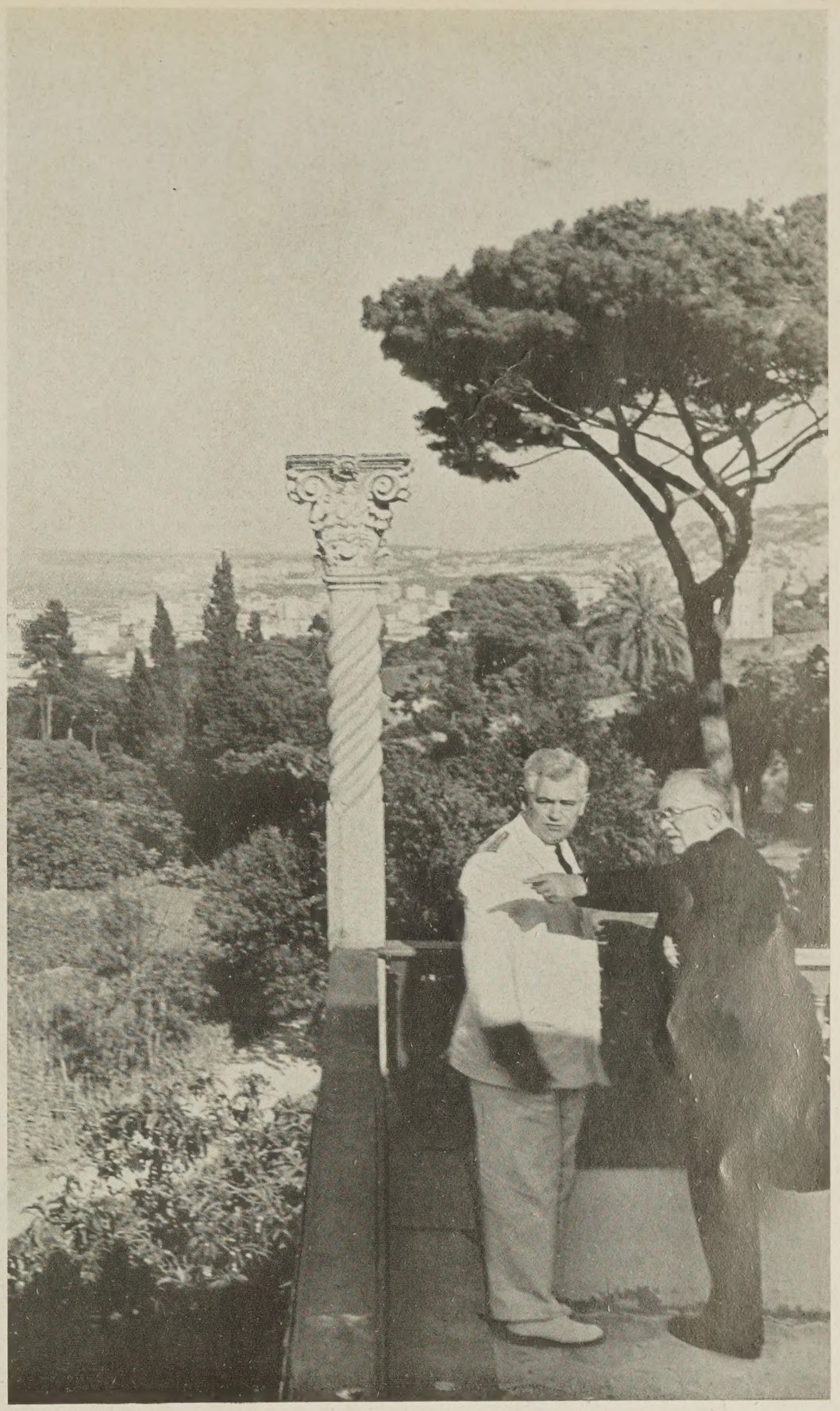
Réplique éclatante, péremptoire aux entreprises malfaisantes et aux tentatives de désagrégation nationale. « En entrant dans notre ville vous êtes encore en France », avait dit le maire d'Alger en accueillant le président de la République. M. Vincent Auriol, dès son premier discours, où il exaltait l'œuvre réalisée en Algérie grâce à la collaboration des Français de toutes races, de toutes couleurs et de toutes religions, s'adressa aux « insensés » qui, méconnaissant l'histoire, s'imaginent pouvoir effacer la souveraineté française, à ceux qui voudraient détacher l'âme de l'Algérie de celle de la France. « Ne voient-ils pas, disait-il, qu'ils ruineraient son économie et tariraient son âme, qu'ils feraient de ce beau pays la proie de toutes les aventures et de toutes les convoitises ? »

Le chaleureux, le touchant accueil qu'ont reçu le président de la République et sa suite est à cet égard singulièrement réconfortant. Il dissipe les mauvais miasmes d'un séparatisme qui aujourd'hui n'ose plus dire son nom. Il atteste que le climat politique s'est assaini outre-Méditerranée grâce aux efforts persévérants du gouverneur général Naegelen, grâce aussi à la volonté d'union au sein de la commune patrie qui s'est manifestée lors des dernières consultations populaires algériennes.

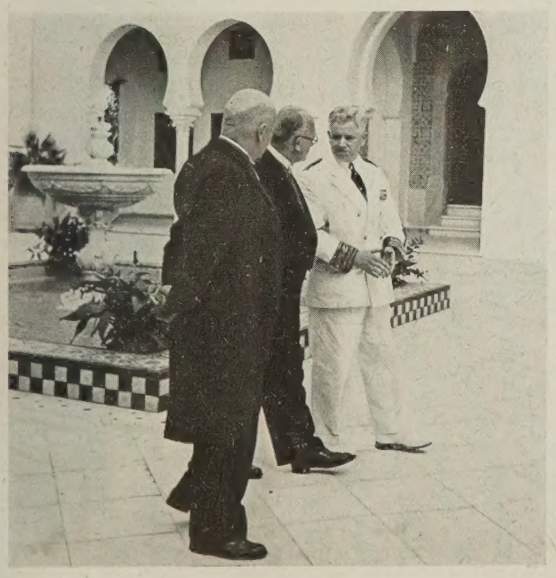
PIERRE BEAUMONT.

ACCOMPAGNÉ DE M. GAZAGNE, MAIRE D'ALGER, M. VINCENT AURIOL ET SA SUITE SE DIRIGENT VERS LE MONUMENT AUX MORTS DE LA VILLE

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).



Le président s'entretient avec le gouverneur général sur la terrasse du palais d'Eté.



Le président accueilli au palais d'Eté par le maire d'Alger et le gouverneur Naegelen.

Le gouverneur général Naegelen s'entretient familièrement avec M. Bai Kaddour...

... tandis que MM. Vincent Auriol et Paul Ramadier échangent des confidences.

Le village de Gourna s'élève aux portes mêmes des tombeaux de la nécropole de Thèbes, a l'intérieur desquels vécurent les fellahs.

PROMENADES EN ÉGYPTE(*)

par notre envoyée spéciale Louise Weiss

La Haute-Egypte est un éblouissement. Sur les berges du Nil, adossés aux rocs du désert, temples et monuments funéraires, que visitait jadis la barque sacrée d'Amon, se succèdent, alignant leurs colonnades, leurs allées bordées de sphynx, leurs pylônes et leurs colosses. Louqsor et Karnak, qui se suivent sur la rive droite, et, en face, la nécropole de Thèbes, sur la rive gauche, forment sans doute le plus étonnant centre d'art pharaonique qui soit en Egypte. De l'antiquité à nos jours tous les voyageurs ont dit leur enthousiasme. Aujourd'hui, à défaut des touristes, devenus plus rares du fait de l'appauvrissement de l'Europe, des hordes d'étudiants s'y abattent, avides, pour leur jeune patriotisme, d'en comprendre le message.

Actuellement, à l'ombre des monuments élevés voici des millénaires par des constructeurs d'une hardiesse dont la technique nous paraît incompréhensible, philosophes, linguistes et architectes travaillent non seulement pour essayer de trouver de nouveaux trésors, mais pour tenter de restituer en sa signification humaine et métaphysique une civilisation à laquelle tous les peuples méditerranéens doivent une part essentielle de leurs principes. Plutôt que de rappeler ici l'histoire de ces temples que tous les guides résument, je voudrais indiquer l'orientation d'une certaine science égyptologique, dite nouvelle, décriée par les uns, exaltée par les autres, et dont il me paraît en tout état de cause qu'il est heureux qu'elle existe et soit défendue par des protagonistes remarquables.

Je rencontrai Alexandre Varille dans les jardins chamarrés de fleurs qui ceinturent les grands hôtels de Louqsor. Il sortait de la maison de son ami, M. de Lubiez, un philosophe qui depuis des années étudie le temple de Louqsor et avait fini par découvrir que le plan du temple répondait aux proportions d'un corps humain. Du moins l'affirmait-il. Alexandre Varille avait publié des notices savantes sur les caractéristiques des temples pharaoniques et de certaines pyramides.

Le regard plein de feu, la parole démonstrative, il m'entraîna à travers les monuments en ruine. Il s'insurgeait contre les anciennes méthodes de fouille qui dans la course à l'objet d'or, au papyrus, à la momie ne se souciaient pas suffisamment de l'emplacement ou de la diversité des matériaux employés par les anciens bâtisseurs. Il semblait bien que le moindre détail de leurs édifices eût été concerté. Alexandre Varille avait déjà tiré des conclusions qui allaient assez avant dans le sens d'une interprétation nouvelle des mythes grâce à l'étude des réemplois de pierre ou de certaines destructions d'images, mutilations perpétrées par les proches successeurs de ceux qui les avaient d'abord voulues et composées.

Tout en écoutant Alexandre Varille et en circulant, sous sa direction, parmi les colosses des temples, j'étais surtout frappée par la puissance de l'inspiration religieuse qu'avait suscitée le lieu. Même l'Islam avait accroché une mosquée en surplomb des antiques pylônes. En cette mosquée, dédiée au vénérable Abou-Haggag, reposait une barque qui, au cours d'une fête d'été, était promenée autour du site, sœur de l'antique barque d'Amon.

Par l'allée des béliers, le jeune savant m'emmena jusqu'aux fouilles de Karnak nord, conduites par MM. Robichon et Christophe avec un soin extrême et, précisément, selon les principes nouveaux. Leur chantier me parut un véritable laboratoire. Il avait été ouvert avec l'espoir de trouver le contact entre la civilisation pharaonique et la préhistoire, contact insuffisamment démontré à El-Omari et qui prouverait si oui ou non il y avait eu, au point de vue de la civilisation, continuité et épanouissement autochtones ou apports extérieurs.

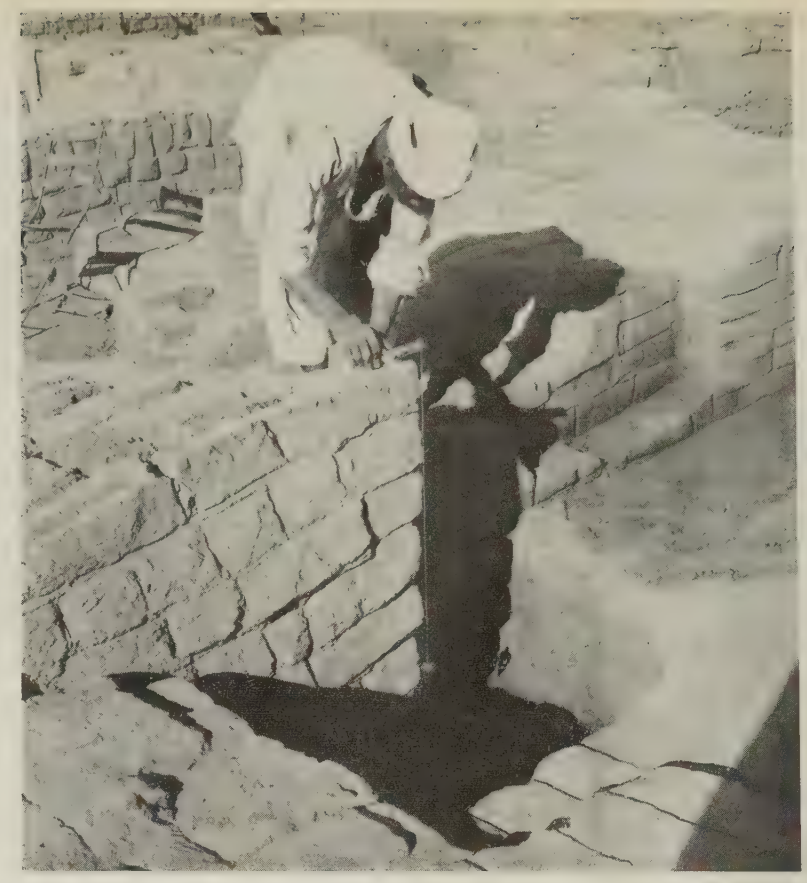
Imbriquées les unes dans les autres, les constructions étudiées représentaient, de l'époque prédynastique à l'époque gréco-romaine, quatre mille ans d'histoire. MM. Robichon et Christophe avaient établi un fichier des briques qu'ils avaient remuées. J'avisai la photographie de l'une d'elles :

« Qu'avez-vous à dire de celle-là ?

— Porte de Ptah, côté sud, cinquième rang, sixième brique. Une minute, madame, je consulte mes références. Cette brique est composée de onze fragments moyens de poterie rouge, de quarante-quatre fragments petits des mêmes poteries, de treize morceaux blancs et rouges, de trois morceaux de poterie blanche, d'un morceau de poterie noire, d'un gros morceau de brique cuite dont la pointe touchait la brique n° 5 de l'assise supérieure, d'un fragment plus petit de brique cuite, d'un morceau de grès et de débris végétaux. Conclusion : cette brique est antérieure à la période romaine... »

Dans la nécropole de Thèbes, sur la rive gauche du Nil : les colonnes de la salle hypostyle du temple funéraire de Ramsès II.

(*) Voir *France-Illustration* des 9, 23 avril et 7 mai.



LES FOUILLES A KARNAK ÉVOQUENT 4.000 ANS D'HISTOIRE. DANS L'ILE DE PHILÆ, LORS DES CRUES DU NIL, LES CHAPITEAUX PTOLÉMAÏQUES ÉMERGENT.

LES FOUILLES DE L'INSTITUT FRANÇAIS SE POURSUIVENT AVEC MINUTIE. LA FAÇADE SUD DU TEMPLE DE SÉSOSTRIS Ier RECONSTRUIT PAR M. CHEVRIER.

Puis nous retraversâmes Karnak. Nous longeâmes le lac des oies sacrées d'Amon. Le temple des oies n'avait pas encore été fouillé. Bien des merveilles restaient à mettre au jour ! Nous nous rendîmes chez M. Chevrier, directeur des fouilles entreprises par le Service égyptien des Antiquités. M. Chevrier venait de reconstruire le temple de Sésostris Ier, le plus ancien monument religieux complet de toute l'Egypte, contemporain de l'époque où l'ancien dieu thébain Montou cédait la place à Amon-Râ. Les inscriptions du temple expliquaient la division administrative de l'Egypte à cette époque (liste des provinces, nom de leur chef-lieu, nom de la divinité locale). Jusqu'alors l'histoire ne connaissait de pareilles listes que pour une période beaucoup plus récente — la période ptolémaïque. Ainsi allaient les travaux à Karnak. Dans une grande salle, M. Chevrier avait réuni les étonnantes effigies d'Aménophis IV, le pharaon monothéiste qui rompit avec le clergé d'Amon et, sous le nom d'Aknaton, se retira à Tel El-Amarna pour élever là-bas des temples au Dieu unique — Aknaton, le prédécesseur spirituel de Moïse.

Je passai sur la rive gauche du Nil. Les colosses de Memnon, qu'un couple de touristes irrespectueux qualifia aussitôt de « concierges du désert », la gardaient. Nous atteignîmes rapidement la limite des cultures. Un pauvre village se confondait avec les assises des rocs arides. Mme Bruyère, la femme du directeur des fouilles de Deir-el-Medineh (ancienne ville des artisans de la nécropole), s'occupait des pauvres familles. Elle savait l'arabe et un peu de médecine. Sur un autre plan son œuvre était aussi méritoire que celle de son mari.

Pendant des siècles les fellahs vécurent à l'intérieur même des tombes qui consacraient la gloire et assuraient la survie des ministres des pharaons. La restauration de leurs délicates peintures était assurée par M. Alexandre Stoppelaere, un architecte et artiste français, qui, doucement, méticuleusement, après en avoir étudié les procédés, les consolidait et les rafraîchissait dans leur style original. M. Stoppelaere habitait, au sommet d'un monticule aride, la maison qu'occupaient lord Carnavon et M. Carter lors de leur découverte de la demeure d'éternité de Tout-Ankh-Amon. Il ne la quittait guère, même en été lors des plus torrides températures. Déjà, au mois de mars, nous avions chaud et la réverbération séchait nos prunelles. Nous visitâmes le temple funéraire de la reine Hatshepsout, au pied des montagnes derrière lesquelles serpentaient les redoutables vallées que les pharaons avaient choisies pour y cacher leurs sépultures. Pas une goutte d'eau. Pas un brin de verdure. Un soleil meurtrier. Sous une pyramide naturelle, l'un des sarcophages de Tout-Ankh-Amon s'offrait encore aux regards profanes des visiteurs. Les autres, avec leurs chambres en or, leurs statuettes, leur mobilier, leurs bijoux, avaient été transportés au musée du Caire. La tombe de Seti Ier nous retint longuement. Avec le pharaon dont les effigies descendaient avec nous dans les antres de la montagne, nous rencontrâmes Horus à la tête de faucon surmontée par le disque du soleil, le scarabée, symbole du Soleil Levant, et Khnoum, le potier à tête de bélier qui avait modelé, en se servant du limon du Nil, le premier couple humain. Au plafond, des vautours ouvraient les ailes pour protéger le cartouche du roi. Plus bas, un chacal veillait la momie du roi, alors qu'Isis et Neftis défendaient son sarcophage. Nous suivîmes le chemin du Soleil dans l'autre monde — celui au cœur duquel nous nous trouvions depuis notre descente en ce tombeau. Nous rencontrâmes le Serpent à Plumes qui avait bu toute l'eau du Nil des trépassés, si bien que la barque du Soleil n'aurait pu franchir le fleuve sans l'aide des âmes. Nous rencontrâmes la bénéfique déesse Hathor et assistâmes à son dialogue ardent, pudique avec le roi. Osiris nous laissa passer. Nous subîmes toutes les épreuves de la purification suprême avant d'aboutir au repos éternel sous la voûte étoilée...

Au sud, toujours plus au sud, à la première cataracte, limite de la Nubie, l'Afrique noire commençait. La lumière se faisait plus blanche, le désert, plus rouge, des roches sombres surgissaient de l'eau. On aurait cru un troupeau d'éléphants. Mais le fleuve, voie sacrée, continuait à baigner des temples. Le barrage d'Assouan noyait pendant une partie de l'année les monuments de l'île de Philæ. On voyait leurs colonnes dans les eaux claires. Le souvenir de la déesse Isis planait encore, peut-être incarné par les hirondelles. Isis, la rusée magicienne, femelle violente et curieuse, avait incité un cobra à piquer le Dieu suprême dont le nom ne devait pas être communiqué. Le dieu agonisa bientôt en indicibles souffrances. Isis le persuada que seul son nom mystérieux, symbole de toute connaissance, vaincrait les maléfices du venin. Il le divulgua. Le dieu s'appelait Râ. Indiscrétion terrible ! Forte de son savoir, Isis devint la souveraine de l'Egypte et du monde alors connu.

Ci-dessous : la dernière photographie du prélat. A droite : S. E. le cardinal Suhard au cours d'une cérémonie jubilaire en la cathédrale Notre-Dame.

La dépouille mortelle exposée dans le grand salon de l'archevêché.

MORT DU CARDINAL SUHARD

L'épiscopat français et le diocèse de Paris sont en deuil. S. E. le cardinal Suhard est mort aux premières heures de la matinée du 30 mai. Originaire de la Mayenne, où il était né en 1874, il avait fait ses études aux séminaires de Laval et de Rome. Peu après son ordination il avait été choisi pour être le vice-recteur du grand séminaire de Laval. C'est là que lui parvint, en 1928, la nouvelle de sa nomination comme évêque de Bayeux et Lisieux. Deux ans plus tard il devenait archevêque de Reims, charge qu'il occupa jusqu'à ce que le souverain pontife l'eût désigné pour succéder au cardinal Verdier à la tête du premier diocèse de France. Entre temps, le 16 décembre 1935, il avait été créé cardinal-prêtre avec le titre de curé de l'église romaine de Saint-Onuphre au Janicule.

L'intronisation du nouvel archevêque précéda de peu l'arrivée des troupes allemandes d'occupation, puisqu'elle eut lieu à Notre-Dame le 1er juin 1940, aux heures les plus sombres de la guerre, alors que l'ennemi avançait de toute la vitesse de ses blindés sur la capitale.

Prêtre avant tout, le cardinal Suhard, animé d'un grand esprit social, a donné toute sa sollicitude aux communautés de prêtres. Convaincu par ailleurs qu'il existe encore en France de nombreux îlots de non-chrétiens, il s'attacha à les évangéliser. Et, alors que le cardinal Verdier a laissé son nom aux « chantiers » qu'il ouvrit dans toute la banlieue pour la doter d'églises, il semble bien que le nom du cardinal Suhard restera surtout attaché au « séminaire de la mission France », où sont formés de jeunes prêtres qui n'hésitent pas à s'embaucher comme simples ouvriers dans les usines qu'ils ont entrepris de catéchiser.

Quelques-unes de ses lettres pastorales ont eu un grand retentissement dans le monde catholique tout entier. Il avait célébré l'année dernière son jubilé sacerdotal et malgré son âge avait conservé toute son activité jusqu'à la fin de sa vie.

Avec lui disparaît un des chefs de l'Eglise catholique française. C'est ce qu'ont souligné les nombreuses visites de condoléances faites à l'archevêché par la plupart des membres du corps diplomatique, du gouvernement, ainsi que par le grand rabbin, M. Weil, et le pasteur Boegner, président de la Fédération protestante de France.

De sa voiture, la princesse Margaret, dont la grace et le charme ont séduit Paris, remercie d'un sourire la foule de ses admirateurs.

La princesse reçoit les souhaits de bienvenue du général Vanier.

LA PRINCESSE MARGARET
VISITE PARIS

Voila un an déjà, Paris accueillait avec allégresse S. A. R. la princesse Elizabeth, héritière de la couronne d'Angleterre. Ce n'est pas en altesse que sa sœur cadette Margaret-Rose a fait à la capitale sa première visite, mais en princesse échappée pour un moment aux rigueurs du protocole et terminant chez nous les vacances qui l'avaient conduite à Capri.

S'ils ont respecté le caractère privé de cette visite, les Parisiens ne sont pas restés pour cela insensibles à la grâce menue et jolie de cette petite princesse aux yeux bleus, à son sourire, à la fraîcheur de son teint, à son élégance de bon ton... et aussi à l'entrain avec lequel elle a affronté un programme cependant chargé !

Une atmosphère de jeunesse et de grâce l'aura entourée partout, aussi bien au palais de l'Elysée, où elle était l'hôte de M^me^ Vincent Auriol et de M^me^ Paul Auriol, qu'à l'ambassade du Canada et à l'ambassade de Grande-Bretagne, où elle reçut à danser les jeunes gens et les jeunes filles de la société parisienne. Tout en sacrifiant aux rites de l'élégance chez des couturiers réputés, la princesse eut l'occasion d'apprécier le contraste entre l'austérité du dimanche londonien et l'animation dominicale des rues parisiennes.

Après Barbizon et ses frais ombrages, Versailles, la ville des rois, vit la jeune altesse glisser de son pas menu à travers les salles du château et les allées de Trianon, pour applaudir ensuite au jeu des grandes eaux ouvertes en son honneur.

Après les traditionnels hommages aux temples de la classique cuisine française, elle a regagné Londres à bord d'un des avions personnels de S. M. George VI.

En quittant la France la princesse Margaret-Rose a exprimé le désir de revenir bientôt dans ce pays qui l'a conquise, et qu'elle aussi a conquis.

Dans la cour de l'ambassade britannique.

Après le service religieux, rue d'Aguesseau.

Parmi les « nurses » de l'Herdfort Hospital.

Au sortir d'un restaurant très renommé...

... la princesse Margaret s'en va danser dans un des plus élégants cabarets montmartrois.

Après le grand déjeuner servi a l'Elysée...

... le café a été offert dans les jardins.

La classique visite du chateau de Versailles.

Parmi les vainqueurs : le chevalier d'Orgeix (France), les colonels Anderson et Grear (U. S. A.) et le capitaine Chevallier (France).

LE CONCOURS HIPPIQUE INTERNATIONAL DE PARIS

par le lieutenant-colonel D. Tré-Hardy

Les concours hippiques se suivent et ne se ressemblent pas.

Après l'indoor Jumping d'automne au Palais des Sports, verrière de lumière et de bruit, le printemps orchestre à son tour un tournoi de plein air au Jardin d'Acclimatation. International ou garden-party de château ?... Paris n'a pas besoin de faire grand pour séduire. On s'arrêtait charmé devant un décor de gravure anglaise, demi-cercle de verdure enserrant un ovale sur lequel les chevaux galoperont.

Les concours ont des rites immuables. Ils créent un climat dominant le public et dictant son comportement. A vrai dire il n'y a plus d'habitués tels que Gyp nous les a livrés. Leurs silhouettes font partie de l'ancien arsenal comme la phrase de Buffon sur la plus noble conquête. Il faut n'avoir jamais assisté à de grandes épreuves pour s'attarder à ces aperçus qui ne vont pas sans malice. Les habitués se sont modernisés. A leurs yeux « l'Hippique » est une apothéose à laquelle ils sont tenus d'assister. Figuration compréhensive, ils donnent le ton général avec le signal des applaudissements.

Légende aussi les travées passionnées d'autrefois adoptant d'instinct les meilleurs cavaliers et sanctionnant de leur enthousiasme les performances heureuses et les sauts impressionnants. Les tribunes sont paisibles. Pas de chauvinisme exagéré, mais une allégresse discrète lorsqu'un des nôtres termine vainqueur. On se lèvera aussi d'un bel élan de loyauté sportive pour acclamer un Anglais, un Belge ou un Américain. L'habitude confond l'homme et le cheval. Le colonel Llewellyn ne se concevrait pas sans Fox Hunter, ni le chevalier d'Orgeix sans le piédestal de Sucre de Pomme.

Les étrangers sont venus nombreux. Certains participants officiers montent en tenue militaire, d'autres en habit rouge. L'uniforme gris des Portugais tranche sur le morne kaki à peine éclairci par des insignes de grade ou des brochettes de décorations. On se répète les noms des grandes cravaches, tout prêt du reste à adopter les nouvelles que le succès sélectionnera. Le colonel Wing, de l'armée américaine, en selle sur « Democrat », fait de brillantes présentations. Après une chute sévère le capitaine Russell reprend le parcours en véritable « rough rider ». Un cheval gris pommelé très spectaculaire, c'est celui du colonel Van Derton, le champion belge, homme de course, spécialiste d'Auteuil venu s'imposer en concours. Le chevalier de Moranville a le chic affirmé des officiers de cavalerie de la grande époque. Mr. Holland-Martin est britannique cent pour cent. Cecil Aldin a fixé de semblables gentlemen galopant à la « queue des chiens »...

La route ombragée derrière les tribunes est le coin d'élection où l'on se retrouve familièrement. Elle a le mérite d'être passante et de servir de refuge aux cavaliers attendant leur tour. Le commandant Bénazet y promène Kilmaine, tandis que le chevalier d'Orgeix équilibre une dernière fois ses chevaux. C'est en coup de vent que l'on voit passer M^lle de Noailles, ses parcours sont des vestiges de charge de la « Maison du Roy ». M^lle de Tilière manège une dernière fois Pistole. M^lle Cancre, très calme, se refuse à tout affolement.

Le haut-parleur discipline les impatiences. Vite une place dans les tribunes. Les gradins de la presse se défendent mal contre l'envahissement. Euphorie générale, il convient de se montrer courtois. La lutte est sévère dans la coupe des Nations, les parcours se succèdent, haletants, oppressés. Notre équipe défend sa chance sous les ordres du commandant Cavaillé. Longtemps la victoire restera incertaine. Soudain *la Marseillaise,* les trois couleurs au mât olympique. La France a gagné encore une fois...

Séance de nuit, variante de la formule. Les sunlights éclairent cruellement l'obstacle énorme de la « hauteur ». Désillusion, 2 mètres se dépassent difficilement. Nous sommes loin du record du monde, 2 m. 47, détenu par le Chilien Laraguibel pilotant « Huaso ». Ayons-nous actuellement en Europe des jumpeurs de cette classe ?

En fin de séance le cadre noir de Saumur fit plusieurs démonstrations de la « Reprise » célèbre.

Sachons gré à ces jeunes gens d'élite de maintenir malgré les difficultés de l'heure les hautes traditions du classicisme français.

SAISON DE PARIS ⋆ LES MANIFESTATIONS ARTISTIQUES

EDOUARD MANET. « LA JEUNE FILLE A LA CAPELINE. »

FRAGONARD. « LA JEUNE FILLE AU CAHIER DE MUSIQUE. »

PASTELS FRANÇAIS

PASTELS normalement conservés à Saint-Quentin, pastels appartenant au Louvre et dont la vue nous est interdite depuis une dizaine d'années, pastels empruntés au musée d'Art moderne, tels sont les éléments dont est constituée l'exposition de l'Orangerie.

Nous ne parlons plus qu'avec une moue dédaigneuse de la Rosalba. Nul doute pourtant que c'est parce que sous la Régence Paris s'est entiché d'elle que notre XVIII^e^ siècle a fait une telle place à la pratique du pastel : une forme de peinture si bien faite pour exprimer sa spirituelle vivacité !

La cote des valeurs est sans cesse revisée en art comme en littérature. Tout en admirant fort La Tour, nos contemporains auraient tendance à lui préférer Perronneau, si longtemps dédaigné. Mais le grand triomphateur de l'exposition, le maître inégalé, c'est Chardin, précurseur des techniques codifiées avec plus ou moins de pédantisme par le XIX^e^ siècle et ses héritiers. Au siècle dernier, Degas a fait du pastel, à son usage, un langage singulièrement étendu et varié, grâce à une cuisine complexe.

Sans avoir beaucoup usé du procédé, Delacroix, semble-t-il, d'après ses écrits, avait entrevu ce qu'on pouvait lui demander. L'exposition nous montre quelques-uns des pastels exécutés par lui, et notamment ces feuilles d'études que le Louvre a récemment acquises. Dans le monde des arts cette acquisition avait donné lieu à quelques controverses. Voici les pièces du débat sous les yeux du public.

R. L.

DELACROIX. ETUDE POUR « LA MORT DE SARDANAPALE ».

PEINTURE ET MAGIE

LES MAGICIENS DE LA PEINTURE ont élu domicile 27, avenue Matignon. Que voilà un beau titre, et aguichant à souhait ! Il risquerait par son éclat d'écraser une exposition qui ne serait pas un aussi pertinent florilège. Là ont été réunies des œuvres peu connues de maîtres très connus — maîtres anciens, maîtres du siècle dernier, maîtres de notre temps.

De beaux Chardin qui voisinent avec un Fragonard un peu fade, mais si gracieux ! une curieuse étude de M^me^ Vigée-Lebrun, un David solidement réaliste, un fin Hubert Robert, de prestigieuses natures mortes d'Oudry, *la Jeune Fille à la capeline* prestement peinte par Manet, un *Intérieur blanc* de Vuillard, un paysage méridional de Renoir, une *Symphonie pastorale* de Bonnard, une *Fenêtre ouverte* à Collioure par Matisse, un nu de Gromaire, *le Poulet mort* de Soutine — voilà quelques-uns des tableaux qui m'ont le plus séduit.

Dans une telle sélection chacun des visiteurs est ainsi libre de se composer en pensée une collection illusoire. L'important c'est que beaucoup de ceux qui nous lisent soient tentés de se livrer à ce jeu : l'exposition est organisée au profit de la Société d'entr'aide de la Légion d'honneur, société dont l'action est des plus efficaces. De l'argent qu'on lui donne elle fait un très utile et bien noble emploi, car elle vient au secours des misères cachées, des détresses qui n'osent pas s'avouer, et elle préserve d'irréparables déchéances des gens courageux que les mauvais hasards de l'existence n'ont pas épargnés.

R. L.

LOUIS RIVIER. « STABAT MATER. » (DÉTAIL.)

LE SALON 1949

par RAYMOND LÉCUYER

JEAN BOUCHAUD. « MARCHAND D'ESCLAVES. »

Au Salon — côté « Artistes français » — *la Toilette*, d'Alfred Giess, s'impose à l'attention. Le sujet est traité avec une sobre autorité. Le peintre s'est montré sévère pour lui-même ; il s'est interdit les effets faciles, les commodes à peu près. La rigueur avec laquelle il contrôle son dessin et sa couleur confère à l'ensemble de sa composition du style et un style personnel.

« Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques. » Le vers d'André Chénier revient à la mémoire lorsqu'on contemple les trois tableaux que les livres saints ont inspirés à Louis Rivier. L'artiste, qui est Belge, a longuement étudié les vieux maîtres nordiques ; il a saisi plusieurs de leurs secrets (encore qu'il ne semble pas avoir retrouvé tous ceux de leur palette et notamment des « médiums » dont ils usaient pour peindre). Sa sincérité, son émotion devant les réalités l'empêchent de se limiter à de savants pastiches et lui permettent de donner la mesure de sa réelle originalité sur des thèmes qui ont beaucoup servi.

Gaston Balande a décrit avec verve le tohu-bohu coloré d'un petit port vendéen et exprimé, dans une toile aux plans nettement indiqués, la densité et l'éclat d'un glorieux site de l'Hellade. On souhaiterait voir les panneaux de Lucien Martial éclairer un mur de leurs fraîches tonalités, de leurs harmonieuses synthèses. Dans les évocations de scènes africaines de Jean Bouchaud on remarque une recherche de stylisation et des accords de couleurs tempérés qui sont fort sympathiques. Encore qu'ils ne nous apprennent sur les qualités et les défauts de leurs auteurs rien que nous ne sachions déjà, on regarde avec intérêt les envois de Constant Le Breton, Georges Chayssial, Fouqueray, Paul Hugues, André Regagnon, Mauboussin, Wintz, Fougerat, Fernand Renault, Braïtou-Sala, Paul-Ludovic Dumas, André Spitz, Louis Montagné, qui a une si belle exposition d'aquarelles rue de la Paix.

Les portraits cette année sont au Salon moins nombreux que de coutume. Défaut de commandes ? Crise économique ? Désaffection de la clientèle ? Etcheverry lui-même ne portraicture plus que des fleurs !

La peinture anecdotique a été exilée des cimaises qu'elle a si longtemps encombrées, et les scènes d'histoire sont reléguées au magasin des accessoires.

Côté Société nationale des beaux-arts, Guirand de Scevola expose une nature morte d'une belle tenue, peinte sans mièvrerie. Jean-Gabriel Domergue fait preuve une fois de plus de cette étourdissante virtuosité que d'aucuns lui reprochent et que certains lui envient. Tristan Klingsor met dans la description de paysages de la Sarthe ou de l'Agenais un reflet de son âme de poète. Dans les bouquets qu'entre deux chroniques jette sur la toile Michel Georges-Michel, on sent passer l'air et le soleil. Madrassi, à côté de fleurs d'une vive tonalité spirituellement brossées, a envoyé de petits paysages au charme desquels n'est pas étrangère une savoureuse technique. Eeckman, à l'aide d'une facture volontairement archaïque, dit avec précision et acuité des choses inédites.

Ne négligeons ni Biry-Autret, qui fait jouer sur la rivière un romantique éclairage, ni Maurice de Lambert, fidèle interprète de la Provence, Gobo, toujours épris de sites d'un pittoresque tourmenté, Adrienne Jouclard et ses instantanés. Georges Delplanque, Van Hasselt, Cosson, Repiquet, Cl. Ballot, Et. Marceau, Jean Rigaud, Toulet, aux aquarelles si sensibles. Arrêtons-nous plus longuement devant le portrait d'une jeune femme par André Tondu, l'une des œuvres les plus caractéristiques du Salon, à mon avis. Sans rien perdre des dons visibles dès ses débuts, Tondu a gagné sans cesse en sûreté et semble en pleine possession de ses moyens. Dans le parti pris, dans la

ALFRED GIESS. « LA TOILETTE. »

MARTIN MAUBOUSSIN. « LE CANARD. »

composition et l'exécution de l'ouvrage qu'il présente aujourd'hui se décèle quelque chose d'ingresque...

Une toile due à Frégier — un artiste dont je ne sais rien si ce n'est qu'il habite Marseille — me semble devoir être aussi particulièrement signalée pour sa construction ingénieuse et subtile et son impeccable exécution. Sur un thème cher aux peintres du XVIII[e] siècle, « les attributs du dessin », son auteur a fait œuvre moderne et est allé bien au delà du « trompe-l'œil ».

Les tableaux de Giess, de Tondu, de Frégier — car ce sont des « tableaux », j'entends par là des ouvrages médités où rien n'a été laissé au hasard — me semblent significatifs d'une réaction qui se prépare plus ou moins ouvertement : une réaction contre la peinture d'esquisse, la toile traitée comme une affiche.

Un certain nombre d'artistes, une partie du public semblent désirer des œuvres plus fermement écrites. En tout cas celles dont je parle marquent un point dans l'évolution de la peinture figurative, aux antipodes de l'art abstrait.

LOUIS RIVIER. « LE CHRIST ET LES ENFANTS. »

ANDRÉ TONDU. « PORTRAIT DE M[me] P... »

LUCIEN MARTIAL. « PEINTURE. »

Savonnerie a fond noir époque Louis XIV (fragment). (Collection Jansen-de Andria.)

LES TAPIS - LA GRAVURE CONTEMPORAINE

Au Pavillon de Marsan, en ce moment, d'admirables tapis prouvent avec quelle science de la composition et du coloris les ateliers français surent, depuis le début du XVII[e] siècle jusqu'au milieu du XIX[e], créer des modèles appropriés aux architectures et aux ameublements en faveur. Aujourd'hui des artistes connus et des fabricants bien outillés s'efforcent chez nous de ranimer une production trop longtemps moribonde et d'accorder le tapis au décor de la vie contemporaine. Leurs essais, qui souffrent un peu d'un éblouissant voisinage, font espérer néanmoins une renaissance prochaine.

Au Petit Palais quelques centaines d'estampes alternent avec les précieuses collections du musée. Si la gravure de reproduction est morte, victime de l'image automatique, la gravure des peintres est plus que jamais vivace. Les artistes qui s'y adonnent sont, tant à l'étranger qu'en France, nombreux et diligents. Et il faut leur savoir gré de conserver au « noir et blanc » son délicat attrait, sa puissante séduction.

Grèce. Papadimitriou (Euthyme). « Paysage d'Attique. »

SAVIGNAC ET VILLEMOT

L'ART DE LA PALISSADE ET DU MUR

La rue, le mur, la palissade constituent pour l'amateur de publicité ou de couleurs chatoyantes et d'images accrocheuses une véritable exposition permanente.

Cette forme de la peinture murale que l'on nomme l'affiche, dont l'esprit et la matière expriment la bonne parole publicitaire, vient d'être représentée à la Maison des beaux-arts par deux de ses plus zélés serviteurs : les peintres affichistes Savignac et Villemot.

Si la conception de leurs œuvres diffère dans l'arabesque, leurs palettes sont garnies des mêmes joyeuses couleurs. « La ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre », a-t-on coutume de dire. Il semble que Villemot et Savignac aient fait leur devise de ce dicton. Et comme ils raccourcissent encore la distance, tant leur formule est directe, on comprend que tout ce qui produit et veut aller rapidement du producteur au consommateur fasse appel à eux.

Le vernissage de l'exposition et trois des œuvres des maitres Savignac et Villemot.

A TRAVERS LE DÉSERT DE KALAHARI (*)

par FRANÇOIS BALSAN

III. - VERS LEHUTUTU, CAPITALE DE HUTTES

Après sa traversée de la poche méridionale inexplorée du Kalahari M. François Balsan, ayant regagné la petite ville de Mafeking, s'est donné pour nouvel objectif un vaste parcours dans le Kalahari central et méridional, en détectant, chemin faisant, les secteurs demeurés vierges d'exploration. Le point principal qu'il doit atteindre au premier stade c'est Lehututu, capitale des Kalaharis, où règne le chef Mançiona Lesouapé.

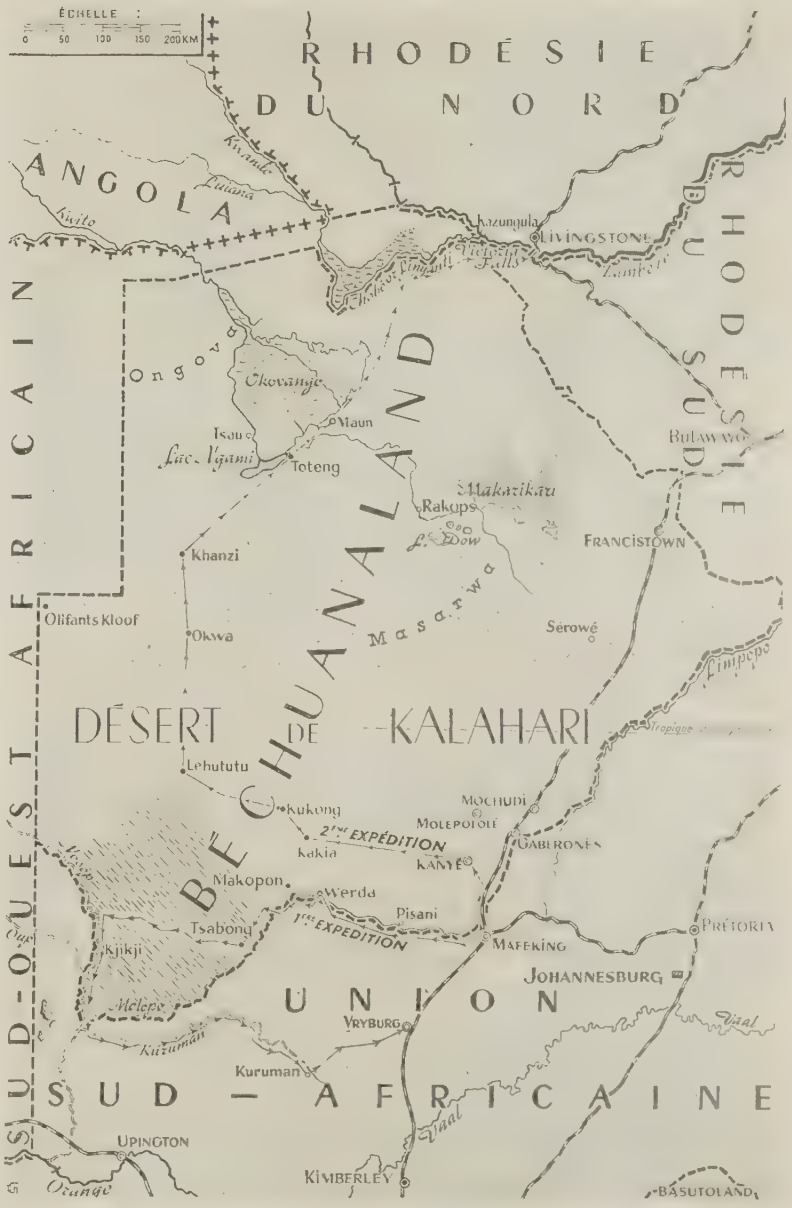
A MAFEKING, mes fidèles O'Reilly, père et fils, mécaniciens de premier ordre, dont la Pontiac m'emmena à Tsabong, ont été prévenus par télégramme. Ils me fignolent leur truck Chevrolet 3 tonnes. Quand j'arrive je n'ai plus qu'à décider du stock de vivres, d'essence (nous emmenons plus de 1.000 litres). L'outillage forme un cube. C'est un « tank » couronné par les deux boys et le lit de O'Reilly junior qui s'ébranle en ce lundi 30 août devant la petite ville sympathique.

Nous atteignons rapidement Kanye, capitale des Bangwaketsés. 15.000 indigènes y vivent en huttes aux chapeaux de chaume noir, propres, bien groupées. Le sol est dur. C'est la partie orientale du Bechuanaland, primaire, pierreuse, où une jungle arborescente tapisse le pied de pitons granitiques. D'étranges croissances végétales ornent le paysage.

Le chef Bathoen, qui régnait au passage de C. F. Rey en 1932, règne encore sur ces gens pacifiques.

Kanye quittée, l'on tombe dans le Kalahari sableux et avaleur de pneumatiques. Début de pannes. Le joint du cardan, tiraillé, perd l'huile. C'est ensuite un roulement à billes cassé. Malgré la bonne humeur des camps, des popotes, entre Blancs fraternels, bien servis par deux boys, l'un agile et jeune, l'autre vétéran et cérémonieux, le jour se passe en poussées à... 9 milles-heure (accélérateur à fond) ou en pannes sous un soleil de fournil ! On est fatigué.

A KAKONG : LES PANNES ET LA LUTTE CONTRE LE SABLE NOUS ONT ÉPUISÉS.



Les Bangwaketsés sont chasseurs à l'aide d'armes à feu (dignes d'un musée historique). Le gibier est sur ses gardes, et l'on en voit peu aux abords de la piste, aussi théorique soit-elle. Seules quelques bandes de wildbeasts foncent de-ci de-là en ces charges burlesques qui les caractérisent, et qui sont, en réalité, des fuites. Mais leurs noirs profils contre le soleil, bossus, têtes baissées, impressionnent cependant.

Le printemps est né. A présent les ronces sont fleuries : blanc, jaune, rose, de ravissantes boules duveteuses bourrant les branches. Atmosphère édénique. Le truck est saupoudré de pollen... et de piquants.

(*) Voir *France-Illustration* du 15 janvier et du 12 février 1949.

Quelles distances ! Quel terrain entre les timides centres de vie humaine ! Maokan est le premier après Kanye. Quelques huttes sont plantées dans un sable déboisé à perte de vue par l'appétit des feux. Et puis c'est Kamasimarra, de même, mais on y a respecté de beaux *mohanas* (cameltrees), qui montent en plates-formes ou font boules, envahis de floraisons bouton d'or.

Le gibier a repris audace et nombre dans ces parages. Les autruches dominent : énormes, stupides, follement accessibles. Le coq imbécile, noir, conduit un harem de six à douze femelles grises, et à peine commande-t-il le trot à l'approche du truck. Il est vrai qu'il nous voit « coller » à 9 miles-heure et qu'il se sait un bon 60 miles-heure dans les pattes !

Enfin, en nocturne, nous atteignons Kakong, centre de Barolongs. Grand camp. De nombreux indigènes entourent notre feu, devant lequel ma tente fait une tache blanche. On me voit intéressé par les bushmen. Le lendemain on m'en amène trois comme des animaux sauvages : un mâle simiesque, deux femmes sculpturales. Ils ne parlent presque pas. Ils viennent de temps à autre aux huttes barolongs vendre les liens qu'ils excellent à découper dans les peaux de hartbeast. Qu'on admire la peau laiteuse et le type asiate des femmes. J'abandonne l'homme...

Au soleil levant, ce point d'eau de Kakong a une pureté de pierre précieuse. Immaculé, le grand pan l'entoure, nu, lisse et salin.

Nous repartons joyeux. Une série de pans se succèdent : leur traversée, en sol ferme, accélère notre allure. Mais entre eux c'est le retour à un sable pire que partout avant. Lehututu approche : « Trois jours d'âne », ont dit les Barolongs. Peut-être 90 miles ? Et je suppose que nous n'en sommes plus qu'à 50... quand se produit la panne mortelle...

A PIED EN BONNE COMPAGNIE

Un ensablement jusqu'au moyeu et une rupture de l'axe gauche arrière dans les tentatives d'arrachement ! Bloqués... Fleurs, chaleur de four, chants d'oiseaux : la nature raille.

Je décide d'essayer la jonction avec Lehututu à pied pour chercher secours. Les deux boys hurlent au lion quand je les invite à me suivre. Et tous jurent que ma tentative est impossible et folle. Je me fais servir un repas d'ogre, je bois mon plein de café et de whisky, je me vêts pour une marche forcée et, à la tombée du jour, je me lance seul, avec 2 litres d'eau et quelques vivres « de poche ». Toute la nuit me voit — si l'on peut dire — foulant, courant, tombant, me relevant et incapable, à cause du froid, de céder à la fatigue ou au sommeil. Quelque part dans un pan, un long meuglement m'entoure : un moulinet de ma torche disperse des galops furieux sans que j'aie pu voir les bêtes. Et voici le jour.

Quelques *sammas* trouvés, melons qui me sauvèrent dans la poche du Kalahari, me désaltèrent. A 10 heures j'opte pour la gauche d'un très vague croisement de pistes. A 15 heures, quoique épuisé, avec dix-neuf heures de marche (haltes déduites), abruti par le soleil, la gorge sèche, je fais un effrayant calcul mental : $19 \times 5 = 95$ kilomètres... Bien plus que la distance probable ! J'ai dû m'égarer vers le sud... Et je n'ai plus qu'un fond de gourde. Le pire m'apparaît possible. Je décide de m'écraser une heure pour dormir et de livrer ensuite le meilleur de moi-même en une dernière charge.

16 heures. Debout ! en avant... A ce moment, meuglements dans la jungle : de bétail, cette fois. L'espoir me redonne des ailes. J'arrive à des bœufs noirs de fresques. Une bergère : Vénus noire. J'appelle. Elle s'apeure et fuit... Poursuite. J'arrive, exsangue, sur ses talons, à des huttes. Les hommes, des Kalaharis, sont plus compréhensifs que la belle. Ils lisent sur mes traits que je sors d'une terrible épreuve et que je ne suis pas à craindre. Ils me donnent du caillé, et comme je répète « Tsane » (emplacement du poste du Camel Corps de Lehututu) ils m'amènent deux ânes et un guide. Encore trois heures de chevauchée et, à ténèbres, j'entre dans la zériba du Corporal Rapontshang Nthusang Kalabeng, sous-officier noir bangwaketsé, post-commander.

Mon aventure et ma réussite me parent d'une auréole... Mais que sera-ce quand, le lendemain, des chasseurs Kalats rentrent au poste : ils viennent de faire de jour ma route de nuit et ont remarqué les pieds de trois lions dans mon pied, sur 7 ou 8 miles de distance... La sainte terreur (sans conteste abusive) que le lion inspire aux indigènes procure un respect disproportionné à ceux que cet animal n'affole point ! Pas étonnant que je sois bien arrivé. J'étais en bonne compagnie. Ce qui prouvera à mes trembleurs de boys que le roi des animaux est déférent pour les hommes.

L'ORIGINAL LEHUTUTU

Un Indien, maître du trafic du bétail, me conduit dépanner les O'Reilly et nous rallions tous Lehututu, où je vais séjourner. Il faut reconnaître que si c'est une ville, il est étonnant...

Qu'on imagine dans le bush immense, ici tondu et quelque peu nettoyé par les troupeaux, quatre longs pans salins où, en creusant, on a l'eau peu profonde. Ce sont les pans de Tsane, Lokwabé, Hukuntsi, Lehututu enfin. Autour de chacun d'eux, sous d'assez beaux mohanas, sont éparpillées quelques huttes au toit de chaume. Y a-t-il 6.000 Kalaharis ou Bakalaharis ainsi dispersés ou rassemblés — comme on voudra ? Les distances sont en tout cas énormes et les traîtrises du sable rendent les liaisons des problèmes. Les trucks avancent à 9 ou 10 miles-heure à radiateur en ébullition !

Mais c'est peut-être ce haut cachet désertique, ce sentiment d'être au bout du monde et cette fresque constante de troupeaux à l'état mi-sauvage qui donnent à ces lieux leur marquant et âpre caractère. On ne les peut oublier.

Mançiona Lesouapé I^{er}, débonnaire roitelet de Lehututu, a pour palais une hutte indistincte des autres... Ce chef, conscient de sa dignité, me reçoit coiffé d'un vieux melon. Ses qualités morales l'emportent sûrement sur sa classe esthétique. Auprès de lui sa femme, Insséidi, en vêtements indigènes, et sa fille, Karriélé, avec moins de vêtements. Nous « causons » gentiment par l'entremise d'un soldat du Camel Corps. Et la réception — sur tabourets, en plein air — se termine par une bande de film cinématographique. Le soir tombe sur le sable rouge. Les femmes rentrent des puits. Une paix anesthésiante vous amollit. Pourtant, dans le bush proche, bivouaquant au hasard de leur chasse, les mobiles bushmen...

IV. - BIVOUAC CHEZ LES BUSHMEN

Les Kalats qui découvrirent mon pied suivi de trois lions — et sont depuis des amis « aux ordres » — rentraient justement de chasser avec des bushmen quand mes traces les frappèrent. Ils acceptent de me mener à eux.

Il est 3 heures du matin quand nous approchons, assurent-ils : dans le froid de canard, pas un feu n'est visible. C'est pourtant là, affirme le plus ancien. En effet, au bout de 100 mètres nous tombons dans un des spectacles les plus extraordinaires qu'il m'ait été donné de contempler...

Dans des trous creusés en alvéoles, des braises brûlent sans qu'aucune lueur sorte de terre. D'étranges familles dorment. Un homme pour deux femmes. Corps nus ou recouverts de peaux. Les enfants ont forme de larves. De petits chiens rouges nous harcèlent. Un arsenal d'armes des âges reculés est accoté aux arbres : sagaies renforcées de lanières, fers forgés sur la pierre, épieux. Aux branches pendent les sanglantes dépouilles de la chasse. Scène sauvage.

Nous distribuons des colliers. Ces bushmen sont Masarwas. Ce nom désigne une étendue de fourrés qui de Lehututu au Makarikari peut être considérée comme vierge. Passionnant objectif d'avenir...

CHASSEURS PRIMITIFS ET DANSEURS

La chasse est pour eux une partie féroce. On approche le grand gibier dans la brousse. On lui lance le javelot. Il fuit avec ce trait qui le laboure des heures durant en s'accrochant aux épines. Cependant la meute humaine et canine est sur les traces : elle finit par le servir. L'autruche est guettée près de ses œufs et attaquée à son retour. Ses œufs donnent des récipients pour conserver les rares eaux recueillies. Il en brille autour de ces feux où je me chauffe.

Je visite non loin de Lehututu un autre clan grand chasseur d'élans, et pour cela inquiété par le Camel Corps. Il marque une pause autour du pan de Tsane, quand nous l'abordons. La blancheur aveuglante de la saline miroite à travers les ronces du bush. L'apparition de cette humanité aux peaux claires, aux yeux étincelants, aux réflexes rapides est merveilleusement dans son cadre.

L'entrée en contact se fait en offrant à fumer et à boire. Ces gens n'arrosaient leur gibier que de melon (le *samma*) depuis des jours. Et pourtant, en recevant notre eau avec une jouissance visible ils ne se jettent point dessus avidement.

Un de nos Kalats achève de les amadouer. Ils dansent. Les femmes, au centre avec les enfants, frappent dans leurs mains et chantent une gutturale ritournelle. Sur un grand cercle externe, le chef de famille et ses garçons miment les démarches de grands animaux. Leur pas varie : tour à tour rampant, se dandinant. Il y a d'étranges poses successives : chaque bête inspire une figure.

Je profite de l'excitation collective pour prendre des photographies. Rendent-elles le jeu de ces peaux soyeuses sous le soleil de four ? Les instants de beauté de ces filles, aux brusques cris sensuels ? Les grimaces des danseurs ? On y remarquera en tout cas des poitrines vraiment incroyables et dignes sinon d'émouvoir — question de goût — du moins d'intéresser l'ethnographe comme le statuaire.

Dans un coin, une sagaie. Sa hampe est tout effilochée. Le dernier élan tué l'a traînée à son flanc une journée entière...

VARIÉTÉS DE BUSHMEN

Je ne peux conter tant de rencontres par le détail dans ces pages. Je m'attache surtout à donner des images. Mais ce qu'il faut souligner c'est l'impossibilité qu'il y a d'arriver à des conclusions sur les bushmen. Autant

EN VUE DES HUTTES BUSHMEN OU SUBSISTENT LES RELIEFS DE MAIGRES REPAS.

UN GROUPE DE PURS MASARWAS DE KAKONG AU PROFIL NETTEMENT MALAIS.

de contrées, autant de types, autant de caractères. Il y a des bushmen jusqu'en S. W. A. Des missionnaires y en ont vu de paisibles, s'acclimatant. Au contraire, A. J. Werth, administrateur du S. W. A., écrivait en 1927 :

« Nous ne faisons rien pour essayer de civiliser les Bushmen — il sont indomptables — ce sont des sauvages, qui tuèrent le magistrat Van Ryneveld d'une flèche empoisonnée, ces dernières années. Ils attaquent une partie des habitants de l'Ovamboland qui vont à leur travail dans les mines. Cette année j'ai dû envoyer contre eux deux expéditions pour les punir, et, par chance plus que par bonne tactique de notre part, nous avons pu en faire quelques-uns prisonniers. Le territoire est si grand, et les Bushmen si rusés, qu'une armée entière peut les rechercher en vain. »

Au Kalahari, prenons le centre de Ghanzi. Au sud, des Daggas ; au sud-ouest, des Magons ; à l'ouest, des Makokas ; au nord, des Mencals... Autour de Maun, région de marais, d'assez grands Matenikoués...

Quel rapport entre les Masarwas au facies malais qui me vendirent des lanières à mon feu de Kakong et les énormes spécimens lippus, au rire bestial, aux lubriques femelles, que je rencontrai aux alentours de Lokwabé ? Et quel rapport aussi avec le grand et mince bushmen photographié à Okwa ? Les points communs sont un langage de cliquements presque inarticulé, une résistance à toute épreuve, une alimentation à base de chasse et de baies sauvages — celles du *mocuana* — ou de melons (les *sammas*), dont j'ai dû user moi-même. Ils se fixent parfois pour un temps dans des huttes d'écorce. On dirait des demi-noix renversées. On ne peut s'y tenir debout.

Le gibier est la raison d'être et la nourriture. C'est pour lui qu'on allume, avant les pluies, les énormes incendies de bush qui feront pousser l'herbe tendre sur la nature enrichie par la cendre. J'ai vu du côté de Kazangula 700 roan antilopes à la fois, ainsi attirés dans une clairière de verdure.

Ont-ils une croyance ? Il est impossible que le soleil, la lune, les astres, le feu, le froid n'aient pas dans ces cervelles confuses une vague incidence religieuse. Je n'ai pas observé cependant de très nettes manifestations en ce sens. Mais « animalement », quel souvenir que ces tempéraments de fer ! Comme cette chair apparaît inusable ! Je les ai vus gras après des chasses, squelettiques en mauvaise passe. Jamais abattus. Et je me rappelle un malheureux, un Makoka, auquel je tendis le fond d'une boîte de pêches : il suçait indéfiniment, en roulant des yeux pétrifiés de découvrir une telle succulence...

QUELQUES RISQUES

Cinq mois avant mon passage dans le nord deux aviateurs militaires anglais regagnaient la Rhodésie en survolant les parages du Makarikari. Ils tombent. On apprend plus tard, trop tard, par des chasseurs noirs qu'ils ont troublé une battue de girafes des bushmen et que ceux-ci, toujours en crainte d'être châtiés pour leur guerre aux gibiers protégés, ont supprimé les témoins tombés du ciel.

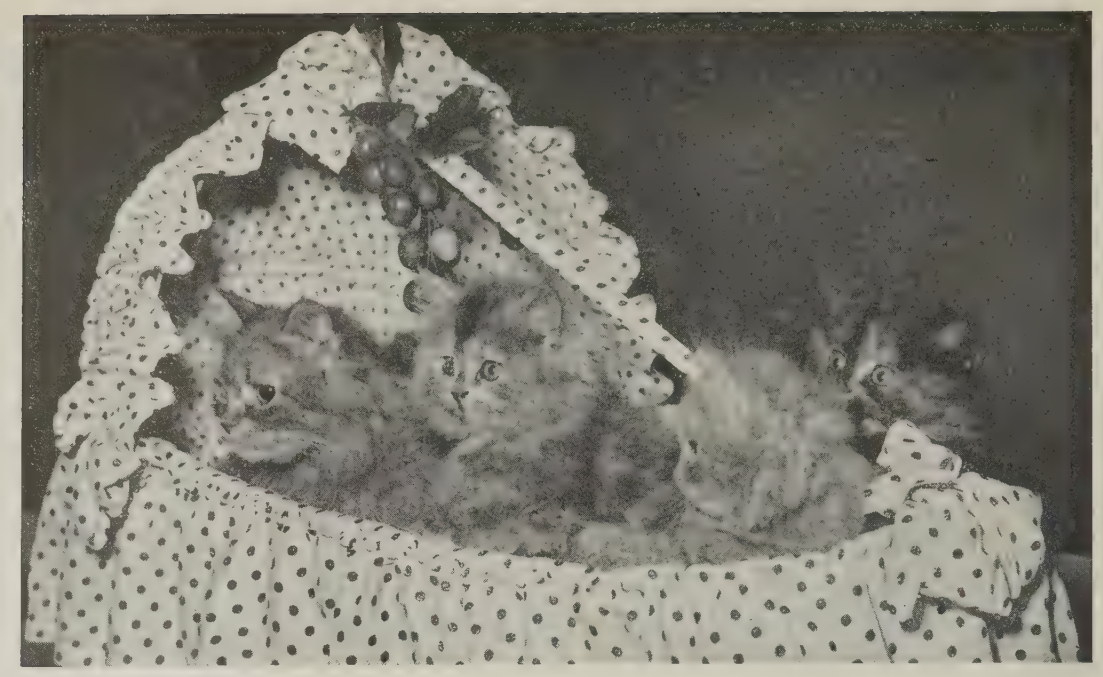
Sur de vastes territoires de 200 à 300 kilomètres de côté, hors les rares pistes suivies (et quelles pistes !), règne un bush impénétré sur lequel règnent les bushmen. Ils peuvent être redoutables. C'est ce que disent les Batwenas des marais du nord, honnêtes éleveurs et pasteurs, de leurs sauvages voisins du bush qui monte vers l'Angola. Ils disent aussi qu'une éminence rocheuse porte, là-bas, les peintures rupestres où s'exprime la mystérieuse conscience de ces peuplades étonnamment primitives. La connaissance du monde a, en Afrique du Sud, encore du noir sur la planche...

(A suivre.)

UN GRAND CHASSEUR D'ÉLANS RUISSELANT DE SUEUR APRÈS LA DANSE.

LES DANSEURS BUSHMEN IMITENT EN FAMILLE LES PAS DU GRAND GIBIER.

CHAT ET CHIEN PEUVENT FAIRE QUELQUEFOIS BON MÉNAGE. — DES LOULOUS DE L'ALASKA, ET UN PÉKINOIS ÉBOURIFFÉ.



UNE JOLIE CORBEILLE : MAMAN ET SES CHATONS QUI PRÊTENT LEUR CONCOURS A UNE BONNE ŒUVRE.

Entre chiens et chats

DEUX mille chiens participaient à la 69e Exposition internationale de la Société centrale canine qui vient de se tenir au Vélodrome d'Hiver. Rien que des champions au « pedigree » intimidant. Aussi que d'inquiétudes en attendant les résultats de la compétition ! Car il n'est pas facile de départager des seigneurs d'aussi noble lignée.

En ce vaste tournoi toutes les races sont présentes, et cela fait un assez joli vacarme. Près des pékinois à face de dieu asiatique, voici des scotch-terriers, des loulous, de minuscules accessoires à glisser dans le manchon. Le caniche et tout à fait à la mode. On découpe sa toison laineuse comme le gazon d'une pelouse. Barzoïs et lévriers conservent en toute circonstance une nonchalance hautaine. Bons vivants sans façon, épagneuls, braques et briards observent avec jovialité le remue-ménage tandis que les dogues gardent l'air renfrogné d'un boxeur malchanceux.

Et tous sont entourés de soins et de prévenances qui prouvent que l'homme est l'ami du chien.

Il ne l'est pas moins du chat, si l'on en juge par les admirables tigres d'appartement, comme les appelait Théophile Gautier, qui se prélassaient à la dernière exposition féline. Sans le savoir, siamois, persans aux yeux profonds et leurs frères contribuaient à une bonne action puisque le produit de cette 20e Exposition du Cat Club était destiné au village d'Epron, que la Radio-diffusion française a entrepris de rebâtir.

Dans la petite ville reconstruite un de ces chats ira peut-être couler des jours douillets près d'un Sylvestre Bonnard dont il écoutera en bâillant les propos fleuris.

R. D.

BIEN SYMPATHIQUE EST CET ÉPAGNEUL FRANÇAIS AU REGARD TENDRE ET BON.

LE LÉVRIER RUSSE EST NONCHALANT, MAIS AUSSI DE CARACTÈRE DIFFICILE.

Les jurats de Saint-Emilion, reçus par Bordeaux, défilent, escortés d'archers britanniques, belges et français, devant le Grand Théâtre.

DE BORDEAUX AUX PYRÉNÉES

AVEC L'OMBRE DE MONSIEUR TAINE

PAR PAUL-ÉMILE CADILHAC

Au mois de mars 1858, Monsieur Taine dédiait en ses termes à Marcelin, le fondateur de *la Vie parisienne,* le nouveau livre qu'il venait d'écrire :

« Voici un voyage aux Pyrénées, mon cher Marcelin ; j'y suis allé ; c'est un mérite : bien des gens en ont écrit de plus longs, de leur cabinet... »

Il y était allé — et c'était en ce temps-là une manière de prouesse sportive. Pas d'auto, mais des diligences, des coucous, des carrioles, des mulets. Des auberges d'un confort rudimentaire et des routes qui n'étaient souvent que des sentiers. Historien et philosophe, Monsieur Taine oubliait parfois le paysage pour ses chers livres ou entreprenait une enquête sur un point d'histoire locale. A Bayonne, comme il pleut, que l'auberge est insupportable, qu'on étouffe sous les arcades et qu'il s'ennuie au café, il se réfugie à la bibliothèque et s'y plonge parmi les chartes et les vieux livres.

Cependant, de Bordeaux à Gavarnie, il voit tout, note tout, s'intéresse à tout. Si bien que son livre a du succès, qu'on le réédite et que Gustave Doré crayonne pour l'illustrer quelques pages magistrales.

Or voici qu'à près d'un siècle de distance je remets mes pas dans les siens et couvre le même itinéraire : Bordeaux, Arcachon, les Landes, Dax, Bayonne, le pays basque, Pau, Lourdes, Cauterets, Luz, Gavarnie, le pont d'Espagne. Et cela ne laisse pas de m'émouvoir et m'incite à faire oraison.

Je pourrais — puisqu'il s'agit d'oraison — vous transporter, à la manière de Barrès, sur quelque haut lieu. Et il n'en manque pas à Bordeaux, première et dernière étape de notre voyage : la tour Pey-Berland près de la cathédrale Saint-André, par exemple, ou le campanile de Saint-Michel qui pointe à 114 mètres au-dessus du pavé. Peut-être pourrions-nous aussi descendre dans la crypte de ce clocher et à la lueur jaune d'une lampe à réflecteur, toute suintante de pétrole, nous abîmer en méditation devant cette étrange assemblée de morts, vieux de trois à quatre siècles — douze à quinze corps rabougris, desséchés, momifiés — retirés du cimetière proche désaffecté et qu'on montre aujourd'hui aux badauds comme ceux du couvent des Capucins à Palerme.

Je préfère vous avouer — dussé-je me découronner à vos yeux — que je médite tout simplement devant une bonne table de cabaret, à l'issue d'un de ces repas exquis et savants comme savent les composer les Bordelais.

Quelques jours plus tôt nous avions dégusté sur les allées de Tourny des aloses frites — spécialité bordelaise — et un entrecôte aux cèpes de grand style qu'avaient précédés le plus savoureux des jambons de Bayonne et un succulent foie gras. Aujourd'hui, dans un cadre désuet, charmant et célèbre, après un œuf en gelée qui dissimule un foie onctueux, nous nous régalons d'une lamproie au vin rouge, gloire millénaire, que suit un canard rôti digne de la table des dieux. Et qu'écrire des vins : l'autre jour, un carbonieux délectable (Graves sec et parfumé) et un prodigieux Château-Latour dûment décanté nous avaient charmé. Aujourd'hui je note tout particulièrement un gruaud-larose Sarget 1929 et un Haut-Brion 1924, tous deux en magnum, qui atteignent ce degré absolu de perfection qui est celui des vins de Bordeaux quand on a la sagesse de les laisser vieillir.

— Quel feu ! Quel enthousiasme !

— Sans doute, mais justifiés par notre dessein. Seules les vieilles civilisations et les grandes capitales savent manger et boire avec goût et raffinement. La gastronomie, dans l'édifice, est la flèche aiguë et dorée qui le couronne et le signe. Et s'il arrive que la foudre l'abatte, on connaîtra que la tempête est finie et que la vie recommence quand un hardi garçon montera tout en haut pour la remettre à sa place.

Hier, les échevins — pardon ! les conseillers municipaux — de Bordeaux accueillaient sous la colonnade du palais de Rohan, qui est la maison de ville, les jurats de Saint-Emilion. Leur cortège de robes pourpres, de toques rondes et de capulets blancs, encadré d'archers venus de Grande-Bretagne, de Belgique et des Flandres françaises, était reçu comme une ambassade. Nul ne songeait à sourire. Et l'hommage de Saint-Emilion à la cité-capitale prenait dans les salons du prince archevêque une émouvante signification.

Capitale, elle le fut, cette ville de Guienne et de Gascogne, et elle l'est demeurée. Jouant la difficulté, bien qu'à 100 kilomètres de l'océan, son port l'unit aux Antilles, aux deux Amériques, à l'Afrique, aux Indes. Escale ou point de départ des grandes lignes aériennes, Bruxelles, Lisbonne, Madrid, Casablanca, Johannesburg, Calcutta, Karachi, Delhi sont à quelques heures de son aéroport. La foire internationale, qui ouvre le 18 juin sous les Quinconces, adossée au fleuve — porte du monde — plante là durant deux semaines une cité de bois et de toile où bourdonne et s'active le libre génie

L'église Sainte-Croix, un des plus vieux monuments de Bordeaux.

des nations. Colbert, ce ministre marchand qui administrait les manufactures de France comme son père sa boutique de drapier, écrivait déjà : « Les foires sont d'une grande conséquence à l'État. »

On m'a voulu prouver que Bordeaux était une ville moderne et l'on m'a fait voir la piscine et le stade. Celle-ci, que précède un très beau portique XVIII[e] siècle enlevé au jardin de Tourny — un symbole — avec ses dégagements, ses cabines, son bar, le bassin d'hiver à l'eau réchauffée et le grand bassin d'été où se disputent des compétitions sévères, apparaît digne d'une capitale. Le stade, certainement un des plus beaux d'Europe, étonne par ses dimensions — il peut asseoir sur ses gradins 26.000 spectateurs — la hardiesse des énormes portées de ciment qui les mettent à l'abri du soleil et de la pluie, les pistes de cyclisme et de course à pied, sans oublier les terrains

La chambre de commerce occupe un des palais édifiés par Gabriel.

Un coin pittoresque et fort typique de l'Agenais : le Sauvetat.

d'entraînement et le quartier des athlètes où tout a été prévu, bref un ensemble qui entraîne et force l'admiration.

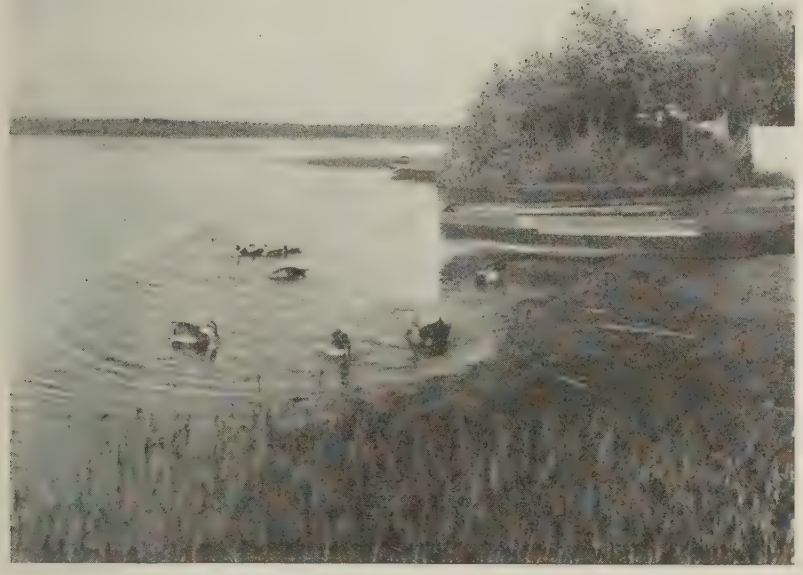
Mais — l'avouerai-je ? — ce n'est point pour cela que j'aime Bordeaux, mais pour autre chose. Parcourons la ville ensemble et vous comprendrez.

Peu de vestiges d'un passé lointain. Le palais Galien, non loin du centre, dresse les masses de brique et de pierre d'un amphithéâtre romain dont il ne reste plus qu'une des entrées monumentales. Et je n'irai point découvrir les églises nombreuses qui de la cathédrale à Saint-Michel, en passant par Saint-Seurin et Sainte-Croix — dont la magistrale façade romane impose — élèvent vers le ciel leurs clochers et leurs tours. On s'arrête surpris de voir à quelque coin de rue, cernée de maisons contemporaines, la vieille porte Saint-Eloi, dite de la Grosse-Cloche, et qui n'est pas sans me faire songer au Gros-Horloge de Rouen, ou la porte Cailhau, qui avec ses écussons, ses mâchicoulis, ses tourelles et son clocheton final aiguisé comme fer de lance semble sortir toute vive des *Très Riches Heures* du duc de Berry.

Au vrai le charme de Bordeaux réside ailleurs : dans ses admirables ensembles du XVIII[e] siècle qui, à la place Tourny, à l'hôtel de ville, au théâtre œuvré par Louis, à l'ancienne place Royale due à Gabriel — fâcheusement rebaptisée place de la Bourse — au cours de l'Intendance, au long des quais et, çà et là, au milieu de bâtisses plus récentes, alignent de nobles façades dont les colonnes, les frontons, les ouvertures régulièrement percées donnent à la cité une incontestable grandeur.

Un romancier, naguère, reprenant une image qui se trouve d'ailleurs dans

Sur ses douves, le chateau de la Brède, ou vécut Montesquieu.



Coin de l'étang de Léon (Landes), d'ou sort le « courant d'Huchet ».

Hugo et, avant lui, dans la Bible, avait baptisé New-York une ville debout. J'appellerai volontiers Bordeaux une ville assise. Elle a la majesté grave, calme, souveraine de ces femmes de pierre qui, place de la Concorde, symbolisent les grandes villes de France. Elle règne, adossée à son large fleuve, et semble accueillir et recevoir, comme une reine, les hauts vaisseaux venus des pays lointains qui lui apportent l'hommage et le négoce du monde.

LE MIRACLE DU VIN

Elle vaut qu'on s'y arrête et qu'on y demeure. D'elle on peut rayonner sur les Landes, le pays d'Agen, la côte basque, les Pyrénées. Taine, qui l'admire et qu'a pris le charme de ce « grand port d'eau douce », descend en bateau jusqu'à Royan, puis revient à Bordeaux et s'y arrête avant de cingler vers Bayonne. Vous ferez comme lui, vous ne partirez pas tout de suite et ainsi vous irez parcourir l'Agenais et les plaines coupées de coteaux, où le jeune Bacchus barbouillé de lie se vautre parmi les futailles.

De ce Lot-et-Garonne, qui a deux grands fleuves, vous retiendrez les formes voluptueuses de la Vénus du Mas à Agen, le charme de Villeneuve, la grâce mélancolique de Marmande, Nérac immortalisé par Henri IV et Shakespeare, Bonaguil, reître féodal qui égale les kracks des chevaliers syriens. Chemin faisant vous tâterez des pruneaux d'Agen et, mieux encore, vous en ferez venir au moment de Noël, que vous sucerez à petits coups gourmands en regardant — si vous avez encore un âtre — la flamme rire entre les chenêts.

Cependant j'ai visité le vignoble, non en un jour, comme l'autre voulait lire l'*Iliade* d'Homère, mais en trois : un pour le Saint-Emilion, un autre pour le Graves, le Sauternes, l'Entre-deux-Mers, un troisième pour le Médoc.

On s'imagine trop volontiers — et sans doute le Bas-Languedoc de Béziers en est-il la cause — que les pays de vignes se déroulent monotones et plats. Rien de plus faux en Gironde : des coteaux coupent la plaine, des châteaux, dont certains offrent un réel intérêt historique, sont piqués çà et là dans la verdure, et une ville comme Saint-Emilion, riche de vieux logis, de tours, de remparts, de cloîtres admirables, d'églises imposantes, séduit et conquiert le voyageur le plus exigeant. Il faudrait mettre ici en exergue la vieille formule grecque « Kallos kaïgatos », qui veut dire beau et bon. Tout se révèle beau et le vin est admirable qui évoque un peu le bourgogne et conserve les grâces du bordeaux, avec pour tête de cuvée les Cheval-Blanc, Auzonne, Château-Canon... Un mot encore pour signaler plus au nord cette région de Pomerol dont les crus unissent la flamme du saint-émilion à la suavité magnifique des grands médocs.

Notre première halte dans cette région des Graves, qui corsette étroitement Bordeaux, est, le lendemain, pour le château de la Brède, qui n'est pas un nom de grand cru mais celui d'un fief de l'esprit, puisque Montesquieu y est né et y a composé en grande partie son œuvre. Sur les douves emplies d'eau, tours et donjon s'érigent — magnifiquement. Et nous évoquons instinctivement le souvenir de l'autre grand maître écrivain de cette province, Michel de Montaigne, né en Périgord, mais dont la famille, les Eyquem, sortait de Blanquefort, près de Bordeaux.

Ces Graves, qui fournissent de très beaux vins blancs secs et fruités, tel le carbonnieux, s'affirment surtout par la haute qualité de leurs crus rouges. Et le Haut-Brion et la Mission-Haut-Brion, dont les jardins fleuris de roses enchantent les yeux et l'esprit, se classent en tête, suivis de quelques autres.

A Sauternes, au sud des Graves, et franchie la terre des Barsac — qui sont mieux que des vins moelleux, car ils ont un bouquet et un goût de raisin extraordinaires — on va d'instinct à Château-Yquem. Et nous avons fait comme tout le monde. Au milieu des vignes en pente douce, alignées comme à la parade, pimpant et joli, le château se dresse comme un décor d'opérette. Respectueusement nous dégustons dans le chai un verre de 1948 et un autre de 1947, ce dernier vraiment magnifique.

Mais cet admirable vin blanc, liquoreux et puissant, qui orchestre si magistralement un foie gras et s'harmonise si bien sur les entremets sucrés, n'a pas qu'un seul cru, comme à l'origine, lors de la classification de 1855. D'autres depuis sont nés, ont grandi, dont tels — le Rayne-Vigneau par exemple — l'égalent souvent et le dépassent quelquefois...

Après le château de Villandrau, dont les ruines achèvent de mourir, nous revenons sur nos pas et, franchissant la Garonne, nous pénétrons dans l'Entre-deux-Mers, qui, de ce fleuve à la Dordogne, aligne hautes futaies, vignes et villages de jadis, dans une région accidentée. Et là aussi que de crus nous sollicitent de Sainte-Croix-du-Mont à Loupiac !

Nous avons voulu terminer notre promenade au pays des vignes par le Médoc. Des bois au loin, des vignes au bord du fleuve qui s'enfle et devient océan. Des noms sur des écriteaux comme des noms de victoires : Margaux,

Chais de Chateau-Lafite : cuves utilisées pour la vendange.

Saint-Julien, Beychevelle, Léoville, Latour, Pichon-Longueville, Pauillac et, plus haut, Saint-Estèphe. Tout voir, tout taster ? Impossible.

Nous ferons cependant trois haltes, la première à Château-Margaux, auquel son péristyle à fronton donne une grâce souveraine, la dernière à Mouton-Rothschild. Par parenthèse ce grand vin au goût de truffe, si injustement classé second grand cru en 1855, vaut infiniment mieux et marche de pair avec les plus grands. Sa devise le souligne utilement : « Premier ne puis, second ne daigne, Mouton suis. » La grande salle à manger du château, tendue de gobelins, ouvre par des baies vitrées sur les chais — pointillés d'étoiles d'or par des chandeliers électriques en veilleuse — où des rangées de tonneaux s'alignent.

Nous déjeunons à Château-Lafite, dont la cuisine, à la table trapue et

Jeune femme venant puiser a la fontaine chaude, la Nèhe, a Dax.

L'heure du porto et du bain devant la piscine du « Sporting » a Dax.

Sous un ciel d'orage se déroulent, dans le bassin d'Arcachon, les régates annuelles, qui connaissent toujours le plus grand succès.

brunie, possède une cheminée à faire rêver Gargantua. D'une terrasse nous découvrons le fleuve étalé, glauque et limoneux sur 8 à 10 kilomètres. Et le déjeuner, raffiné, nous permet d'apprécier un très amusant vin blanc 1908 — dont j'ai promis de ne pas vous dévoiler le nom — et une suite de Château-Lafite dont les deux derniers, un 1937 et un 1926, excitent et béatifient à souhait nos papilles gustatives.

En trois jours, que de vignes, que de terroirs, que de bouquets différents ! Quelle gamme prodigieuse ! Et cela par le fait d'un seul et même intermédiaire — le raisin — mais qui nous fait prononcer un mot : le miracle du vin.

DE LA MER D'ARGENT AUX ÉTANGS DES LANDES

La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles...

Ces vers de Baudelaire rôdent en moi dans la forêt de pins, aux grands fûts droits, dont les ramures, mêlant leur bruissement à celui proche de la mer, semblent chuchoter on ne sait quelles confidences obscures. Voix de la mer, voix des arbres, cela se ressemble et ici s'assemble. Ce duo, la vague et les pins vont le poursuivre tout au long de cette Côte d'Argent — si heureusement baptisée ainsi en 1911 par Maurice Martin — et les étangs semés à travers la forêt landaise, d'Arcachon au lac d'Hosségor, reprendront le motif et l'orchestreront à leur tour. Correspondances...

Car cette forêt landaise et ces étangs, qu'emprègnent la mélancolie et la gravité des bûcherons et des paysans, possèdent une cour d'honneur et un jardin, tous deux éclatants, parés, mondains : Arcachon et Hosségor.

D'aucuns prétendent que le bassin d'Arcachon, long de 20 kilomètres, large de 12, ne serait pas né de l'Atlantique, mais de la terre, et qu'un jour lointain — il y a quelques millénaires — l'océan déchaîné, bousculant les dunes, balayant les terres, l'aurait conquis et vivifié. Il est maintenant une mer intérieure, soumise au flux et au reflux, bordée de plages, de pins, de jardins. Peuplant sa surface de leurs canots et de leurs yachts aux voiles semblables à des ailes, les hommes l'ont annexé. Ils y ont aménagé des parcs d'où sortent la savoureuse et ruissclante portugaise et la petite huître plate si parfumée. Des hôtels ont essaimé à travers le bourg, dont ils ont fait une ville, et des maisons, qui hésitent entre le basque et le landais, ont envahi la forêt, vertes, roses, blanches, granitées, coiffées de larges toits bas, avançant peu à peu d'Arcachon aux Abatilles, des Abatilles au Moulleau, du Moulleau au Pilat. Seule la dune — la plus haute d'Europe, précisent les guides, avec 115 mètres — qui noie les pins et garde les flots, les a arrêtés.

Cependant des jeunes gens jouent au tennis, des cavaliers parcourent la forêt ; les concours hippiques, les courses de chevaux, l'heure du bain, de la potinière et du thé dansant au casino ont fait de ces lieux jadis sévères une de ces escales mondaines où se complaisent nos contemporains. Et les enfants, ravis, ont pris possession de la plage, sans surprise et sans danger.

Après commencent cette forêt « usagère », bien communal, où chaque autochtone a le droit de couper sa part de bois, et la forêt landaise, dont le nom change cinq ou six fois jusqu'à Hosségor.

Il y a deux manières de traverser les Landes : par la grande route nationale 132, de Bordeaux à Bayonne, ou, si l'on veut voir et rêver, le chemin des écoliers, qui est celui des étangs. Par la première voie, c'est la forêt avec ses pins maritimes, ses chênes verts, ses arbousiers, la forêt d'abord magnifique, puis un peu monotone et lassante. La seconde route dévoile aux profanes la poésie des Landes, les retraites où se cachent les dryades et celles des nymphes. Les étangs l'éclairent et la magnifient. Enchâssés entre les pins, émeraude changeante, ils voient pousser sur leurs bords ajoncs, roseaux, buissons, tout un bouquet de verdures fragiles, entrelacées, frissonnantes qui les drapent et les enveloppent de mystère.

Il en est de vastes, comme Cazaux, Biscarosse, Léon, et de minuscules, comme Uza. Il en est même qui peu à peu disparaissent et qu'on appelle des barthes. De plus — et c'est la merveille — ils communiquent presque tous

Saint-Emilion, en Gironde, au flanc de son coteau chargé de vignobles.

entre eux ou avec la mer, creusant des chemins d'eau, ombragés et sombres, qui font songer au Tartare ou au Cocyte. Le plus célèbre est baptisé le courant — c'est le mot local — d'Huchet, qui sort du Léon et sur lequel vous pouvez naviguer durant des heures, silencieusement, entre des rives d'arbrisseaux pressés et grêles, sous des arceaux de lianes. Un envoûtement inexprimable, une possession lente qui vous laisse brisé, ravi et silencieux.

Cependant, tout au long de la côte frangée d'argent, au delà de la forêt et des étangs, des plages, que n'ont pas encore envahies les foules — Biscarosse, Sainte-Eulalie, Mimizan, Contis, Saint-Girons, Huchet — mêlent l'or de leur sable à la pourpre des parasols. Et, aboutissement final, bouquet du feu d'artifice, Hosségor et son lac concrétisent à la fois le charme de la forêt, des étangs et de la mer.

Avant d'aller plus loin faisons halte pour déjeuner dans une de ces auberges landaises qui n'ont rien du palace, mais où la cuisine se révèle savoureuse : les confits d'oie et de canard, comme en Dordogne, les gibiers frais — canards sauvages, palombes, bécasses, poules d'eau — ou en conserve, les poissons de l'étang, dont l'anguille qu'on prépare d'une façon délectable avec des pruneaux, et le prodigieux foie gras des Landes, le plus succulent du Sud-Ouest. Avec cela, le vin de sable, issu de cépages bourguignons enfouis dans la grève aux alentours de Messanges, du Vieux-Boucau, de Moliets, dont la couleur dorée semble mêler un goût de soleil au fumet âpre, sec, violent et parfumé de ce cru paysan et marin.

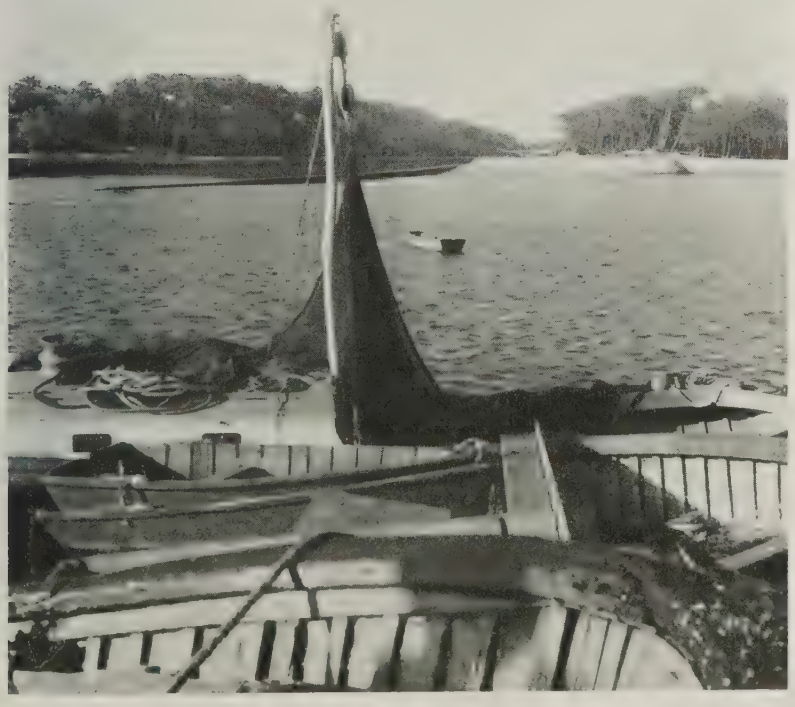
Hosségor, découverte avant l'autre guerre par Paul Margueritte, Maxime Leroy et Rosny Jeune, est devenue une grande dame. D'année en année, maisons landaises et maisons basques ont conquis la forêt, les bords du lac, le rivage. Pour l'observateur superficiel, les deux types se ressemblent étrangement. Mais que de différence ! La maison landaise n'a pas de balcon et pas d'étage — tout au plus une lucarne de grenier au-dessus du rez-de-chaussée. Les murs sont en torchis, coupés de pans de bois, alors que la demeure basque dispose des briques en forme de fougère. Le toit de l'une — la landaise — est égal des deux côtés ; celui de l'autre descend plus bas, à droite ou à gauche, pour abriter l'écurie ou l'étable. Et la couverture, dans les deux cas, est faite de tuiles creuses, à canal.

Aimez-vous les cocktails ? Alors vous goûterez Hosségor, où vous trouverez très vite, dans la forêt ou dans une anse du lac, des coins retirés et solitaires propices au rêve, quitte, un quart d'heure plus tard, à faire une partie de tennis ou de golf, à participer à un rallye à cheval ou à une fête de nuit dans le cadre du Sporting et du casino. Ce matin vous étiez équipé en pêcheur, coiffé de paille, guêtré de cuir ; ce soir vous dansez avec une jolie femme qui s'habille avenue Matignon ou Faubourg-Saint-Honoré.

Dernier contraste : à l'extrémité du canal verdoyant qui unit l'étang d'Hosségor à la mer, Capbreton arrondit son port de sardiniers, tend sa plage familiale, dresse l'humble bourg, demeuré modeste et charmant, que couronne un étrange clocher-phare édifié par les Anglais aux temps lointains de la conquête.

LE MIRACLE DE L'EAU

Après le miracle du vin, celui de l'eau. Notre pays, qui a les plus beaux vins du monde, jouit aussi du curieux privilège de posséder les sources



« Flottille » de sardiniers a l'amarre dans le port de Capbreton.

Echappée entre les arbres qui sont en bordure du lac d'Hosségor.

thermales les plus diverses et, sans doute, les plus efficaces. Un bilieux, ennemi de la vigne, nous dirait peut-être fielleusement : « Le remède à côté du mal... » Ce contre quoi protesterait certainement l'Association des médecins amis du vin, que préside le professeur Portman.

Ces sources, de Dax à Bagnères, égalent en nombre et en qualité celles, si justement renommées, du Massif Central. Et cela depuis fort longtemps, quelquefois depuis la conquête romaine.

Taine n'a pas manqué, lors de son voyage dans les Pyrénées, de les visiter. Il est passé à Eaux-Bonnes, Eaux-Chaudes, Saint-Sauveur, Barèges, Cauterets, Bagnères-de-Bigorre. Et il en parle, parfois avec gentillesse, quelquefois en les égratignant : Eaux-Bonnes n'est pas assez champêtre, Saint-Sauveur, en revanche, le séduit, mais Barèges lui déplaît et l'établissement thermal est une cave. Pas de distractions, constate-t-il avec amertume, et le grand amusement consiste à attacher à un mât un infortuné canard qu'un gamin, auquel on a bandé les yeux, s'efforce de décapiter à tâtons avec un vieux sabre.

Ces doléances nous font aujourd'hui sourire, car les villes d'eaux, depuis cette époque lointaine, se sont équipées, rajeunies, parées et concurrencent les plages avec leurs golfs, leurs sportings, leurs casinos. Les ris et les jeux ont été associés aux divinités bienfaisantes des sources...

Cela, nous le constatons dès notre premier contact avec Dax, Mecque des rhumatisants, dont les boues de l'Adour, largement irriguées par les eaux thermales chaudes, soulagent et guérissent les maux. Dax est en pleine transformation. Une large avenue, bordée de boutiques plaisantes, jetant bas des ruelles et des constructions vétustes, va joindre le centre de la ville au parc des Baignots. Là, tennis, terrains d'éducation physique et de volley-ball, un boulodrome et une piscine, alimentée par les eaux thermales, créent un centre sportif et mondain, où l'heure du porto et du cocktail incline gentiment aux potins piquants ou spirituels.

Les hôtels, très nombreux, ont tous leur établissement thermal particulier — et l'on fait sa cure sans avoir à sortir, petite commodité particulièrement appréciée des enfants et des femmes — dont les eaux salées, provenant des salins de Saint-Pandelon, traitent efficacement les misères : lymphatisme, scrofulose, rachitisme des uns, suites de métrites et fibromes des autres.

L'eau, largement distribuée, est à la disposition de chacun et, tout le long du jour, devant le portique de la fontaine chaude, la *Nehe*, qui débite 2 millions de litres en vingt-quatre heures, femmes et jeunes filles viennent prendre au robinet cette eau bienfaisante qui sort à 64 degrés et que certains hôtels utilisent pour leur chauffage.

Nous sommes ici tout près de la Chalosse, pays vallonné, cultivé, aimable, riant, qui contraste avec les Landes. Mont-de-Marsan et Saint-Sever en forment le centre et sont les capitales de l'ortolan. On l'y capture et on l'y élève. Mais il importe de le manger gras à point, vivante boule de graisse d'un fumet exquis. Tout se consomme dans lui. Saisissant la petite bête rôtie par une patte, on l'introduit tout entière dans la bouche et on la broie doucement, voluptueusement. Les anciens complétaient le rite gastronomique en se voilant la tête d'une serviette pour ne rien perdre de l'arôme. Précisons qu'on ne peut guère manger plus de trois ortolans et qu'il les faut arroser de vin de sable.

Revenons cependant à ce thermalisme pyrénéen si riche. Eaux-Bonnes, à flanc de montagne, dans la vallée d'Ossau, dominé par le massif du Ger, éclaboussé par les mille cascades du Valentin, soigne les gorges délicates et soulage emphysémateux et asthmatiques. Eaux-Chaudes, sur la route d'Espagne, au fond d'un défilé à la Gustave Doré, sur les pentes duquel s'accrochent hêtres et sapins géants, traite les affections respiratoires non tuberculeuses et les rhumatismes.

Salies-de-Béarn possède sans doute les eaux les plus chargées en sel de notre pays. Leur densité est si forte qu'on a dû visser dans les baignoires des barres de bois maintenant le malade au fond pour l'empêcher de flotter à la surface. On extrait, par évaporation, des eaux mères, dont le sel en partie éliminé est remplacé par du chlorure de sodium, des bromures et des iodures. Enfants et adolescents sont les grands bénéficiaires de Salies, et avec eux les femmes dont les maladies, notamment les fibromes, sont ici largement améliorées ou guéries.

LE BASSIN D'ARCACHON A MARÉE HAUTE : AU LOIN, DEVANT LA « JETÉE DE LA CROIX », QUELQUES YACHTS EN RÉGATE.
(Peinture de Van Hasselt.)

Saint-Sauveur, naguère rattaché à Luz, est aussi une importante station gynécologique. On y combat notamment la stérilité et, dans le joli établissement de style Premier Empire, on montre la chaise à porteurs dans laquelle l'impératrice Eugénie se rendait aux bains.

Cauterets, lui, qui a le soin de faire prendre ses eaux à leur griffon, c'est-à-dire à leur origine, pour qu'elles soient plus efficaces, disperse ses établissements et ses buvettes. Les deux centres les plus importants sont situés l'un à Cauterets même, l'autre plus haut dans la montagne, à la Raillère. Plus haut encore on trouvera le Pré, le Bois, etc. Ces eaux sont à base de sulfure de sodium, d'où un goût et une odeur de soufre. Très radioactives, elles contiennent des gaz rares tels que l'argon et l'hélium. L'ensemble des sources débite 1.700.000 litres par jour. Leur royaume est celui de l'oto-rhino-laryngologie : oreilles, nez et gorge. Bronchiets chroniques et affections pulmonaires non tuberculeuses sont améliorées par elles. On les donne en pulvérisations, inhalations, bains et douches.

Il faudrait conclure, se hâter vers l'événement, mais d'autres stations sollicitent notre faveur qui valent d'être signalées : Barèges, cité des cimes, qui s'étire entre les forêts et les alpages et dont les quatorze sources sulfureuses, en deux établissements (l'un militaire), sont spécifiques des maladies

LE PORT DE SAINT-JEAN-DE-LUZ. ON RECONNAIT AU FOND LA MAIRIE, LA MAISON LOUIS XIV ET L'ÉGLISE. (Peinture de BOUILLÈRE.)

UN COIN DES PLUS PITTORESQUES DE LA COTE BASQUE, PRÈS DE BIARRITZ, VU DES JARDINS D'UNE VILLA FLEURIE.

osseuses et des articulations, souveraines dans certains cas de fractures et de fistules ; Capvern, enfoui au fond d'une gorge sylvestre et moussue, au-dessous du plateau de Lannemezan, doté d'eaux sulfatées, bicarbonatées, calciques et magnésiennes, très actives sur le foie, les reins et la vessie ; enfin, Bagnères-de-Bigorre.

Celui-ci, sur la rive gauche de l'Adour, au pied de collines doucement boisées, apparaît comme un havre d'apaisement. Il a des eaux sulfatées, calciques, chaudes, des eaux ferrugineuses et des eaux sulfureuses froides. On y pratique — comme à peu près partout ailleurs — traitements externes et cures de boisson. Relèvent d'elles les enfants et les adolescents, les malades du sympathique, les femmes pour les troubles gynécologiques, notamment ceux de la ménopause.

Nos amis des Etats-Unis, pauvres en stations thermales, demeurent sceptiques en matière de traitement par les eaux. Je souhaiterais que, renouvelant une initiative prise après l'autre guerre, on les convîât à venir en France voir de près nos stations, nos médecins, nos méthodes. Je pense que leur opinion se modifierait. Le miracle de l'eau existe : nous le voyons chaque jour s'accomplir sous nos yeux.

DANS LE PAYS BASQUE : UNE ÉCHAPPÉE SUR URRUGNE VUE D'UNE HAUTEUR SITUÉE PRÈS DE CIBOURE.

La plage de Biarritz, ou l'on voit, a gauche, le phare et, vers la droite, l'ancien palais de l'Impératrice transformé aujourd'hui en hotel.

AU PAYS DE RAMUNTCHO

Après un quart de siècle consacré à parcourir la France, trois provinces m'étaient apparues comme ayant gardé intacts leur habitat, leurs coutumes, leur originalité : le pays basque, la Normandie, l'Alsace. Le pays basque demeure toujours en tête, mais la Normandie est, hélas ! hors de course.

On a beaucoup épilogué sur les méfaits du tourisme en ce coin de France, sur la marée des constructions qui a envahi Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Hendaye, Guéthary et autres lieux. Soit ! Tout cela est exact, mais il faut aussi reconnaître, loyalement, que le mal est ici moins grave qu'ailleurs. Presque toujours les bâtisseurs ont construit dans le style du pays, parfois avec un peu de fantaisie excessive, je le veux bien, mais dans l'ensemble correctement.

Cependant voulez-vous jouir pleinement des plages de cette admirable côte — qui ne s'appelle plus la Côte d'Argent, car celle-ci s'arrête à Hosségor — fréquentez-les au printemps, en mai, en juin ou à l'automne, en septembre et en octobre. Plus de foule, plus de cohue, un climat tempéré et d'admirables effets de lumière dans le ciel et sur la mer.

J'aurais honte de vous vanter Biarritz qui garde un peu de cette grâce souveraine que lui découvrit et lui donna l'impératrice Eugénie. Son palais, transformé en hôtel, existe toujours et aussi l'émouvant point de vue qu'elle apercevait de sa chambre.

En revanche, je voudrais défendre Saint-Jean-de-Luz contre ceux qui l'accusent de s'être banalisé, voire enlaidi par des constructions modernes. A d'autres ! Il lui reste son admirable vieille rue, son étonnante église aux deux galeries de bois superposées, où passa le Roi-Soleil, la maison Louis XIV, si racée, son charmant et désuet petit port. Et le soir, lorsque filles et garçons dansent le fandango sur la place ou font courir le « taureau de feu », aujourd'hui se relie à hier et nous oublions notre siècle.

Pays de traditions, cruelles ou douces. Et la race demeure batailleuse. Pour la juger, observez-la à Bayonne — où, par parenthèse, il faut visiter le musée régional qui résume admirablement la vie basque — voyez-la un soir de mise à mort aux arènes. Ou encore devant un de ces frontons de village — tel celui de Guéthary — où deux équipes de champions s'affrontent.

Mais si vous voulez pénétrer plus intensément l'âme et l'esprit de là-bas, enfoncez-vous dans l'arrière-pays que le tourisme ignore ou ne fait que traverser. A Ascain, vous retrouverez, sur la petite place où s'érige le fronton, l'auberge où Pierre Loti conçut *Ramuntcho*. Plus loin, à Sare, Espelette, Hasparren, vous comprendrez mieux encore. Mais à Ainhoa, dont la grande rue plante sur la route une extraordinaire bourgade, aux maisons de guingois sorties d'un autre siècle, vous tirerez votre chapeau et vous saluerez.

Entrez aussi dans quelque cimetière — les très purs se font rares — pour dire bonsoir aux morts. Vous y découvrirez peut-être quelqu'une de ces mystérieuses pierres tombales sur lesquelles une croix gammée renversée se profile énigmatiquement.

A LA RECHERCHE DU JURANÇON

Du pays basque en Béarn, on passe assez brusquement et sans transition. Le dernier village était spécifiquement basque, le premier de Béarn ressemble à tous ceux de France. Est-ce à dire que ce pays n'a point d'accent ? Ce serait injuste. Simplement il n'a pas gardé d'architecture à lui.

Ce Béarn, qui occupait ce que sont aujourd'hui dans le département des

Basses-Pyrénées les arrondissements de Pau, d'Oloron et d'Orthez, fut un royaume. On l'a décapité. Henri IV a donné le premier coup, la Révolution l'a achevé.

Çà et là cependant le passé survit encore. Salies-de-Béarn demeure une exquise vieille cité. Ce fut jadis la ville du sel, et ce sel l'a conservée. Expliquons-nous. On sait combien le sel fut considéré autrefois comme une denrée précieuse. La présence d'une source salée à Salies fut donc, dès l'origine, tenue comme un bienfait de la Providence et son exploitation, réglée par une convention en 1585. La ville se constitua autour de la fontaine, ses maisons entassées les unes contre les autres pour être plus proches de la source. Et voilà pourquoi autour de l'église Saint-Vincent, à la tour carrée comme un donjon, et sur le Saleys tout un vieux quartier subsiste avec des tourelles, des encorbellements, des balcons de bois, des auvents.

Orthez lui aussi fut une manière de capitale. Il en reste un château en ruine, vêtu de lierre et, sur le gave, un pont fortifié qui égale presque celui de Cahors. Don Quichotte impénitent, il monte la garde avec sa haute tour entre l'eau et les nuages.

Oloron est plus encore la ville des eaux. Deux gaves, celui d'Aspe et celui d'Ossau, se réunissent au pied de l'éperon sur lequel elle se dresse et forment un nouveau gave qui porte son nom. Les deux autres commandent des vallées âpres, rudes, primitives, où bat le cœur du vieux pays. L'une, par le Somport, mène à l'Espagne, l'autre, par l'Aubisque, ouvre sur la Bigorre, mais garde un regard elle aussi sur l'Espagne par le Portalet. Oloron en est la reine. Une reine dont le corset de remparts a craqué et dont les maisons se répandent librement sur la pente, ridées, penchées, adorables.

Pau, élégant et racé, qui possède un cercle britannique, un golf, un champ de courses, qui organise des concours hippiques et des chasses au renard, Pau a quelque chose que nul ne pourra lui ravir : un belvédère prodigieux sur les Pyrénées, une porte béante sur l'histoire, je veux dire sa terrasse et son château. La terrasse, malgré quelques fâcheuses cheminées d'usines et tout le coin de la gare, ravit l'œil et exalte l'esprit. Le château, où l'on montre au premier étage une grande écaille de tortue qui fut le berceau d'Henri IV et la chambre où il naquit, a été fâcheusement remanié au siècle dernier et meublé un peu trop à la légère par le garde-meubles.

J'ai regret que l'on n'ait point conservé la tasse avec laquelle le grand-père du Béarnais, ayant frotté d'ail la lèvre du nouveau-né, lui versa en la bouche quelques gouttes de vin de Jurançon.

« Bah ! m'objecterez-vous, il vous reste le vin ! »

Voire ! J'avoue ne pas avoir reconnu le jurançon, ce drôle amusant, doré comme un vieux mur, sec comme un coup de trique, parfumé comme l'aubépine, dont je m'étais jadis délecté. On fait à présent du jurançon moelleux et du jurançon doux. C'est, paraît-il, le goût de la clientèle. La clientèle, disons-le tout net, a mauvais goût. Donnez-nous, si vous en êtes entiché, du jurançon doux que nous boirons au dessert, mais épargnez-nous le moelleux et rendez-nous le sec. J'ai goûté à Chantaco, près du golfe de Saint-Jean-de-Luz, un rousselet venu du coteau qui jouxte le Jurançon et qui, sec, vif, spirituel, faisait songer à l'Alsace et à la Loire du Sancerre, tout en demeurant béarnais.

EN BIGORRE

Nous abordons la Bigorre — il faut dire « la » et non pas « le » — par Saint-Pé : une haute et noire église romane à la tour carrée, une exquise place d'autrefois cernée d'arcades, avec au mitan une croix au pied de laquelle une vieille femme s'est assise, coupant d'une halte son labeur du jour.

Bientôt Lourdes égrène dans l'air léger, et mêlé au grondement du gave, l'*Ave Maria* de sa frêle basilique dont le château sur son haut piton semble le molosse. Des foules s'y pressent : des pèlerins venus de Hollande qu'un évêque harangue près de la grotte, tandis que sous la rampe du rosaire un *Magnificat* s'achève, célébrant un miracle — un enfant de trois ans, paralysé, qui soudain a marché tout à l'heure à la sortie des piscines.

Il faut partir. Le soir descend, pourpre, sur les Pyrénées, et le pic du Midi étincelle au loin, coiffé de neige. Passé Argelès, pittoresque à souhait sur son cap rocheux, nous filons vers Luz et Saint-Sauveur, mais nous tournons auparavant dans l'âpre gorge où Cauterets étage ses toits à près de 1.000 mètres d'altitude. C'est l'heure où les monts drapés de forêts, découpés en dents de scie sur l'horizon avec des aplats neigeux pourpres, tirent leur feu d'artifice.

Mais cette vallée de Cauterets — cependant classée — est en péril. Les ingénieurs et les forgeurs de barrages la menacent. Il faut éviter à tout prix qu'on touche aux lacs supérieurs — lac de Gaube et lac d'Estom. Les conséquences pourraient en être très graves. Le professeur Dollet, de la Faculté de Lille, et le professeur Urbain, qui ont étudié le problème, affirment tous deux dans leurs conclusions qu'un changement apporté dans les vallées supérieures au régime des eaux risquerait de modifier fâcheusement le débit, la composition, l'existence même des sources thermales.

Ajoutons pour notre part que, sur le plan esthétique et touristique, toucher à la vallée de Cauterets et aux trois vallées supérieures qui la continuent constituerait une faute lourde. Il suffit pour s'en convaincre de se rendre au pont d'Espagne. Sept kilomètres seulement, mais sublimes d'un bout à l'autre : des sapins géants plusieurs fois centenaires rués à l'assaut des pentes, des à-pic dessinant des degrés de Titans, la dentelle des lointains neigeux et, à chaque tournant, des cascades grondantes, écumeuses, belles à vous couper le souffle et qui s'appellent Mauhourat, Escanegat, Cériset, Pouly-Bacou... Au sommet, c'est la rencontre ardente de deux gaves — le Gaube et le Marcadau — qui se prennent, s'enlacent, se confondent en rugissant et roulent ensemble dans l'abîme.

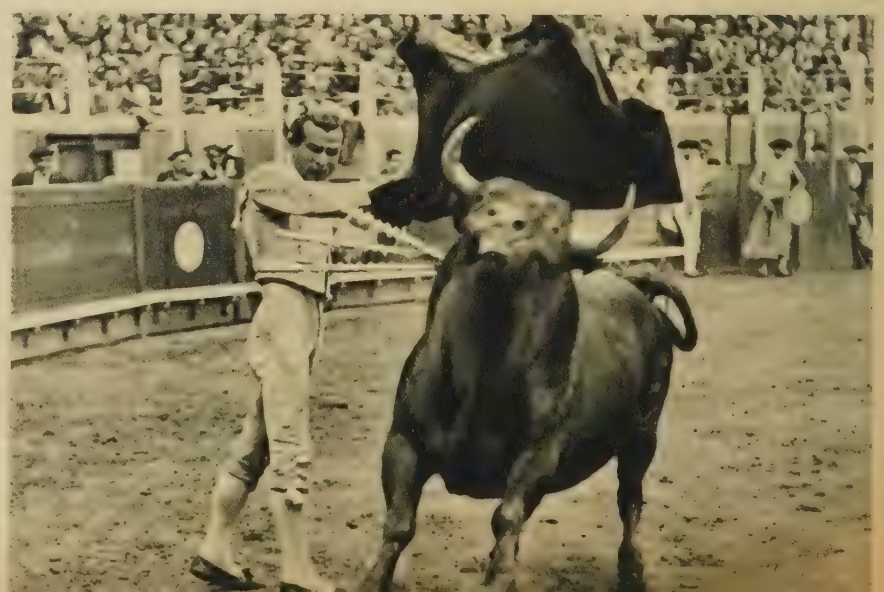
Et, comme le grotesque côtoie toujours le sublime, sachez qu'un ingénieur a proposé de museler les torrents, de les mettre en cage et, par une vanne — pourquoi pas un robinet ? — de les lâcher quelques heures par jour, comme on fait à Versailles pour les grandes eaux.

Nous avons fini ce voyage — apothéose obligée — par le cirque de Gavarnie. Si je l'osais, j'écrirais que la route qui y mène par Luz-Saint-Sauveur et le pont Napoléon est presque plus belle que le panorama du cirque. Ne blasphémons pas...

Aux amateurs de vieilles pierres je conseille un arrêt à l'église des Templiers de Luz, sans doute le type le plus parfait d'église fortifiée que nous possédions

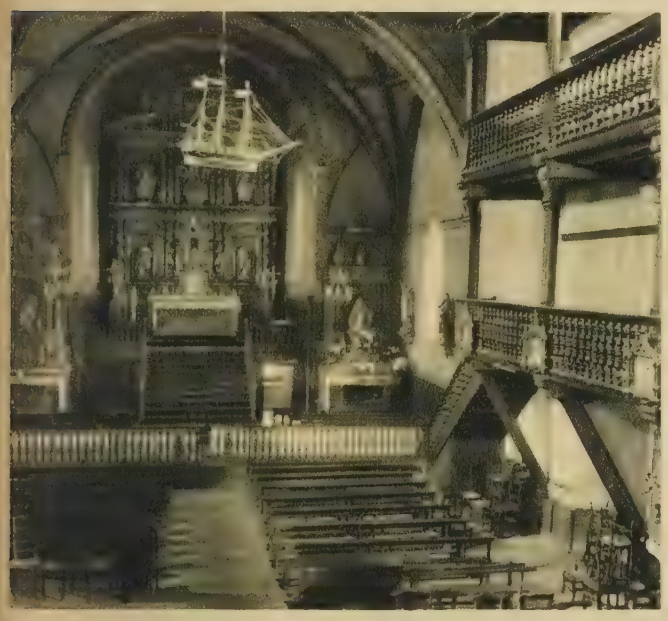
AU FRONTON DE GUÉTHARY, LE CHAMPION DE PELOTE BASQUE ANSOTÉGUY.

SAINT-JEAN-DE-LUZ A CONSERVÉ TOUT SON CHARME, GRACE, NOTAMMENT, A SON PETIT PORT, A LA MAISON LOUIS XIV, SI RACÉE (CI-DESSOUS, A GAUCHE), ET AUSSI A CET AUTRE SOUVENIR QUI ÉVOQUE LA VISITE DU ROI-SOLEIL : LA CURIEUSE ÉGLISE AUX DEUX GALERIES DE BOIS SUPERPOSÉES (A DROITE). A BAYONNE (EN BAS), LES COURSES DE TAUREAUX CONNAISSENT TOUJOURS UN GRAND SUCCÈS.



En Béarn : portique d'entrée du chateau de Pau ou naquit Henri IV, le plus grand et le plus célèbre Béarnais.

La cour d'honneur du chateau de Pau vue au dela d'une des arches du portique d'entrée. — Vieux logis a Salies-de-Béarn, sur le Saleys. — Les sanctuaires de Lourdes entrevus de la rive gauche du gave; au fond, le chateau. — La jonction au pont d'Espagne du gave de Gaube et du gave de Marcadau.



Au cœur du pays basque : l'église d'Ascain. — En vue de Sare, un des villages les mieux conservés du pays de Ramuntcho. — Sur la place d'Ascain : le fronton, au fond et a droite, le petit hotel ou Pierre Loti conçut « Ramuntcho ». — Marchés a Salies-de-Béarn.

A Gavarnie : un coin du cirque célèbre, non loin de l'endroit où le géographe Schrader manifesta la volonté de reposer après sa mort.

L'église de Luz, dite église des Templiers. — A Saint-Sauveur, l'établissement de bains. La colonne Napoléon, sur la route de Gavarnie.

en France. Aux philosophes je signale l'opportunisme bonhomme des habitants de Saint-Sauveur, qui ont érigé successivement, au siècle dernier, une colonne à la duchesse de Berry, une autre au roi Louis-Philippe et une troisième à Napoléon III. Ce dernier, magnanime, les a dotés d'un pont qui porte son nom et dont l'arche unique franchit l'abîme à 60 ou 80 mètres de hauteur.

Des frênes, des hêtres, des sapins. Çà et là, des cascades écumantes. Puis le village de Gèdre, d'où l'on entrevoit, tout au loin, un coin du cirque : une demi-lune, qui est la brèche de Roland.

Peu après, l'aspect de la vallée devient formidable. Un chaos de rochers énormes s'éboule, semblable à quelque troupeau de bêtes préhistoriques. Les sommets se dressent. Au loin Notre-Dame des Neiges silhouette sa statue.

Et voici enfin le plateau au delà duquel se dessine en hémicycle, redoutable et déconcertante, l'énorme barrière qui sépare la France de l'Espagne. Comme il a neigé tardivement, d'immenses champs d'un blanc éclatant soulignent le relief de la montagne, la sculptent, la mettent en valeur. Et je ne connais rien de plus émouvant que le contraste que fait avec elle l'humble cimetière de Gavarnie, avec ses tombes basses, rustiques et paysannes, parmi lesquelles je relève quelques noms d'alpinistes, de fervents qui ont voulu — comme plus loin, sur une croupe, face au cirque, le géographe Schrader — venir dormir là leur sommeil suprême.

N'attendez pas que je vous décrive le vieux village, les caravanes de touristes, les petits ânes et les mulets cheminant lentement par la route qui, au fond du vallon, grimpe vers le cirque. Autre chose m'émeut et m'étreint : un souvenir qui rattache ce cirque à notre premier contact avec Bordeaux. Ici, à droite, la brèche de Roland ; là-bas, dans la métropole, l'église Saint-Seurin, où durant plusieurs siècles on a gardé précieusement un olifant qu'on disait être celui du Preux.

Ainsi se rejoignent et se confondent, dans un souvenir épique, notre départ là-bas et notre arrivée ici.

Paul-Emile Cadilhac.

Autochromes L. Gimpel. Photographies J. Clair-Guyot, Raymond, Leo Neveu et A. Ocana.

LES LIVRES

PAR ROBERT KEMP

Un juge du XX^e siècle.

Qui pourrait croire que M. André Rousseaux goutât d'être l'objet d'un parallèle avec un mort auquel mon souvenir restera toujours fidèle : Paul Souday ? Je ne me hasarderai pas à cet exercice, certes ! Je songe seulement en fermant ce beau livre de notre ami, le troisième tome de sa *Littérature du XX^e siècle* (Albin-Michel, édit.), qu'il cherche et cherchera toujours, comme son aîné, la « société des grands esprits... ». Il ne conserve de ses nombreuses études, pour les parfaire et nous les offrir en volume, qu'un choix à reméditer, que celles qui plongent au fond des meilleurs. Il ne lui arrive guère d'ailleurs de s'occuper des médiocres que pour s'en divertir — qui n'a besoin de se délasser parfois ? — ou leur arracher des lauriers mal gagnés. Voyez ici : Péguy, Claudel, Gide, Malraux, Supervielle, Eluard, Char, André Breton, Aragon ; et quelques étrangers de belle taille comme Ramuz, Milosz, Kafka... Ainsi remplit-il le premier devoir — le plus difficile — du critique, qui est de résister à l'avalanche du tout venant ; et dans la mer agitée, contre les tempêtes de la mode et du snobisme, d'apercevoir la perle, d'annoncer qu'une pointe de corail perce l'écume...

Souday aimait dire orgueilleusement que si la littérature est la conscience de l'espèce humaine, la critique est la conscience de cette conscience; d'où il concluait à la noblesse éminente du feuilleton littéraire. André Rousseaux est la conscience scrupuleuse, inquiète, aux fortes assises morales et intellectuelles de la littérature qu'il voit grandir. Il en est le confesseur, le directeur de conscience... En vérité ce n'est point par le chemin de velours qu'il conduit ses pénitents. Il exige d'eux les vertus les plus mâles; il les veut d'abord loyaux, généreux et occupés des plus hauts problèmes. Si notre siècle, qui a débuté par des subtilités psychologiques et les plus doux sortilèges du sensualisme, a fui, sous la géante poussée des guerres, vers les angoisses métaphysiques, il ne l'en blâmera point. Il fut lui-même le théâtre d'un drame intellectuel; il s'est écarté avec un courage violent de certaines sirènes qui avaient troublé et capté sa jeune pensée. Il ne les maltraite pas. Il tait leurs noms. La douleur et l'indignation restent maintenant bêtes enchaînées au fond de lui-même. Je sais qu'on le juge quelquefois partisan. C'est le calomnier. Partisan de la sincérité; partisan de ce qui élève, tourmente et de ce qui est beau en soi. Mais voyez par exemple comment ce croyant, dont la ferveur va à Péguy et la tendresse à Francis Jammes, traite du pathétique athéisme d'un Albert Camus, et cite même ses blasphèmes ! « *Peut-être vaut-il mieux pour Dieu,* dit Camus par les lèvres d'un des personnages qu'il préfère, *qu'on ne croie pas en lui et qu'on lutte de toutes ses forces contre la mort sans lever les yeux vers le ciel où il se tait.* » Il ose transcrire cette parole terrible, qui n'a pas perdu son tranchant de glace depuis *le Mont des Oliviers*. Il se penche sur elle parce qu'elle sort d'une âme ardente et bouleversée. Il vomit les tièdes, les indifférents, les sceptiques à sourire. Non point ceux qui se meurtrissent sur des chemins éloignés du sien. Sa mystique est plus proche de celle de Claudel, de saint Augustin et de Pascal, de Bernanos et de Mauriac que de celles du vicaire savoyard et de Bernardin de Saint-Pierre... Le soldat qui, au bout d'un bâton, tendit l'éponge gorgée de vinaigre était peut-être plus près du salut que les bons vivants qui, sur le chemin de croix, bien assis dans une auberge, buvaient frais en fredonnant des couplets galants...

Il choisit ses amis et ses adversaires. Son tribunal est réservé aux grands procès. Il va au cœur de la cause; il résume les débats en formules vigoureuses. Je crois que si l'on veut bien connaître les auteurs difficiles, c'est chez lui qu'on en trouve les clés d'or. Son Péguy est admirable. On voit Péguy, le pèlerin, en marche vers le salut éternel de son âme, tout rempli de l'amour des humains et de sa patrie, comme il a marché, piétaille, vers Notre-Dame de Chartres. Il cite de *Partage de Midi* les mots les plus « incandescents », comme il dit; et de Gide, refusant tout « engagement » au nom de la liberté de l'esprit, celui-ci qui éclaire la pensée du grand écrivain, attristé, assagi : « *Je ne compte plus que sur les déserteurs...* » Veut-on connaître la vaste tendresse, un peu panthéiste, de Supervielle ? André Rousseaux vous livre deux lignes qui nous eussent échappé sans doute, et qui serviraient bien d'épigraphe à l'œuvre entière : « *O Dieu, très atténué. Des bouts de bois et des feuilles...* » Après avoir finement étudié les délicates chansons d'Eluard, si proches des pleurs, il s'émeut de songer à l' « univers » de ce poète, « où les apparences restent les témoins interrogateurs de réalités dissoutes... ».

Ce fidèle aux grandeurs du passé s'ouvre tout large, esprit et cœur, aux noblesses naissantes. C'est à lui, entre les commentateurs de René Char, que nous devrons d'en mesurer les audacieuses nouveautés, le style dur comme l'onyx, dont les mots-atomes sont si rapprochés qu'on ne distingue aucun vide entre eux. D'une définition — « *Le poème est l'amour réalisé d'un désir demeuré désir...* » — abrupte à première lecture, il tire, comme d'un puits, deux pages de pensées limpides et désaltérantes. Je viens de constater récemment, au cours de discussions pour un prix littéraire, combien l' « honnête homme », le Français très cultivé, mais à l'excès « clartéiste », est en majorité imperméable à un vrai poète et à un plus grand prosateur comme André Breton. Lisons l'étude de Rousseaux sur Breton. On les croit, le modèle et le portraitiste, trop éloignés l'un de l'autre pour que l'image soit ressemblante... Elle est précise comme un Clouet ! Et tout de même pour Aragon. Face à face, les deux hommes ne causeraient peut-être pas très longtemps, si l'un d'eux s'avisait d'une allusion politique. Mais le critique loyal ne connaît que les recueils de vers et, entre tous les romans d'Aragon, cet *Aurélien* où l'écrivain s'est pleinement avoué. Alors la sympathie peut s'exprimer. « Pur poète français ! », dit Rousseaux ; et il indique les soins délicats, les invisibles ruses, les raffinements de la technique. Il compare Aragon à Charles d'Orléans. Il reconnaît un frère en cet ancien de la guerre de 1914 « pour qui la victoire s'est appelée anxiété... ».

André Rousseaux, au fond, aime qu'on s'engage. Avec lui, tant mieux. Dans le camp adverse, tant pis; mais cela vaut un salut. Il dirait volontiers : « Toute licence, sauf contre l'amour... » C'est la chaleur humaine d'une œuvre qui la classe. Il va jusqu'à déclarer desséchées l'analyse psychologique, la littérature de caractères. Il aime que les raisons du cœur palpitent près des raisons de la raison; et, s'il y a duel, il prendra parti pour le cœur. Cela pourrait tenir à un tour d'esprit dirigé vers la métaphysique; à la lassitude d'un grand lecteur blasé de ce qui n'est que logique, déduction, objectivité et qui réagit de tout son être au pathétique intellectuel. Mais il y a plus de dynamisme chez Rousseaux. Il est « chasseur spirituel ». Il aime le gibier fier, musclé, qui vole haut ou dévore à pleins crocs.

Son dernier livre dédaigne les auteurs malins, les tranquilles, les anodins, les acclimatés. Il s'attaque aux grands animaux sauvages. Dans l'érotisme même il préfère l'outrance de Miller aux grivoiseries ou aux petits énervements. Et il cherche à atteindre Kafka dans ses métamorphoses d'insecte vorace et monstrueux !

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Un Homme de Dieu.

L'événement dramatique de la semaine, c'est évidemment la représentation d'*un Homme de Dieu,* de M. Gabriel Marcel, au théâtre Montparnasse. Ou bien l'on n'entend rien au théâtre, ou l'on est obligé de reconnaître que cette pièce en quatre actes est une des plus fortes et des plus substantielles qu'on ait vues depuis longtemps. Eh quoi ! me direz-vous, *un Homme de Dieu* n'a-t-il pas été publié dans les « Cahiers verts », sauf erreur, environ 1930 ? Sans doute, et il est tout aussi vrai que cette œuvre émouvante a dû attendre le 7 janvier 1949 pour être créée, au Théâtre municipal de Colmar, par le Centre dramatique de l'Est. Je dois rappeler que le Centre dramatique de l'Est, dont le directeur artistique est M. André Clavé, est né d'un programme de décentralisation élaboré par la direction des arts et des lettres et qu'il est subventionné par l'Etat, comme la Comédie de Saint-Etienne. C'est même à ce titre qu'il a été invité à se manifester, pour quelques représentations, sur la scène de la rue de la Gaîté.

Avant d'en venir à l'examen de la pièce, comment ne pas insister sur le fait que l'obstination avec laquelle les directeurs de théâtre parisiens ont refusé de monter un ouvrage de cette valeur, alors que tant de sornettes encombrent leurs plateaux, participe proprement du scandale ? La place d'*un Homme de Dieu* est, sans discussion possible, à la Comédie-Française.

Je n'aurai pas de scrupule à déclarer maintenant que les quatre actes de M. Gabriel Marcel ne sont pas sans défauts. L'exposition piétine un peu, le dialogue paraît d'abord noyé dans une certaine grisaille. Enfin et surtout, l'on s'étonne qu'un secret gardé pendant vingt ans soit dévoilé sans autre raison valable que le besoin qu'en a l'auteur pour déclencher le drame.

Ces quelques réserves faites, on ne peut qu'admirer la justesse et la profondeur de l'analyse, la sûreté de la psychologie, le pathétique intérieur des situations. Le pasteur Claude Lemoyne a été trompé par sa femme Edmée. Une fille, Osmonde, est née de l'adultère. Le pasteur a pardonné; l'amant, Michel Sandier, a fui ; vingt ans ont passé. Cependant, Claude Lemoyne, qui avait promis à sa femme de ne révéler à quiconque la faute dont elle s'était rendue coupable, s'est confié à sa mère. Celle-ci, au cours d'une conversation à bâtons rompus avec sa bru, laisse entendre qu'elle sait. Edmée sort de la stupeur sentimentale où elle était plongée depuis que son mari lui avait pardonné. Et la crise éclate avec d'autant plus d'ampleur que Michel Sandier, la santé ruinée par ses débordements et tout près de la mort, se manifeste et demande à revoir sa fille. Un autre homme que Claude Lemoyne le chasserait avec indignation. Mais l'homme de Dieu en juge autrement. C'est la faute de sa femme qui l'avait rassuré sur la solidité de sa vocation. Il doit subir la nouvelle épreuve qui lui est envoyée. Edmée, de son côté, découvre en revoyant son amant que si elle ne le suivit pas et préféra confesser sa faute ce fut par une lâche crainte de l'inconnu. Quant à Osmonde, mise au fait de la singularité de sa naissance, elle décide de se laisser aller à l'attrait qui la pousse vers un voisin, M. Mégal, dont la femme est internée dans une maison de fous et dont elle surveille parfois les deux petites filles. Ainsi chacun se découvre-t-il peu à peu dans sa vérité. Osmonde vivra la vie que sa mère s'est refusée. Eclairé sur ses faiblesses humaines, le pasteur reprendra sa tâche sans illusion. Edmée restera dans le désert moral auquel son manque d'imagination l'avait condamnée.

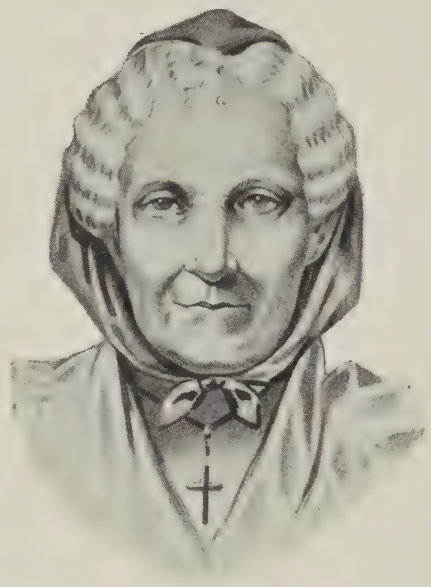
Cette œuvre austère et vigoureuse a trouvé dans la jeune troupe qui l'interprète des servants convaincus et bien inspirés. M. André Clavé a été « l'homme de Dieu » avec une tristesse concentrée qui n'a pas dû déplaire à l'auteur. La seule réserve qu'on puisse faire à son propos est qu'il a imprimé à son action un mouvement un peu trop uniforme. M^lle Jeanne Cerval, qui jouait le rôle d'Osmonde, est presque une révélation. Fort jeune, parfaitement maîtresse de sa mimique et de sa voix bien marquée, intelligente et sobre dans son jeu, voilà une artiste d'avenir. On doit aussi des compliments à François Darbon, acteur et metteur en scène, à M^me Mary Grant, au métier sûr, et à l'étonnante Marianne Efimova qui, en deux ou trois apparitions sur la scène, a fait la conquête de la salle par sa puissance comique.

La distillerie.

Le grand hall de tirage.

DEUX SIÈCLES DE TRADITION

Sur les registres de baptême de l'église Sainte-Croix de Bordeaux, sur les feuilles paraphées de la fleur de lys on trouve à la date du 5 juillet 1714 : « A esté baptisée Marie, fille légitime de Pierre Brizard, charpentier, et de Jeanne Laborde, de la paroisse Sainte-Croix, née le 28 juin de l'année courante. » Troisième des quinze enfants de Pierre Brizard, venait de naître en ce début du XVIII^e^ siècle la fondatrice d'une maison célèbre, qui fêtera bientôt son deux centième anniversaire... Car, contrairement à une opinion assez répandue, « Mademoiselle Marie Brizard » n'est pas un mythe. Elle a vécu, créé une spécialité qui portera son nom et, si elle ne s'est pas mariée, elle a, par sa nièce, perpétué une descendance qui aboutit aux actuels propriétaires de ce qui est depuis deux siècles la maison Marie Brizard et Roger.



Mademoiselle Marie Brizard (1714-1801).

Charitable, M^lle^ Brizard soignait les malades et la tradition veut qu'un nègre, qui désirait lui témoigner sa reconnaissance, donnât à sa bienfaitrice le secret d'une fabrication aujourd'hui célèbre. Ce qui est certain c'est que sur un bail de la moitié du XVIII^e^ siècle M^lle^ Brizard figure comme « marchande liquoriste ». Elle s'est associée à sa nièce, Anne Brizard, et au mari de celle-ci, Jean-Baptiste Roger, et l'on trouve leurs signatures au bas des factures qui indiquent qu'en 1766 la bouteille de ce produit était vendue 24 sols. M^lle^ Brizard mourra en 1801 et son souvenir sera conservé par les Bordelais, qui ont donné son nom à une rue de leur ville.

Il est vrai que Bordeaux se doit de célébrer ceux ou celle qui ont contribué à son expansion économique car, née des relations avec les isles, le commerce des liqueurs semble avoir pris naissance sur les bords de la Garonne, sur les quais chantés par Ausone, puis la Ville de Mirmont, où les vaisseaux à voile emportaient les marins « vers des pays nouveaux, lumineux et subtils ». Classique et nécessaire corollaire de l'importation du sucre et des épices, fortune de Bordeaux, les premières fabrications devenaient peu à peu une grande industrie. On est loin des préparations empiriques des premiers alchimistes, des « vins herbés » dans lesquels macéraient absinthe, anis, aloès, myrte ou romarin, de ces préparations que nos ancêtres partageaient avec l'hydromel et l'hypocras chantés par les poètes...

Les distillateurs, les « brûleurs », aux entreprises artisanales ont peu à peu laissé place aux véritables industriels et les usines ont évincé les « brûleries à chaudières ». Mais la tradition ne s'est pas perdue pour autant, car la force d'une maison comme la Société Marie Brizard et Roger est justement d'avoir su maintenir une stabilité dont la base est faite de vertus familiales.

Cuves de vieillissement.

Année après année, la maison a prospéré et les descendants directs des fondateurs détenant entre leurs mains les actions de l'affaire, participant effectivement à sa gestion, ont donné à la société une extension de plus en plus considérable. Aux produits célèbres s'est ajouté, toujours dans la tradition des isles, le rhum Charleston, dont la réputation est égale aux meilleurs produits de la Martinique.

Par contre-coup l'activité exportatrice de la maison Marie Brizard et Roger a pris un essor nouveau. Présente sur tous les marchés mondiaux, la grande affaire bordelaise a su s'imposer par la qualité de ses produits, certains pays préfèrent telle ou telle spécialité, d'autres marquant un goût plus particulier pour des arômes différents. Car les préférences des Anglo-Saxons ne sont pas celles des Latins... Et tout est bien ainsi puisque notre pays peut se procurer les fortes devises dont nous avons tant besoin.

Présente partout, Marie Brizard et Roger l'ont prouvé récemment lors de l'important congrès de ses agents généraux, congrès qui s'est tenu à Bordeaux et a vu la participation de Belges, Hollandais, Américains, Suisses, Espagnols, Anglais, Italiens, etc. Outre les agents généraux étrangers il y a lieu de signaler que, dans certains pays, les particularités du marché ont amené à résoudre le problème de la diffusion de façons différentes en installant sur place une fabrication des spécialités de la grande maison bordelaise. Les secrets de fabrication sont maintenus et la qualité reste égale. C'est ainsi que fonctionnent les succursales d'Espagne, de Belgique, de Hollande, d'Italie, de Suisse et d'Argentine. On ne saurait sous-estimer cette présence française qui, aux avantages économiques, ajoute le prestige dont bénéficie indirectement notre pays.

Ainsi, depuis deux cents ans, des traditions familiales se perpétuent, des secrets de fabrication, jalousement gardés, sont exploités, des méthodes de travail sont perfectionnées dans une maison sans cesse rajeunie par la montée des jeunes générations de la même famille. Et, vieille de deux siècles, la maison Marie Brizard poursuit sa marche ascendante.

PETITES CHRONIQUES

PARIS-BORDEAUX EN 4 H. 26

La S. N. C. F. procède actuellement aux essais d'une nouvelle locomotive électrique, la C C-7001. Au cours des essais cette machine de 101 tonnes, d'une puissance de 4.000 CV et susceptible d'atteindre une vitesse de 200 km.-h., a réalisé d'intéressantes performances. L'une des plus remarquables fut la liaison Paris-Bordeaux en quatre heures vingt-six minutes, le 26 mai dernier, les 581 kilomètres du parcours étant couverts à la vitesse moyenne de 131 km.-h. La locomotive était alors en tête d'une rame de cinq voitures allégées pesant chacune 33 t. 5. Pour tenir cette moyenne des pointes furent poussées à la vitesse de 165 km.-h.

Ces chiffres améliorent sensiblement le record ferroviaire européen que nous détenions déjà depuis le 6 janvier 1948, jour où un train automoteur parcourut les 512 kilomètres de Paris à Lyon en cinq heures sept minutes ; ils permettent d'établir une comparaison avantageuse avec le record mondial que les Etats-Unis s'adjugèrent avec une vitesse du même ordre, mais non sur une ligne à nombreux ralentissements, comme c'est le cas pour celle de Paris-Bordeaux.

Rappelons, à titre indicatif, que le train n° 7, le plus rapide de cette ligne, accomplit le trajet en cinq heures cinquante-cinq minutes. Dans quelques mois il est vraisemblable que ce « train-drapeau » ne mettra plus que cinq heures. Quant à la moyenne record, elle deviendra une réalisation quotidienne lorsque des modifications indispensables auront été apportées à la voie.

LE PREMIER CHEMINOT DE FRANCE

M. Louis Armand, récemment nommé directeur général de la S. N. C. F. en remplacement de M. Lemaire, a déjà accompli, quoique jeune, une longue carrière dans les chemins de fer, et il fut sous l'occupation l'un des organisateurs principaux de « Résistance fer ». Les résultats qu'il obtint, au lendemain d'une guerre destructive, en dirigeant la reconstitution du parc des locomotives et des wagons lui valurent d'accéder en 1946 au poste de directeur général adjoint de la S. N. C. F. Le haut poste qui fait de M. Armand le premier cheminot de France est à la mesure de ce technicien de valeur, grand serviteur du pays dont le dynanisme est apprécié par tous ceux qui l'approchent.

L'UNION LATINE

Dans l'article sur l'Union latine paru le 21 mai dernier il faut lire sous la photographie représentant une réunion du Conseil international de l'Union : M. Vasquez *Tréserra*, conseiller à l'ambassade du Mexique. Précisons, d'autre part, que le secrétariat de l'Union latine est installé 96, avenue d'Iéna, dans la Maison de l'Amérique latine.

UN BEL OUVRAGE SUR L'ESCRIME ET LE DUEL

Les éditions Médicis annoncent la parution en juin d'un ouvrage de Roger Ducret, champion d'escrime : *D'estoc et de taille*. Joliment illustré par Monique Lancelot, avec de nombreux documents photographiques inédits ou introuvables sur les duels célèbres, les grands champions, les grands tournois, débordant d'anecdotes savoureuses sur trente années de vie mondaine et d'escrime internationale, l'ouvrage de Roger Ducret connaîtra certainement un succès aussi flatteur que celui remporté cet hiver par les mêmes éditeurs avec le livre du chevalier d'Orgeix : *Cheval, quand tu nous tiens !*

Roger Ducret, journaliste et champion d'escrime, soutient dans un style éblouissant cette formule nouvelle : enseigner la technique par l'anecdote.

L'ouvrage, en belle édition à tirage limité et réservé, est dès maintenant en vente par souscription (prix spéciaux avant parution), chez tous les bons libraires ou chez les Editeurs : Editions Médicis, 5, rue de Rome, Paris. (EURope 34-19).

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA DOCTRINE COMMUNISTE :

A. Rossi, *Physiologie du parti communiste français* (Self, XXXVI-466 pages). L'auteur a participé pendant dix ans à la vie de l'Internationale communiste et étudié sur place l'évolution de l'Union soviétique entre le communisme de guerre et la NEP, entre la NEP et le Plan quinquennal. Il appartient au parti socialiste. Fondé sur l'étude minutieuse de centaines de documents (dont certains, publiés en appendice, ont été tenus secrets par les militants communistes), son livre analyse les deux tournants essentiels du communisme français : de juin 1940 à juin 1941, la tactique du parti exige une « certaine collaboration » avec l'occupant sous le signe du pacte germano-soviétique ; après le 22 juin 1941, elle se dresse de toutes ses forces contre l'Allemagne, qui vient d'attaquer la Russie et retourne à ses slogans d'avant 1939.

M. Rossi présente une « coupe verticale » du parti communiste pour en considérer la stratification et le mouvement. Il en arrive à cette constatation que « Marx aurait certainement condamné de son vivant le socialisme du type stalinien, où il n'aurait pas reconnu sa propre créature ».

Aussi l'Union soviétique lui apparaît-elle comme l' « aspect le plus funeste de notre civilisation... Si elle est socialiste, dit-il, le socialisme est faux. Si le socialisme est vrai, elle n'est pas socialiste. »

Une documentation abondante — le livre pèche presque par excès de citations — complétée par des annexes sur les « instructions » du parti, ses démarches à l'ambassade d'Allemagne, son comportement à l'égard du gouvernement de Vichy, son rôle au procès de Riom, etc.

Henri Pollès, *Psychanalyse du communisme* (Henri Lefebvre, 572 pages). « Il faut repartir pour la conquête des Droits de l'Homme et des Droits des Nations » : telle est la pensée dominante de l'auteur, qui s'applique à démontrer que le communisme est de moins en moins une théorie et de plus en plus un parti.

Les titres colorés ou truculents qui séparent les diverses parties du livre en disent l'esprit : « tuer l'âme pour améliorer la machine », « une humanité sans humanistes », « la nazification du bolchevisme », « Staline innocent et malin », « l'industrie de la propagande » ; « la machine à faire le bonheur », « la mitraillette nouvelle Passionaria », « Marshall plus socialiste que Molotov », « le déroulédisme bolcheviste », « l'Europe trait d'union des mastodontes », etc.

M. Pollès professe que seul le socialisme résoudra les problèmes cruciaux du monde moderne. Mais il s'empresse d'ajouter qu'il y a des douzaines de socialismes et de communismes possibles, chaque pays étant susceptible de choisir une formule de socialisme original. « Ce qu'il faut, dit-il, c'est un esprit constructif de l'humain avant une machine systématique, car c'est de cela que le bolchevisme est le plus dépourvu ».

Retenons cette constatation désabusée : « Au siècle de la science et de la technique la plus subtile, on demande des chevaliers du simple bon sens, des champions de l'évidence. »

L'ART FRANÇAIS :

Ernest de Ganay, *le Château de Chambord* (Vincent, Fréal et C^ie^, 32 pages, nombreuses illustrations). Une de ces précieuses monographies que publie la « Collection des plus excellents bâtiments de France ». L'auteur reconnaît que la controverse autour du nom de l'architecte qui édifia Chambord (Jacques Sourdeau ? le Boccador ?) n'est pas close.

Il retrace les campagnes de la construction depuis François I^er^, qui traça sur un mur ce distique en un jour de désenchantement :

Toute femme varie,
Malhabil qui s'y fie.

On regrettera avec l'auteur les « coupes » répétées qui, en saccageant les abords du château, ont détruit le paysage dont il était la parure.

Charles-Quint tenait Chambord pour un « abrégé de ce que peut effectuer l'industrie humaine ». Peut-être en effet est-ce le plus beau château de France, sinon le plus beau château d'Europe.

ALBERT MOUSSET.

REINE CIMIÈRE

La Galerie Bosc-Petridès, sous le patronage du président Edouard Herriot, abritait ces jours derniers une intéressante exposition de M^me^ Reine Cimière.

« J'ai suivi naguère ses premières manifestations au Salon des Tuileries, écrivait à ce propos M. Herriot. Revenant de captivité, je l'ai trouvée ayant assuré sa maîtrise et étendu son champ d'observation. Voilà qu'elle nous rapporte du Maroc (jadis conquis par Delacroix) des impressions directes et franches ; je la loue de ne pas oublier notre Bretagne, comme Gauguin qui en plein océan rêvait encore d'un village français. »

PANORAMA RADIOPHONIQUE

La Radiodiffusion française a raison de célébrer avec éclat les quatre-vingt-cinq ans de Richard Strauss, compositeur allemand sincère. Elle se souvient qu'à la veille de la dernière guerre son ouvrage *Jour de Paix*, qui, après de longues années d'attente, fut créé à Munich sur l'ordre d'Hitler et afin de prouver au monde ses intentions pacifiques... provoqua l'indignation et les sifflets des nazis. Sur l'heureuse initiative de l'éminent maître Gustave Samazeuilh, la sonatine pour seize instruments à vent a retenti en première audition sur les ondes. Touffue, richement sonore, elle surprend par des dissonances hardies et plaît par l'heureux équilibre de sa construction esthétique. D'autres initiatives heureuses valent d'être signalées, ne serait-ce que l'interprétation chaleureuse, dirigée par Giardino, des passages majeurs d'*Hansli le Bossu*, œuvre lyrique de Jean et Noël Gallon dont la reprise au théâtre est ardemment souhaitée par tous les musiciens. La fête du houblon, colorée, mélodieuse à souhait, la gracieuse mazurka des Alsaciennes mettent les auditeurs en goût, plaisants hors-d'œuvre qui font désirer le plat de résistance.

Le « cycle de la mélodie » présenté par la grande cantatrice Jane Bathori, consacré aux œuvres de Suzanne Demarquez, l'une de nos meilleures femmes compositeurs, a permis à Ginette Guillamat de détailler délicieusement *le Diadème de Flore* aux harmonies pénétrantes et subtiles.

W.-L. LANDOWSKI.

JANINE SOLANE ET SA MAITRISE DE DANSE

De la désinvolture légère d'un Mozart à la gravité mâle et profonde d'un Bach, toute la danse de Janine Solane est une marche vers la joie. On y rencontre ce sens de la conquête. Et il y demeure à l'état concret, palpable, sans doute à cause de cette vitalité qui projette en avant les corps, qui trace des sillages prolongeant les pas. Elle anime sa maîtrise d'une force à laquelle ne se mêle ni dureté ni âpreté ; bien au contraire s'y glisse une sorte de tendresse qui fait ces lignes enveloppantes et ces courbes.

Impressions fortes : cette fugue en *sol* de Bach. Tons : or, violet, forêt d'argent des orgues de Chaillot au fond. Ce *Saint Sébastien* qu'elle danse presque immobile avec des sursauts de douleur (on ressent les flèches). La grande *Passacaille* de Bach. Création : de la peine humaine scandée, déchirée par le temps naissent la fête intérieure et la joie. Souffrance de la créature en lutte avec les machines trop dures, puis amitié, équipe enfin plus fortes que celles-ci. Rythmes accordés. Ces filles hurlent la joie de leurs bras levés, non plus danseuses mais créatures de Dieu. Belle union du charnel et du spirituel. Il y a là une foi que J. Solane veut transmettre aux « hommes de bonne volonté » à qui l'œuvre est dédiée. Peut-être faudrait-il pour que le message fût *compris* une stylisation de cette chorégraphie trop riche, trop chargée de couleurs et de détails qui passe à une cadence très rapide. Un plus grand dépouillement, plus de ligne, moins de peinture, il semble, devraient rendre la pureté initiale de ce cri.

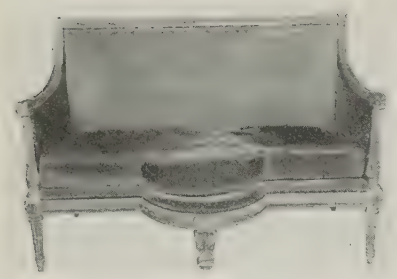
MARTINE CADIEU.

LES SPECTACLES

ATHÉNÉE. THÉATRE LOUIS JOUVET
Ondine
de JEAN GIRAUDOUX
avec
LOUIS JOUVET — PIERRE RENOIR
DOMINIQUE BLANCHAR
LOCATION OUVERTE de 11 à 18 h.

L'ÉVÉNEMENT DE LA SAISON
PIERRE RENOIR
JANY HOLT
Germaine MONTERO
JEAN SERVAIS
jouent
LE PAIN DUR
de PAUL CLAUDEL
A L'ATELIER
Dernière le 12 JUIN, à 21 h.

MONTPARNASSE-GASTON BATY
Directrice : MARGUERITE JAMOIS
18, 19, 21, 23 juin, 21 h.
ON NE SAURAIT PENSER A TOUT
d'Alfred de MUSSET
et
GUILLAUME LE FOU
de F. CHAVANNES
22, 24 juin, 20 h. 45, et 19 juin, 15 h.
LES ÉPOUSAILLES
de GOGOL
et
LES PRÉCIEUSES RIDICULES
de MOLIÈRE
par
LE GRENIER DE TOULOUSE
Dir.-fond. MAURICE SARRAZIN



Un des deux canapés d'époque Louis XVI, en bois sculpté et repeint, d'un rare et curieux modèle « à console », exécutés par J.-B. Lelarge et adjugés 550.000 francs à l'Hôtel Drouot au cours d'une vente d'ameublement dirigée par Me Etienne Ader, assisté de MM. Damidot et Lacoste, experts.

CANAPÉS DU XVIIIe SIÈCLE

Le XVIIIe siècle offre une immense variété de sièges. Parmi ceux-ci les canapés font aujourd'hui figure de parents pauvres. Ce genre de sièges offre évidemment l'inconvénient d'un trop grand encombrement ; ils n'ont pas non plus, dans l'ensemble, l'élégance et la légèreté de ses dérivés directs : la chaise longue ou le lit de repos, dont les beaux modèles sont de plus en plus recherchés.

La rareté reste donc le seul critère pour la valeur des canapés. Citons tout d'abord des modèles classiques, récemment offerts dans de grandes ventes. Un canapé d'époque Régence, à triple évolution, en bois naturel mouluré et garni d'ancienne tapisserie en gros point à fleurs polychromes, n'a pas dépassé 41.000 francs ; un petit canapé de même époque, sculpté de coquilles, rocailles et feuillages, garni de velours, s'est vendu 30.000 francs, et un canapé d'époque Louis XVI en bois laqué gris, à accotoirs balustres, garni d'un coussin mobile en damas, 49.000 francs ; celui-ci portait l'estampille d'un des créateurs de sièges les plus originaux de la fin du XVIIIe siècle : Georges Jacob.

C'est vers 1730 que certaines modifications aux lignes traditionnelles ont abouti à la création de canapés dont la rareté attire de nos jours la convoitise des collectionneurs. Le style Louis XV aux lignes chantournées voit l'apparition des canapés asymétriques. Les plus gracieux sont ceux dits « en lit d'ange », de forme corbeille et dont l'idée du dossier surélevé d'un côté sera reprise pour les méridiennes dès le Premier Empire. Un grand canapé de ce modèle, sur huit pieds, en bois naturel sculpté de fleurettes et garni d'ancien lampas à décor chinois, a trouvé preneur à 170.000 francs au cours d'une vente dirigée par Me Baudoin et M. Bernard Dillée. Une paire de petits canapés, de modèle semblable, en bois doré, sur cinq pieds cambrés, figurait dans la collection Jules Strauss, qui vient d'être dispersée par Mes Ader et Baudoin à la Galerie Charpentier ; un amateur en a offert 350.000 francs. La collection Marius Paulme comprenait également des sièges d'une rare distinction : un très beau petit canapé d'angle en bois naturel sculpté d'époque Louis XV, estampillé J.-B. Cresson, a été poussé à 225.000 francs ; ce meuble parfait, à dossier mouvementé formant un angle droit et reposant sur sept pieds cambrés, était présenté par Me Etienne Ader, assisté de MM. Damidot et Lacoste.

Le retour aux lignes simples du style Louis XVI a limité les recherches des ébénistes dans le domaine des structures symétriques. Il faut signaler tout particulièrement une paire de canapés à consoles (gravure ci-dessus), d'un modèle très curieux et portant l'estampille de J.-B. Lelarge, qui ont été adjugés 550.000 francs. C'est à cette époque également que furent imaginés les petits canapés à deux places (largeur : 1 m. 20) et d'autres plus proches encore du fauteuil très large (largeur : 75 centimètres) appelés canapés-marquises. On a pu trouver un de ceux-ci en bois laqué gris, sur quatre pieds fuselés et cannelés, garni de damas, adjugé 73.500 francs par Me Rheims, assisté de M. Dillée. Le même commissaire-priseur a obtenu 95.000 francs pour un canapé à deux places de Jacob Petit, de style Louis XVI très classique, mais qui n'aurait pas fait ce prix s'il n'avait été garni d'ancienne tapisserie de Beauvais à sujets pastoraux d'après Casanova.

FRANCIS SPAR.

FÊTE NATIONALE EN NORVÈGE

Un peuple extériorise plus son tempérament dans la seule journée de sa fête nationale que dans tous les autres jours de l'année. Le 17 mai en Norvège est à cet égard particulièrement démonstratif.

En 1870 le grand poète Björnstjern-Björnson, qui écrivit les paroles de l'hymne national *Ja Vi Elsker*, eut l'idée de faire participer la jeunesse, et spécialement les enfants des écoles, à la fête nationale. Cette année, selon la tradition, les bachéliers ont donné dès 4 heures du matin le signal de l'allégresse populaire en réveillant les notabilités et en leur offrant du homard et du champagne.

Puis les enfants de cinquante-six écoles défilèrent dans la Karljohansgate, l'artère principale de la capitale, jusque sous les fenêtres du palais royal, qui en forme la perspective et où ils saluèrent leurs souverains. Chaque école était précédée de ses étendards et de sa fanfare en uniforme. Ce défilé se déroula au milieu d'une foule bariolée, riante, bruissante. L'après-midi, entre autres réjouissances, les meilleurs sauteurs à skis disputèrent un championnat au grand

tremplin d'Ola Narr, aux environs immédiats de la ville, sur lequel les camions avaient déchargé la neige apportée des montagnes. Le flegmatique peuple norvégien a extériorisé ce jour-là, dans un vibrant enthousiasme, sa vitalité nationale.

J. S.

COURRIER MUSICAL

A Palerme vient de s'achever le 23e festival international de musique contemporaine, organisé par la société du même nom.

Bien entendu à la S. I. M. C. toutes les tendances ont droit d'audition, mais deux mots les résument : notre temps. Comme à l'O. N. U. chaque section envoie ses délégués et ses représentants. On reconnaît les plus agissantes au nombre de leurs envoyés et à la qualité de leurs productions ; la France fit bonne figure cette fois avec la suite symphonique de Martinet, *Orphée* ; le savoureux opéra de chambre de Jean Françaix, *le Diable boiteux*, parfaite réussite de mouvement et d'invention mélodique ; la sonate pour piano d'Henri Dutilleux — ceci pour les jeunes — et le quintette *Primavera*, de Koechlin, qui témoigne d'une fraîcheur et d'une transparence d'autant plus remarquables qu'on sait M. Koechlin avoir gaillardement dépassé l'octogénat.

Eclectisme bien significatif, la S. I. M. C. accueille toutes les tendances sans autre distinction que l'agrément du jury international.

Parmi les œuvres étrangères remarquées il faut citer la symphonie de Kabelac (Tchécoslovaquie), une symphonie miniature de Victor Legley et une dodécaphonique, *Musique pour piano*, de Woronow (Belgique), un quatuor d'Apostel (Italie) et un morceau caractéristique de Vogel (apatride).

Exception faite pour le *Pierrot lunaire*, exécuté en hommage au 75e anniversaire de Schoenberg, la S.I.M.C. se fixe à des œuvres inédites ou peu connues ; on attendait mieux du *Roi Roger*, opéra de Szymanowsky, le délicieux musicien des *Fontaines d'Aréthuse* ; malgré le léger vieillissement de cette œuvre on fut heureux de la connaître.

Une assistance composite où techniciens, musiciens joués et leurs interprètes, compositeurs délégués, journalistes de tous les pays se mêlent au public international assistait aux concerts qui ont eu lieu au Teatro Massimo et à la Villa Igica et pour lesquels l'orchestre de la radio de Rome et du théâtre de Palerme ont prêté leur concours.

Les buts de la S. I. M. C. méritent qu'on les rappelle : donner à la musique contemporaine une plus large diffusion et permettre aux jeunes compositeurs représentés de se mieux connaître. Il y a beaucoup à espérer de ces rencontres. Le prochain festival se déroulera en Belgique ; pour l'année suivante on envisage la Palestine.

Vaste effort d'expansion artistique dont les bienfaisantes conséquences n'échapperont à personne.

L. MAURICE-AMOUR.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

D'origine suisse, mais ayant vécu depuis trente ans à Paris, Kurt Hinrichsen possède un style personnel dont les éléments principaux sont la vie, la construction, la couleur. Kurt Hinrichsen est un baroque, et son exaltation se traduit par des œuvres sensibles où les formes sont recherchées jusqu'au fond d'elles-mêmes, fouillées jusqu'à la dislocation de l'être ou de l'objet afin de les rendre plus expressives, plus dynamiques. Il se souvient de la leçon de Cézanne et de Van Gogh, mais il a su s'évader d'influences trop directes. Ses nus, ses portraits, ses paysages, ses marines ou ses natures mortes sont empreints du plus puissant lyrisme. (Galerie Roux-Hentschel.)

Hambourg présente à la Galerie de l'Elysée un ensemble de peintures d'une grande sensibilité émotive. Son art est celui d'un romantique attardé qui rêve devant la nature. Comme les maîtres de 1830, il aime les vastes horizons, les ciels immenses chargés de lourds nuages : il semble attiré par les libres espaces, l'air et l'atmosphère délicats de certaines journées grises ; c'est pourquoi il peint plus volontiers des paysages et des marines aux dominantes grises, bleutées et beiges. Toutefois devant tel portrait ou telle nature morte (une huître, notamment) nous retrouvons le même aspect d'objectivisme sensible qui charmait dans ses visions de plein air.

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE HENRI BÉNÉZIT
20, rue Miromesnil, 20
ANDRÉ
TRÊVES
Peintures
10 au 25 Juin

GALERIE MOTADERT
35, av. Friedland - ÉLY. 15-77
POTRON
peintures et pièces historiques

GALERIE DROUANT-DAVID
52, Fg-Saint-Honoré - ANJ. 79-45
J. MEUNIÉ
peintures et dessins

LES VENTES

HOTEL DROUOT

Objets d'art et de bel ameublement du XVIIIe siècle. Bronzes. Sculptures. Meubles. Sièges. Tapisseries. Tapis. Vente le 15 juin. Salles 10 et 11. Exposition le 14 juin. Me Ader. MM. Damidot et Lacoste.

COLLECTION G. D.

Objets d'art de haute époque. Dessins Ecole Française XVIe siècle. Tableaux : Mireveld. Pourbus le J. Emaux, Ivoires, Bois sculptés. Meubles, Tapisseries Gothiques. Vente le 17 juin. Salles 10 et 11. Exposition le 16 juin. Me Étienne Ader. MM. Ratton, Catroux, Max Kann.

ACTUALITÉ JURIDIQUE

Un problème médico-légal

Est-il possible, dans l'état actuel de nos connaissances physiologiques, de déterminer avec quelque certitude si une personne donnée est ou n'est pas le père d'un enfant ? Cette détermination peut-elle être ordonnée par justice ?

Cette double question — singulièrement délicate sur le terrain du droit — s'est posée dans deux cas différents.

Premier cas. — Aux termes de l'article 313 du Code civil, l'enfant né pendant le mariage bénéficie, sauf désaveu de la part du mari, de la présomption légale de paternité de celui-ci. Le mari pourra-t-il exercer ce désaveu en le basant sur le défaut de consanguinité, à établir scientifiquement ?

Second cas. — Une personne actionnée en justice comme étant le père d'un enfant naturel pourra-t-il repousser par le même moyen la demande dirigée contre lui ?

Dans l'un et l'autre cas le problème est identique : il s'agit de déterminer au moyen de l'analyse, sollicitée par le demandeur dans le premier cas, par le défendeur dans le second cas, que le sang qui circule dans ses veines appartient ou non au même groupe physiologique que celui de l'enfant. (Faut-il rappeler que cette variété dans la composition de ce qu'on a appelé « la chair vivante » est aujourd'hui une vérité scientifique qui commande la parenté, dans l'opération de la transfusion, entre le sang du « donneur » et celui du gratifié ?)

Appartient-il à un tribunal d'ordonner l'analyse ainsi sollicitée afin de comparer le sang du prétendu père, d'une part, et celui de l'enfant et de la mère, d'autre part ?

A la question ainsi posée le tribunal civil de Lille, saisi d'une action en désaveu de paternité, a répondu nettement : *oui*, en se basant sur ce que « les conclusions auxquelles aboutit la comparaison du sang des intéressés sont aptes à donner au juge une certitude scientifique que ne saurait lui donner aucun autre moyen de preuve ». Ecartant par ailleurs l'argument adverse tiré du respect dû à la liberté individuelle comme à l'intégrité due à la propriété du corps humain (argument qui sera repris avec plus d'à propos dans le procès de la narco-analyse), le jugement déclare encore que « les questions d'état étant des matières dans lesquelles l'ordre public est intéressé, on ne saurait faire échec ni à la liberté de proposer les preuves admises par la loi, ni à l'obligation par le juge d'en ordonner l'administration » (1). En conséquence de quoi l'analyse fut ordonnée.

Les moyens retenus par les juges de Lille se retrouvent à peu près dans un arrêt rendu plus récemment (15 décembre 1948), dans le second cas (défense à une demande en déclaration de paternité naturelle), par la Cour d'appel de Montpellier. « Attendu, dit cet arrêt, que l'expertise sollicitée ne saurait être rejetée que si elle apparaissait comme inutile à la preuve ou si ses résultats probants, en raison de leur fragilité, ne suffisaient pas à justifier la gêne imposée à la partie adverse ; mais attendu qu'en l'état actuel de la science médicale l'examen des groupes sanguins, dont la fixité et l'hérédité sont nettement établies, permet, dans un nombre appréciable de cas, sinon de désigner le véritable père, du moins de démontrer qu'il n'existe aucun lien de filiation entre deux individus donnés... », ce qui revient à dire que si la réaction positive n'est pas nécessairement probante la preuve résultera d'une réaction négative.

Les motifs qui ont inspiré ces deux décisions paraissent s'imposer à l'évidence lorsque les parties sont d'accord sur l'expertise qui justifiera ou infirmera leurs prétentions respectives. Si la question est plus délicate lorsque l'une d'elles se refuse à la subir, il est permis d'estimer, avec les juges de Montpellier, « qu'on ne saurait y voir une limitation à la liberté individuelle plus grave que celle dont s'accompagne pour un plaideur tout examen médical, le fait de porter leur demande en justice obligeant les parties à se prêter à la manifestation de la vérité ».

Il appartiendra à la Cour de cassation, saisie d'un pourvoi contre cet arrêt, de « dire le droit » en dernier ressort.

P.-I. R.

(1) Jugement du 18 mars 1947.

LES OLÉAGINEUX et le PORT de BORDEAUX

PARCE que Bordeaux est situé au cœur de la plus riche et de la plus illustre région viticole on est tenté de croire que son port doit au trafic des vins le principal sinon l'unique élément de sa prospérité... Dès 1372 Froissard n'écrivit-il pas dans ses vivantes chroniques : « Le temps fut cette année si courtois et si bon que neuf cents nefs d'une voile, marchant d'Angleterre, d'Irlande, de Galles et d'Ecosse, arrivèrent au havre de Bordeaux, où ils allaient aux vins. »

Les siècles ont passé... Certes Bordeaux continue à exporter non seulement aux Iles Britanniques, comme au moyen âge, mais dans tous les continents les incomparables produits de ses vignobles qui ont fait son universelle célébrité. Mais Bordeaux n'est plus seulement une capitale vinicole et une « porte océane » ; c'est aussi la métropole de l'Afrique occidentale française.

Or, en 1837, deux Français installés au Sénégal, MM. Hilaire Maurel et Hubert Prom, prenaient l'initiative d'expédier à Bordeaux, sur un modeste voilier aux ailes blanches, un chargement de graines oléagineuses jusque-là inconnues en France : c'étaient des cacahuètes, fruits d'une plante légumineuse, l'arachide, que les indigènes cultivaient suivant des procédés tout à fait primitifs.

A l'arrivée de cette marchandise l'administration des douanes se trouva fort en peine pour la définir et la classer. Elle se décida à l'assimiler à un « produit pharmaceutique ».

Quel chemin parcouru au cours d'un siècle ! La petite amande alors inconnue est utilisée aujourd'hui pour fabriquer une huile alimentaire universellement appréciée.

C'est en 1857 que fut construite à Bordeaux la première usine destinée à fournir des huiles comestibles par la trituration des graines de rufisque. D'autres usines ont surgi depuis. La production globale de ces diverses entreprises n'a cessé d'augmenter. Veut-on quelques chiffres ? Le port de Bordeaux a importé :

en 1913.....	76.000	tonnes d'arachides.
en 1930.....	142.000	— —
en 1939.....	160.000	— —

A la veille de la dernière guerre on pouvait évaluer la production annuelle des huileries de Bordeaux à 60 millions de kilos d'huile et 90 millions de kilos de tourteau. Car l'arachide ne nous donne pas seulement cette huile qui est presque aussi indispensable à l'homme que le pain. Elle nous donne aussi un sous-produit, le tourteau, que les huileries de Bordeaux préparent suivant les méthodes les plus perfectionnées. Le tourteau d'arachides bordelais, dont la blancheur exceptionnelle révèle la pureté, présente une richesse nutritive hors de pair, qui le fait particulièrement rechercher des agriculteurs pour l'entretien et l'engraissement du bétail.

Le dernier conflit mondial a cruellement éprouvé l'industrie girondine de l'huilerie.

Dès 1940 les importations oléagineuses ont progressivement diminué pour tomber à zéro. Il a fallu, pour satisfaire aux besoins les plus stricts de la population, faire appel à des cultures métropolitaines, jadis abandonnées, que les pouvoirs publics se sont efforcés de revivifier. Les usines bordelaises se sont adaptées à ces nécessités temporaires.

D'autre part le bombardement du 17 mai 1943 ayant gravement atteint deux huileries sur quatre, il a fallu quatre années d'efforts pour effacer la trace de la guerre.

La reconstruction des usines sinistrées est aujourd'hui terminée.

Les huileries de Bordeaux n'ont pas manqué de tenir compte des inventions techniques les plus récentes pour améliorer leur matériel et moderniser leur outillage. Elles sont désormais en mesure, pour s'adapter aux nouveaux courants commerciaux, de triturer non seulement des arachides mais des graines de soya et de lin, des amandes de palmiste et de coprah. Leur capacité de rendement est à la hauteur de tous les besoins.

Malheureusement, les importations provenant de la côte d'Afrique, si elles ont repris, sont loin d'atteindre le niveau de 1939. Une partie importante des récoltes d'arachides est travaillée sur place par les usines qui se sont créées au Sénégal pendant la guerre.

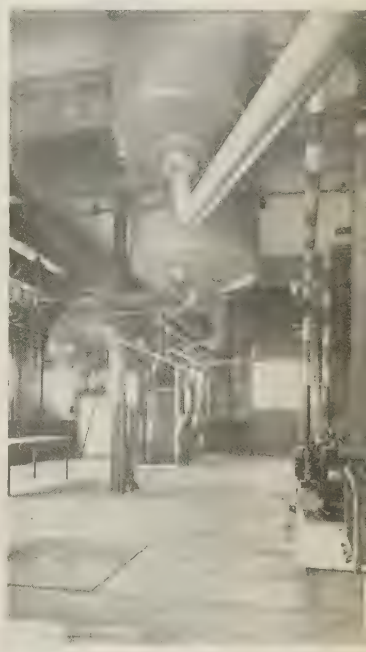
L'Afrique occidentale française n'offre pourtant par elle-même aucun débouché appréciable aux produits fabriqués, huiles ou tourteaux. L'avenir dira si ces usines locales ne se sont pas, à la faveur du dirigisme, exagérément développées au détriment des consommateurs français.

Quoiqu'il en soit, dans l'intérêt du ravitaillement de la France comme dans l'intérêt de l'industrie de l'huilerie, dans l'intérêt du Sénégal comme dans l'intérêt du port de Bordeaux, il faut souhaiter une importante et rapide augmentation de la production oléagineuse. Cette augmentation ne peut être obtenue que par une modernisation des méthodes de culture. C'est dans cette voie que se trouvent les solutions susceptibles de contribuer à rendre au grand port, que la Garonne embrasse de ses flots limoneux, toute son ancienne activité.

JEAN MAUREL,
Président du Syndicat des Fabricants d'huile et de tourteaux de Bordeaux.

PARTIE CENTRALE DE L'ATELI D'EXTRACTION DE LA GRAN HUILERIE BORDELAISE.

S. EXC. JEFFERSON CAFFE AMBASSADEUR DES U. S. A., DEVA L'UNE DES PRESSES AMÉRICAIN QUI ÉQUIPENT LES HUILER MAUREL ET H. PROM ET MAUR FRÈRES.



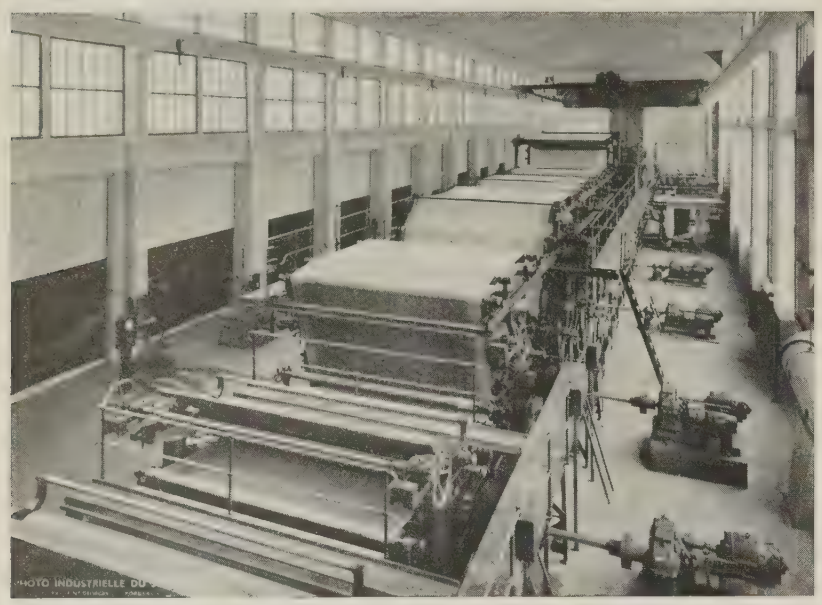
UNE PARTIE D'UN ATELIER RAFFINAGE DE L'HUILER FRANCO-COLONIALE DE BORDEAU

Photographie Industrielle du Sud-Ouest.

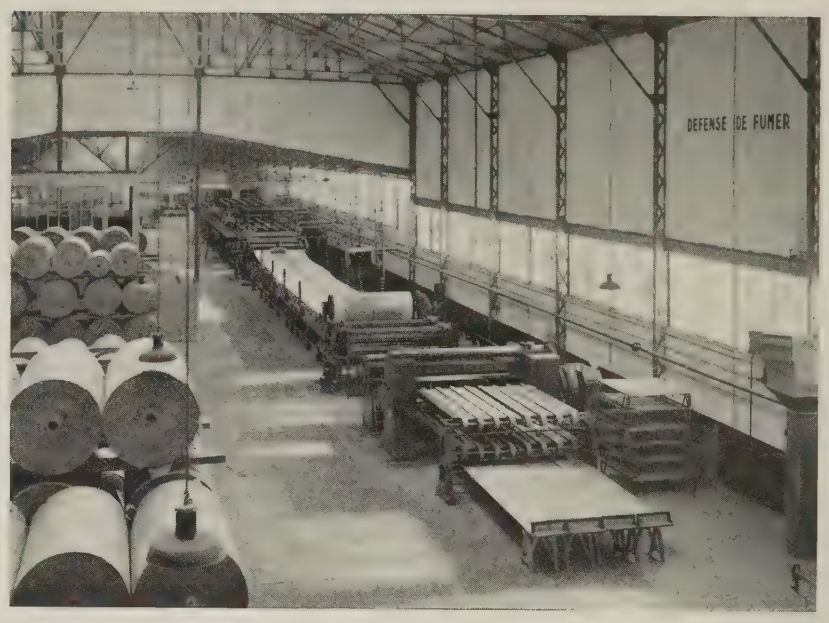
L'USINE DE BORDEAUX DES HUILERIES MAUREL ET H. PROM ET MAUREL FRÈRES, RÉCEMMENT RECONSTRUITE APRÈS SINISTRE DE GUERRE.

C'EST PAR LEUR PROPRE FLOTTE DE GABARES QUE LES NOUVELLES HUILERIES CALVÉ-DELFT APPROVISIONNENT LEUR IMPORTANTE USINE DE LAUBARDEMONT, PRÈS BORDEAUX.

Publ. H. de M.



MACHINE A PAPIER A COMMANDES SECTIONNELLES.
(Cellulose du Pin, à Facture.)



MACHINE POUR LA FABRICATION DU CARTON ONDULÉ.
(Usines Cenpa, à Bègles.)

L'INDUSTRIE DES PAPIERS ET CELLULOSES DANS LA FORÊT DE GASCOGNE

DEPUIS 1860, avec la découverte de la pâte mécanique, le bois est devenu la matière première principale de la fabrication du papier. Les pâtes chimiques firent leur apparition en 1875, mais c'est seulement vers la fin du siècle dernier que furent mis au point les procédés permettant d'utiliser pour la fabrication des pâtes de cellulose les bois fortement résineux, comme le pin maritime. Le bois, découpé en copeaux, est cuit sous pression dans une solution aqueuse dont les éléments actifs sont la soude caustique et le sulfure de sodium. Les fibres de cellulose sont ainsi séparées des autres constituants du bois, et l'on obtient une pâte brune connue sous le nom de « pâte à la soude », qui permet de fabriquer un papier de couleur tabac plus ou moins clair auquel, en raison de sa solidité, on a donné le nom de « papier KRAFT ».

Ce papier a vu son emploi se généraliser rapidement sous les formes les plus diverses dans le commerce et l'industrie, et la fabrication des pâtes à la soude a pris dans les pays scandinaves, puis à partir de 1907, aux Etats-Unis, un essor extraordinaire. Au cours des dix dernières années la production annuelle des Etats-Unis est passée de 500.000 à 2 millions de tonnes.

Cependant la consommation des papiers Kraft en France est restée très faible jusqu'en 1928, où elle atteignait à peine 15.000 tonnes. Ces papiers étaient importés pour une large part ou fabriqués avec des pâtes étrangères. C'est qu'on avait admis, sans vérification sérieuse, que les bois français ne permettaient pas la fabrication de pâtes Kraft de bonne qualité. Les expériences faites à partir de 1920 montrèrent qu'il était possible, en traitant le bois de pin maritime par le procédé à la soude, d'obtenir des papiers comparables aux papiers Kraft étrangers.

Mais c'est seulement à partir de 1926 que commencèrent à s'installer, dans le massif forestier landais, des usines pour la fabrication des pâtes et papiers Kraft avec le pin maritime. Les promoteurs de ces entreprises poursuivaient alors un double but. D'une part, ouvrir à la forêt durement touchée par la mévente du bois et des résines un débouché nouveau; d'autre part, en utilisant sur place une matière première nationale abondante, réduire les importations de pâtes et papiers et aider au redressement de notre balance commerciale.

Après des débuts difficiles, qui les amenèrent à utiliser elles-mêmes la plus grosse part de leurs pâtes pour en faire du papier qu'elles vendaient en l'état ou transformaient sur place en sacs, sachets et plus tard en caisses-carton, ces usines arrivaient en 1938 à produire près du tiers des pâtes Kraft nécessaires à la consommation française. Pendant que cette consommation passait de 15.000 tonnes en 1928 à 120.000 tonnes en 1938, la production landaise progressait de 8.000 à 40.000 tonnes.

La guerre et l'occupation venaient, à partir de 1940, freiner durement cette progression, sans toutefois ralentir l'effort de modernisation et de perfectionnement poursuivi par les usines. C'est ainsi que dès 1947 la production landaise put s'élever à plus de 66.000 tonnes. En 1948 elle dépassait 73.000 tonnes, soit environ les trois cinquièmes de la consommation française.

La fabrication des pâtes et papiers de pin maritime est assurée dans le Sud-Ouest par cinq sociétés qui représentent un capital social de 540 millions et emploient plus de 3.000 personnes.

MACHINES A FABRIQUER LES SACS ALIMENTATION, SACHETS ET POCHETTES. (Usines Cenpa, à Bègles.)

Ce sont, dans l'ordre de l'installation de leurs usines :

LES PAPETERIES DE GASCOGNE à Mimizan (Landes), au capital de 71 millions, qui fabriquent de la pâte et des papiers Kraft. Elles emploient 450 personnes et peuvent produire annuellement 24.000 tonnes de pâtes et, grâce à l'installation récente d'une troisième machine, 22.000 tonnes de papiers.

LA CELLULOSE DU PIN à Facture (Gironde), au capital de 240 millions, peut produire annuellement plus de 36.000 tonnes de pâte dont 6.000 peuvent être blanchies sur place, et 34.000 tonnes de papier Kraft, sur quatre machines à papier dont la plus importante, de construction française, est l'une des plus modernes en service en France. Une cinquième machine est en cours d'installation. Une partie importante des papiers fabriqués est transformée en sacs de grande contenance pour ciment, plâtre, produits chimiques, charbon de bois, etc., et en sachets pour les commerces d'alimentation et autres. Plus de 1.000 personnes travaillent actuellement dans l'usine de Facture.

LES PAPETERIES DE ROQUEFORT à Roquefort (Landes), au capital de 80 millions, fabriquent des pâtes, des papiers et des sacs de grande contenance. Elles peuvent produire annuellement plus de 10.000 tonnes de pâte et 9.000 tonnes de papiers.

LA SOCIETE CENTRALE DES USINES A PAPIERS « CENPA », au capital de 107.500.000 francs, a installé **à Bègles**, près de Bordeaux, un groupe d'usines où elle fabrique de la pâte et des papiers Kraft, des sacs de grande contenance, sachets et pochettes, et des caisses en carton ondulé. Elle emploie plus d'un millier de personnes dans ses ateliers de production et de transformation. Sa capacité de production est de 15.000 tonnes de pâtes et 16.000 tonnes de papiers. Un programme important de modernisation et d'extension est actuellement en voie de réalisation.

LA SOCIETE LANDAISE DES CELLULOSES à Tartas (Landes), au capital de 40 millions. Installée en 1945 pour fabriquer, par un procédé nouveau permettant de traiter le pin maritime par le procédé au bisulfite, de la pâte au bisulfite blanchie pour la papeterie et les textiles artificiels. L'usine de Tartas produit annuellement 10.000 tonnes de pâte au bisulfite blanchie.

Les usines landaises poursuivent la réalisation de leurs programmes d'extension dans toute la mesure où le permettent les possibilités actuelles, de manière à se rapprocher progressivement des productions envisagées par le plan Monnet (130.000 tonnes en 1952). Malheureusement le massif forestier landais a, pendant ces dernières années, été ravagé par les incendies qui ont réduit d'un tiers sa capacité de production de bois. Les papeteries se sont associées activement aux efforts entrepris pour la protection et la restauration de la forêt, mais il faudra pendant plus de dix années encore tenir compte de cette réduction temporaire des ressources en bois de pin maritime qui rend difficile la mise à la disposition des papeteries de 350.000 tonnes nécessaires pour la réalisation du programme envisagé. — P. LAMPLE.

LA VIE INDUSTRIELLE du SUD-OUEST *Fin*

L'INDUSTRIE du TRICOT et de la BONNETERIE

L'INDUSTRIE du Tricot et de la Bonneterie a pris naissance à Bordeaux il y a environ quarante ans. Elle n'a cessé de se développer. Firmes industrielles et artisans ont su s'équiper pour lutter et se sont classés parmi les Marques les plus cotées.

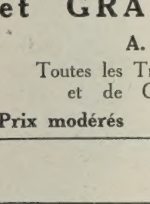
Dans l'article courant comme dans le Tricot de Luxe, devenu spécialité régionale, c'est le Goût, la Qualité et le Choix qui ont permis aux Fabricants du Sud-Ouest de conquérir une renommée mondiale.

Saint Joseph
TRICOTS GRAND SPORT
BORDEAUX

MARCODY
TRICOT HAUTE COUTURE
MARCEL MAYERAU 68, rue Judaïque BORDEAUX Tél. : 51-06

SAGNADY tricots de luxe
ROBES - TAILLEURS - DEUX-PIÈCES
Sweaters - Cardigans - Jumpers
GILETS HOMMES
Ets ANDRÉ DANGAS & Fils 114-118, rue Bernard-Adour CAUDÉRAN-BORDEAUX
Téléphone : 59-80

Manufacture de Bonneterie fine
Etablissements de l'ADOUR
NARROSSE près DAX (Landes) Téléphone : 90
MAY : Citiba ville
MAYA : Citiba sport
MAYFIL : bas fil
Également : bas, chaussettes, mi-bas côte derby en fil et en laine



MAURICE BEGOUIN & Cie — LE TRICOT DE L'ENFANT
Sous-vêtements - Maillots de bain - Pull-over
Sweaters - Bas de sport, etc.
Usine et Siège social à BORDEAUX : 53, rue Héron
Téléphone : 837-23
Bureau à PARIS : 44, rue La Boétie - Tél. : ÉLY. 89-40 et suite

W. & R. TAPIE
Le grand spécialiste du maillot de bain.
Tous articles Tricot pour l'homme et la femme, de la grande série à la fantaisie et au Tricot de Luxe
Usines et bureaux : 174-176, rue Lecoq, BORDEAUX - Tél. : 46-39
Agence à Paris : 52, rue de Dunkerque - Tél. : TRU. 27-13
LE LABEL DE LA QUALITÉ W R ALTIX

A LA FOIRE DE BORDEAUX

Palais des vins de Bordeaux.

Sté ANONYME DES GRANDS MOULINS DE BORDEAUX

Puissance de production : 5.000 quintaux métriques par 24 heures.
Capacité de stockage : toutes céréales, silos et magasins : 150.000 quintaux.
Spécialités : Aliments de bétail et farines étuvées pour pays tropicaux.

Publ. H. de M.

CAUTERETS (Htes-Pyr.)

CAUTERETS
HOTEL d'ANGLETERRE et GRAND HOTEL
A. Meillon
Toutes les Traditions d'Hospitalité et de Cuisine française
Prix modérés Tél. : 7-8 et 127

★★★ HOTEL REGINA
Sur l'Esplanade
CONFORT MODERNE
RESTAURANT - VERANDA
BONNE TABLE Prix modérés

HOTEL DES 3 B.
Recommandé
Vignau, Propriétaire
19, rue de la Raillère - CAUTERETS - Tél.: 11

HOTEL MOURE
TOUT CONFORT
Cuisine renommée
15, rue de Belfort CAUTERETS Tél. : 109

HOTEL PENSION
JEAN SARTHE
4, rue Maréchal-Joffre Place de l'Église
Près l'Établ. de CÉSAR - CAUTERETS - Tél.: 76

POUR TOUS VOS ACHATS
NOUVEAUTES, PARFUMERIE
FRIVOLITES
EDEN
1, rue de la Raillère - CAUTERETS - Tél. : 89
Même Direction
2, avenue Marché-Brauhauban
TARBES - Tél. : 17.58

TARBES

TOUTES TRANSACTIONS IMMOBILIÈRES
CABINET PERNET
Place de Verdun - TARBES
Hautes-Pyrénées Tél.: 15.59

SELOXYDE
S. A. R. L. au Capital de 400.000 Frs
Siège Social
12, avenue de la Petite-Vitesse
TARBES Tél : 2.53
Produits empiriques pour la Vigne
" LAIT DE CUIVRE "

INDUSTRIES DE LA TANNERIE A TARBES
CASTETS - TONON
Cuir lissé, Verni, en Huile
J. DASTUGUE et fils
Cuir verni, Trépointe, Équipement
SABATE-GABRIEL et Cie
Cuir lissé, Bourrellerie, Équipement
SABATE-LAYRISSE et fils
Cuir verni, Équipement

BARÈGES (Htes-Pyr.)

HOTEL HELIOS
Barèges (H.-P.) Tél : 1
Dernier Confort
60 chambres, 30 salles de bains, cuisine soignée

HOTEL DE L'EUROPE
Tél. : 4 à Barèges. M. Lons, propriétaire
Ouvert toute l'année
Confort moderne - Cuisine réputée - Chauffage central

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS VU A LA FOIRE DE PARIS

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro la suite de cette rubrique.

A LA COMTESSE DU BARRY

SPÉCIALITÉS GASCONNES

L'OIE immense dressée sur le stand de la COMTESSE DU BARRY, dans la section de l'alimentation, attirait les regards, de même que l'excellence des produits exposés attirait en foule, autour des comptoirs, clients fidèles et gourmets.

Des vendeuses à l'accent de Gascogne prononcé faisaient déguster non seulement les foies gras succulents et renommés, mais aussi le « pâté de canard au vieil armagnac », les galantines de volailles truffées, les frillettes d'oie... tout l'ensemble de conserves « loyales et savoureuses » réalisées d'après de vieilles recettes éprouvées du terroir gascon.

POUR UN ESSAI, foies gras et spécialités, réunis au nombre de huit, dans le colis CADET, vous seront adressés, franco, au prix de 1.100 francs. C.C.P. Toulouse 321-88. Tarif G sur demande à la COMTESSE DU BARRY, à Gimont (Gers).

VOS PORTES NE CÉDERONT PAS

... si elles sont munies d'un MONO-BLOC F. O.

La serrure ou le verrou dépasse sur le côté de la porte de façon à accrocher la *cornière* en la recouvrant. Le MONO-BLOC ainsi obtenu supprime l'écartement existant sur toutes les autres fermetures. Fixation spéciale pour portes doubles.

Vente directe permettant le contrôle des clés supplémentaires.

MONO-BLOC F. O., éprouvé par quinze ans d'expérience, vous offre tout un choix de fermetures inviolables : du seul verrou aux MONO-BLOC jumelés.

Pour tous renseignements : MONO-BLOC F. O., 26, rue du Mont-Thabor, Paris. OPÉ. 45-20.

C'est au printemps

que l'oiseau fait son nid !

... Préparez-vous un home douillet, dès à présent, pour l'hiver prochain. Faites installer des joints métalliques BENOIT sur vos fenêtres et portes. En supprimant les déperditions de chaleur, les joints BENOIT éliminent les courants d'air, les infiltrations de vent, de pluie, le bruit et les poussières.

Par un gain important de chaleur (4° à 6°) vous réalisez une économie de chauffage d'environ 35 %. Les joints métalliques BENOIT, invisibles, inoxydables, sont garantis dix ans.

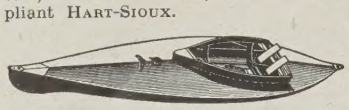
En passant votre commande tout de suite vous aurez la certitude d'être servi en temps voulu; le travail sur bois sec est d'ailleurs préférable.

Références et documentation n° 46 sur simple demande aux Ets E. BENOIT et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (9e). PRO. 27-09.

Représentants pour l'Afrique du Nord : ALGER : M. Heiles, Les Brises, Pointes Pescade. TUNIS : Cel de Guérin du Cayla, 45, avenue Jules-Ferry.

WEEK-END, VACANCES...

... sur l'eau, sur les rivières et les lacs, seul, à deux ou à trois, dans un kayak pliant HART-SIOUX.

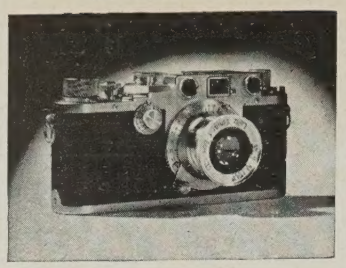


Durables, racés et d'un encombrement minimum, les HART-SIOUX, pliés, se casent dans l'auto ou le wagon.

Flâneries au fil de l'eau ou conquête des rapides... joie, sport, santé avec HART-SIOUX.

Maisons d'art. de sport et gr. magasins. Fab. : LA NAUTIQUE SPORTIVE, 17, quai Voltaire, Paris (7e). LIT. 12-72. Demandez le nouveau catalogue.

DU LEICA NEUF...



... au BOX, vous trouverez à GENERAL PHOTO CINÉ l'appareil photo ou la camera qui vous convient.

Des vendeurs compétents guideront votre choix. Ils suivront aussi vos travaux et vous permettront par leurs conseils de tirer le meilleur parti de votre appareil.

Un stock varié, un laboratoire moderne qui exécutera vos clichés de manière parfaite sont à votre disposition à GENERAL PHOTO CINÉ, 91, rue La Fayette, Paris. TRU. 07-81.

Le plus ancien spécialiste du petit format.

DYNA-PANHARD ET VACANCES

C'EST dans *l'Automobile et sports mécaniques* de juin que vous trouverez un reportage des plus complets sur la merveilleuse Dyna-Panhard ainsi que tous les conseils pour partir en vacances. Y compris le camping, la course, la moto, tout ce que votre dynamisme recherche.

Ce numéro a remporté un réel succès à la Foire de Paris, où le stand de l'AUTOMOBILE a été très remarqué.

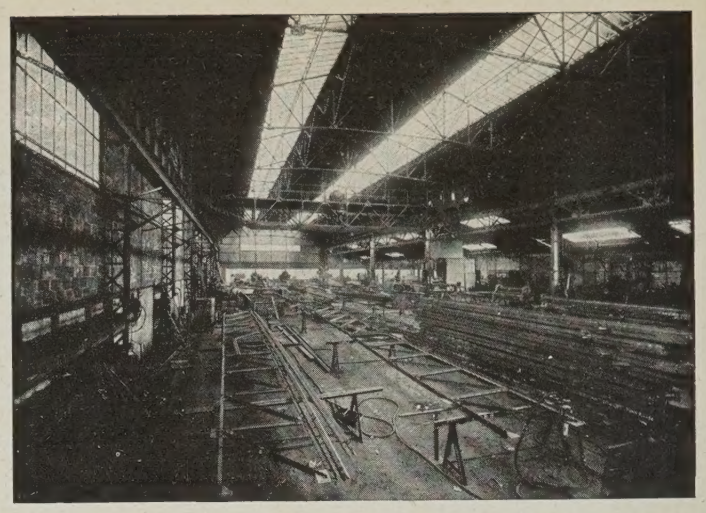
En vente chez votre libraire.

Numéro spécimen contre 50 francs à l'AUTOMOBILE, 6, rue de Milan, Paris.

AUTOMOBILISTES PROTÉGEZ VOS ACCUS...

... en posant vous-même l'appareil chimique INOXYD ILFORD, déjà adopté par des milliers d'automobilistes.

Il évite définitivement la sulfatation, supprime tout entretien et garantit un rendement 100 % des accus. En vente (155 fr.) chez tous garagistes et franco contre 200 fr. INOXYD, 16, rue de la Goutte-d'Or, Paris (18e).



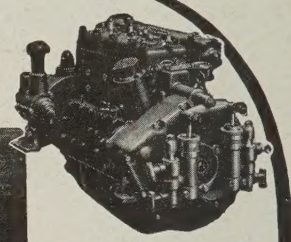
VOICI un hall de montage des Établissements BOISVERT ET ARAN, constructeurs de charpentes métalliques et de grosse chaudronnerie. Cette maison, particulièrement active, fournit notamment les colonies et les grandes administrations.

Pour tous renseignements : Établissements BOISVERT ET ARAN, Cauderan-Bordeaux (Gironde).

La pinasse

COUACH

TYPE "ARCOA" 48



PINASSE équipée du moteur marin 15 CV COUACH, à régime lent et pompe à pistons.

Avantages : vitesse élevée pour une faible puissance. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.

BAGNÈRES-de-BIGORRE

ARRETEZ-VOUS A TREBONS
A L'HOTEL DU PARC Tél : 5
(à 3 kms de Bagnères-de-Bigorre)
Confort Moderne - Terrasse - Garage - Spécialités du Pays

VIC-BIGORRE (Htes-Pyr.)

CONSERVES BIGOURDANES
VIC-BIGORRE (Hautes-Pyrénées)
Conserves de Luxe
Foie gras - Gibier
Volailles - Plats Cuisinés
Viande - Légumes
TARIF SUR DEMANDE

VINS de BORDEAUX
Caisse-Réclame : 12 à 18 bouteilles assorties blanc et rouge à partir de **2.520** fr. franco. L.BERNARD, 28, r.V.-Hugo, Coutras (Gde) T.25.

CHte CHEVx chev. gras, ni drogue, ni autres frais, 300 fr. j. t. R. Grandjean, Auxonnnette p. Ponthierry (S.-&-M.)

GRAND COGNAC
FINE CHAMPAGNE
NAPOLÉON
extra-vieille
caisses de 6 ou 12 bouteilles
Concessionnaires exclusifs
LICHTWITZ & Cie
BORDEAUX
(Maison fondée en 1875)
Maison spécialisée
VINS FINS
(Bordeaux - Bourgogne)
COGNACS
ARMAGNACS
CHAMPAGNE
etc.
Liste spéciale des prix à disposition sur demande.

François Auchard
EST UNE MARQUE
ORNEMENTS ET FANTAISIES DE COIFFURES
Peignes de Toilette "JASPECAILLE" façonnés main
Exclusivité "RHODOÏD" marque déposée
OYONNAX (AIN) - PARIS 26, Bd de Strasbourg

UNE INVENTION REMARQUABLE MET VOS BONS VINS A L'ABRI DU DETESTABLE "GOUT DE BOUCHON" DE L'ÉVAPORATION ET ALTÉRATION
Vous utilisez ce bouchon liège breveté avec votre appareil de bouchage habituel et le
BOUCHON CUIRASSÉ MOUGIN
rendra vos vins fins, alcools et conserves, inaltérables
Pour vos conserves familiales faites dans des bouteilles ordinaires, plus de noircissements et jus noirâtres, surtout des conserves acides : tomates, cerises, groseilles, champignons, cassis, etc...
Ce bouchon breveté, en liège, à double paraffinage à chaud, grâce à sa cuirasse inaltérable en étain pur, sert plusieurs fois et revient meilleur marché qu'un bouchon ordinaire.
Démonstration : B.C.M., 40, rue du Faubourg Saint-Martin, Paris (à 30 m. Métro Strasbourg Saint-Denis). Ouvert tous les jours de 9 h. à 13 h. et 14 h. 30 à 20 h. Le Dimanche seulement de 9 h. à 12 h. 30. Envoi catalogue gratuit.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones : Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19

Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois. . .	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois. . .	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an . . .	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois. . .	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an . . .	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois . .	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an . . .	463.50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. .	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an . . .	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule

LA FEDERATION FRANÇAISE DE LA PUBLICITE COMMUNIQUE :

« Un certain nombre d'industriels et de commerçants ont été récemment victimes de tentatives d'escroquerie de la part de démarcheurs se prétendant à tort des professionnels de la publicité.

» Dans le seul but de s'opposer à ces manœuvres délictueuses, la Fédération Française de la Publicité rappelle que le fait pour la clientèle visitée de demander la présentation de la carte syndicale délivrée par la Fédération Française de la Publicité constitue déjà une protection contre des abus de confiance, aussi préjudiciables à ceux qui en sont l'objet qu'aux intérêts matériels et moraux des publicitaires qualifiés. »

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude Me **COUDRAY**, not. **Ste-SUZANNE.**
A VENDRE **TRÈS BELLE MAISON**
en MAYENNE - construction 1945
TOUT CONFORT - JOLI SITE.

Ét. Me **MALLET**, notaire au **KREMLIN.**
HOTEL PARTICULIER à PARIS
26, rue Berthollet, av. jar. pl. arbres.
PAVILLON libre à l'Hay-les-Roses
129, r. de Bicêtre, 5 p., gd jar.
Terrain à bâtir de 5.058 m. à **Arcueil,**
42 et 44, rue Gabriel-Péri. Adj. 22 juin,
15 h. **M. à p. :** 1.500.000, 150.000, 500.000.
Fac. trait. av. adj. S'ad. : Me Mallet.

RUBRIQUE IMMOBILIERE

IMMEUBLE DE RAPPORT
av. GRANDE-ARMÉE. Cie 2 A-Ascenseur, chauffage central, construction pierre de taille.
MAISON VALLÉE de l'AVRE
6 pièces confortables, chauffage, téléphone, dépendances, 1.400 mq. **GARAGE,** logement de gardien, **tout meublé : 1.800.000** francs.
STALIN 10, rue de l'Isly, PARIS. EURope 38-01.

EURE. Joli petit manoir LOUIS XIV parf. état, tout conft, 2 ha 60, pressoir, vieux colombier. LIBRE.
FEAU 132, bd Haussmann. LAB. 69-34.

Les Savons

SAVONS POUR LE BAIN
SAVONS DE TOILETTE
SAVONS DE BEAUTÉ
AUX VITAMINES

Plassard

PAR LA QUALITÉ INCOMPARABLE DE LEUR PATE, L'ONCTUOSITÉ DE LEUR MOUSSE, LA FINESSE DE LEURS PARFUMS ET LEUR PRÉSENTATION IMPECCABLE,

Plaisent

PLASSARD

Parfumeur à Paris depuis 1815

PUYBELLE PL. 14

COURS DE VACANCES

pour jeunes gens et jeunes filles ayant plus de quinze ans et désirant apprendre ou se perfectionner en anglais. Château charmant entouré de bois de pins au bord de la mer. Plage privée d'un demi-kilomètre. Bonne cuisine, nourriture abondante. *Classes en anglais :* Langue, littérature, prononciation et conversation. *Sports* : Equitation, Natation, Canotage, Tennis et Golf. Ambiance agréable. £ 35 par mois. Prospectus illustré. Références françaises. Ecrire Principal, Sizewell Hall, SUFFOLK, Angleterre.

HOTELS et VILLÉGIATURES

BRETAGNE
(LA BAULE)
MAJESTIC Sur mer plein midi - Tél. 24-86 Près du Casino, 1er ordre. Vue unique sur la Baie.

CÔTE D'AZUR
GRAND HOTEL du CAP-FERRAT (A.-M.)
Toutes les joies de l'été. Son site, sa piscine, sa plage.

NORD
VOS VACANCES
AU TOUQUET
La Mer - la Forêt - le Paradis des sports.

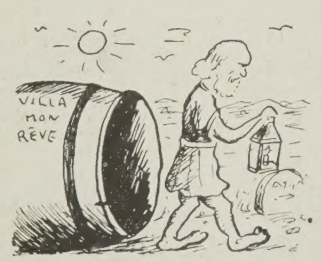
LANDES
POUR VOS VACANCES, SITUATION UNIQUE - ARCACHON-LES-ABATILLES. HOTEL LES ÉCUREUILS
Plage, Forêt, Tennis, Source. Téléphone : 3-55. Hôtel et Restaurant réputés, spécialités culinaires, grande carte. Pension été : depuis 1.300 francs. Juin : 1.000 francs tout compris.

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

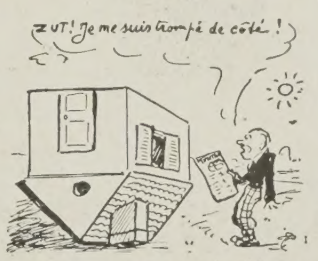
LA CRISE DU LOGEMENT A TRAVERS LES SIÈCLES, par CAMI.

De tout temps exista sur terre,
Pour cause de surpeuplement
Et de candidats locataires,
Une crise du logement.
Si dans un ventre de baleine
Jonas vécut bourgeoisement,
C'est qu'il se trouvait fort en peine
De trouver un appartement !

Sous les Pharaons, c'est notoire,
Tant d'humains étaient rassemblés,
Qu'on transforma, nous dit l'Histoire,
Les obélisques en « meublés ».
Nous pouvons affirmer sans risque
Que c'est la pure vérité,
Le « Concierge-de-l'obélisque »
En prouve la réalité !



Diogène, pour sa réclame,
Devant son « fût » disait content :
« Dans un tonneau, je le proclame,
Ah ! que l'on est bien à vingt ans ! »
Mais plus tard devenu vieil homme,
Rêvant d'un autre logement,
Il répétait : « Je cherche un « home » ! »
... Mais on traduisit autrement !



De nos jours, c'est plus confortable,
Le citadin dans l'embarras
Achète un « chalet démontable »,
Et sort sa maison sous le bras !
Plus de loyer, de pipelette,
Comme un « puzzle » on monte son toit.
En achetant ta maisonnette,
Désormais ton toit est à toi !

Bientôt les hommes, sur la Terre
Ne trouvant plus d'appartements,
Dans des « maisons-hélicoptères »
Iront loger au firmament !
Et chacun, après ses affaires,
Prenant sa maison à moteur,
Regagnera la stratosphère,
Cette banlieue... à la hauteur !

CHAUSSURES D'ÉTÉ

Pour marcher avec allégresse
dans les allées radieuses
de la belle saison...

Crusoë
(pour hommes)
mocassin veau naturel, box ou suède, sable ou brun, semelles cuir ou crêpe.

Soulier box couleur, perforé, sans bout, semelles cuir souple.

Crusoë
(pour femmes)
mocassin veau naturel, box ou suède, blanc ou toutes nuances, semelles cuir souple ou crêpe.

UNIC

LE STYLE FENESTRIER

GENÈSE

PRODUCTION FENESTRIER • ROMANS • DROME • 400 DÉPOSITAIRES

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1949.
Imprimeur nº 79.